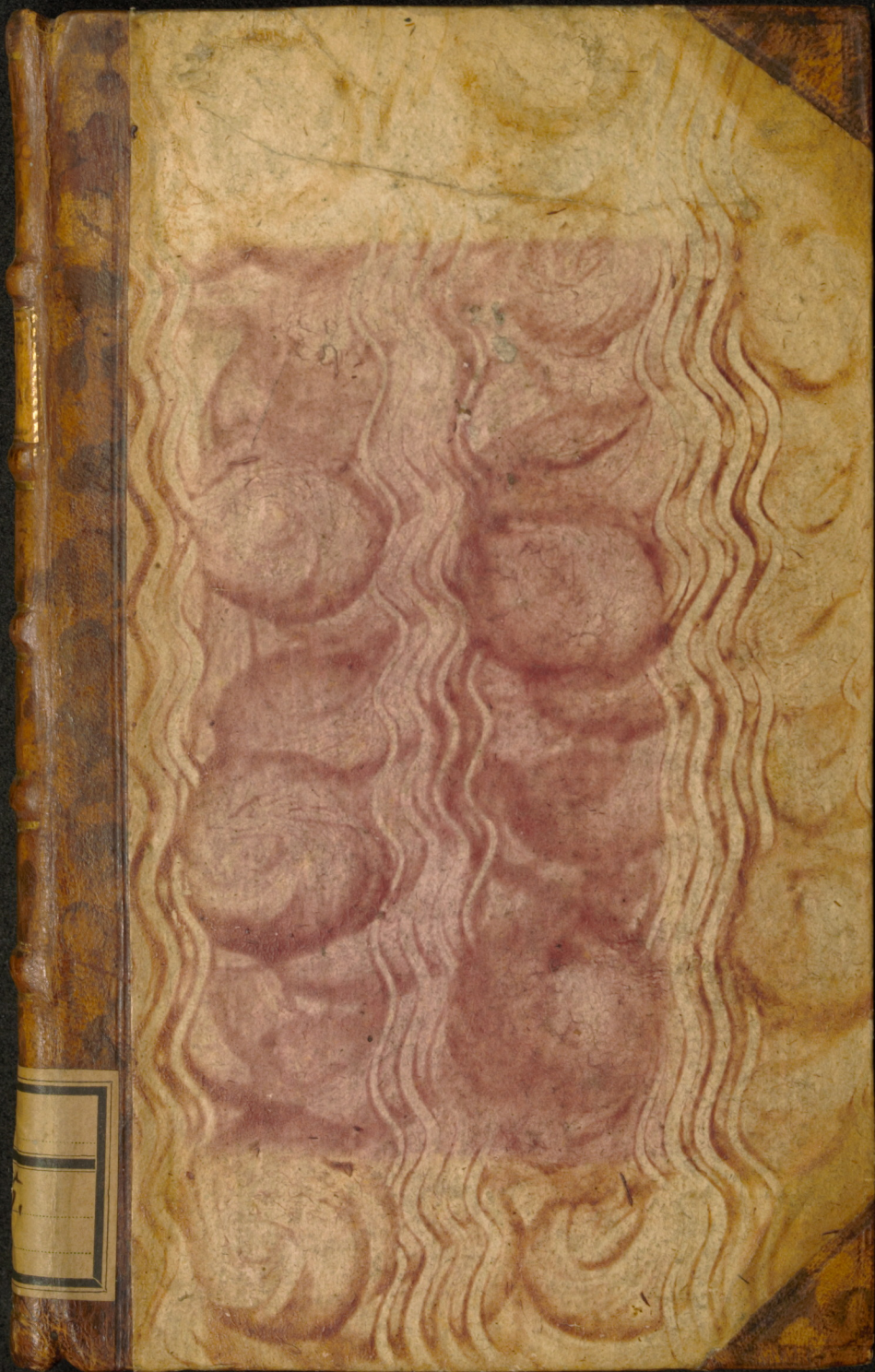
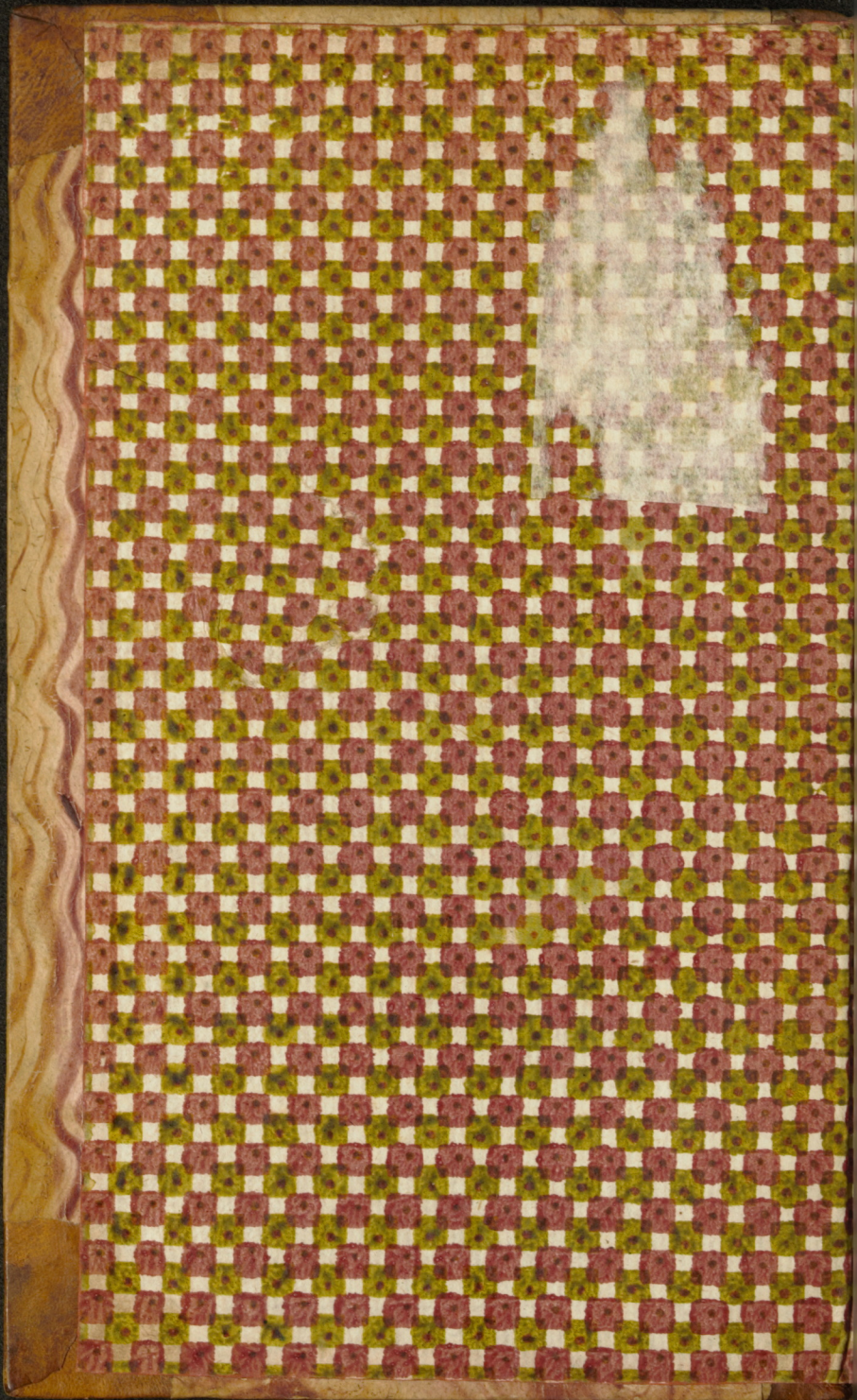














Rt-995.

~~Stu 3026~~



cc. a. 7.

299-13



# LETTRES CRITIQUES

POUR SERVIR DE SUPPLEMENT

A U D I S C O U R S

SUR LA QUESTION

*QUE DOIT-ON A L'ESPAGNE?*

PAR

M. L'ABBÉ DENINA.

---

*à Berlin,*

chez GEORGE JACQUES DECKER, Imprimeur du Roi.

1786.



LETTRES CRITIQUES

POUR SERVIR DE SUPPLÉMENT

AU DISCOURS

sur la question

QUE DOIT-ON A ESPAGNE?

PAR

M. L'ABBÉ D'ARNAUD.

à Berlin,

chez Georges Jacques Dreyer, Libraire en Roi.

1782.



A

SON EXCELLENCE

MONSIEUR

LE BARON DE HERTZBERG,

MINISTRE D'ÉTAT ET DU CABINET DE S. M.

LE ROI DE PRUSSE,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL

DE L'AIGLE NOIR

ET

CURATEUR DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES.

---

*Primā dicte mihi, summā dicende camend.*

HOL. EPIST. ad MECENAT.

---



SON EXCELLENCE

Monsieur

LE BARON DE HERTZBERG

Ministre d'Etat et de Commerce de S. M.

le Roi de Prusse,

CHANCELLIER DE L'ORDRE ROYAL

DE L'ÉTOILE NOIRE

Général de Division

Fait à Berlin le 10 Mars 1854

M. HERTZBERG



MONSIEUR,

*E*st-il convenable de dédier un petit livre à un grand Ministre? Convient-il de mettre une Epître dédicatoire à la tête d'un recueil de Lettres, surtout lorsqu'une partie de ces lettres est adressée à la même personne à laquelle on voudroit dedier ce Volume? C'est un point de Littérature que je n'ai point examiné; mais j'ose tenir pour l'affirmative, &



l'exemple de beaucoup d'auteurs célèbres m'autoriserait à faire bien davantage. Qu'importe en effet que l'ouvrage soit court ou volumineux, si le sujet en est intéressant? Qu'importe qu'il soit rédigé en traité méthodique, ou en forme de Lettres? Quoiqu'il en soit, je ne saurois laisser passer une occasion aussi favorable de témoigner à Votre Excellence le sentiment de la joye vive & véritable que j'éprouve avec tous les honnêtes gens par les marques d'estime & de confiance que Votre Excellence a reçues presque dans le même instant de deux grands Monarques, dont le premier disparoit à nos yeux, & l'autre nous prouve déjà qu'il occupe dignement la place du plus grand des rois que le monde ait connu. Le Monarque que nous reverons aujourd'hui sur le trône du grand Électeur



*FRÉDÉRIC GUILLAUME* dont - il porte le nom, & du grand Roi auquel il succède, ne pouvoit donner une plus belle preuve de son excellent caractère, au moment qu'il montoit sur le trône qu'en décorant *Votre Excellence*, du plus noble & plus estimable ornement que les Souverains aient en leurs mains. On diroit que le grand *FRÉDÉRIC* qui Vous a donné des preuves si peu équivoques de son estime ait voulu réserver à son auguste successeur la satisfaction de donner ce que Vous avez mérité à tant de titres. Mais l'emploi que le Roi vient de Vous conférer en déclarant *Votre Excellence* Curateur de l'Académie intéresse encore plus particulièrement les Gens de lettres. S. M. ne pouvoit nous assurer d'une manière plus efficace, qu'Elle prenoit à coeur l'honneur & l'intérêt de cet illustre



corps & le progrès des Sciences qu'en y mettant  
à la tête un Ministre aussi généralement estimé par  
ses vastes connoissances que par son zele pour le  
bien public & par son amour pour les lettres & les  
beaux-arts.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect

**MONSIEUR,**

*de Votre Excellence*

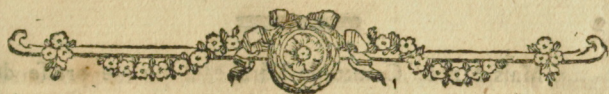
Berlin, le 8. Septembre

1786.

le très humble & très obéissant serviteur,

**L'ABBÉ DENINA.**





SUR LA QUESTION:

QUE DOIT-ON A L'ESPAGNE?

—  
L E T T R E I.

à Son Excellence

*Monsieur de Hertzberg,*

*Ministre d'État & Membre de l'Académie.*



Je ne doute pas plus que V. E. que si j'avois comparé les François aux Italiens j'aurois trouvé moins d'obstacles à faire passer ma thèse. Les François ne nous disputent point cette préséance. Voltaire & les auteurs de l'Encyclopédie avouent en milles endroits que l'Italie a été deux fois la maîtresse des autres nations dans les beaux arts. J'ai même pensé que je ne faisois que confirmer cette opinion en faisant voir que la France doit aussi beaucoup à l'Espagne, puisque nous regardons l'Espagne comme la nation qui nous a suivis de plus près à la renaissance des arts, & que les Espagnols prétendent marcher à nos côtés & même nous avoir précédé en plusieurs choses.



Mais Mr. le Comte de Mirabeau qui me presse de lire & de publier quelque mémoire sur l'état présent des lettres & des arts en Italie. Sera-t-il plus content de ce que je pourrois dire sur ce sujet que de ce que je viens de dire sur la question: *Que doit-on à l'Espagne?* J'en doute. En attendant j'ai cru qu'il importoit plus de rapeller aux autres nations de l'Europe ce qu'on a fait sans les François, que de faire savoir à ceux-ci, ce que nous faisons depuis que nous les avons pris pour modèles. D'ailleurs il me paroît nécessaire de faire connoître les fautes, les impostures, les omissions inexcusables, les épisodes impertinentes dont fourmille un ouvrage aussi repandu que l'est l'Encyclopédie. Car je puis assurer V. E. que les expressions outrageantes ne se trouvent pas seulement dans l'article l'ESPAGNE. Il y en a ailleurs de plus fortes encore contre la même nation. Nos cris serviront peut-être pour avertir les éditeurs de ce grand ouvrage à y prendre un peu plus garde. Du moins ceux qui dirigent l'édition qu'on en fait en Italie, & qui n'épargnent ni soins, ni dépenses pour la rendre plus utile & la perfectionner autant qu'il est possible, nous sauront gré de relever les fautes qui se trouvent dans celle de Paris. C'est précisément pour satisfaire aux sollicitations des directeurs du séminaire de Padoue, où cet ouvrage se réimprime actuellement avec des additions, que je pris la peine de parcourir quelques uns des volumes qui ont déjà paru.

J'ignore par quelle raison on a chargé d'une quantité d'articles relatifs à l'Espagne plutôt Mr. Masson de Morvillier que Mr. Robert de qui sont la plupart des autres; mais j'observe qu'en général toute cette partie est susceptible de beaucoup d'additions & demande des corrections considérables. C'est à quoi travaillent sérieusement des professeurs de Padoue & d'autres gens de lettres Italiens, comme V. E. a vu par le prospectus.



Sans compter ce que les événemens recents les ont obligé de changer à l'égard de l'Amérique & de la Calabre, un grand nombre d'autres articles que je trouve ajoutés au premier volume me donnent tout lieu de croire que leur entreprise aura le succès que l'on souhaite.

Dans l'ancienne Encyclopédie, il y avoit fort peu d'uniformité, peu de proportion dans les articles géographiques, surtout pour ce qui regarde l'histoire littéraire. Sous quelques articles on trouve de longs catalogues des auteurs qui sont sortis de telle ville, dans d'autres on n'en dit que deux mots; quelque fois rien. Par exemple sous l'article Toledé le nom & le caractère de plusieurs hommes illustres qui en sont sortis. Sous celui de Cordoue, ville qui n'a pas été moins féconde en grands hommes que Tolède, on n'en trouve pas un seul. On a réparé ces fautes en partie dans l'Encyclopédie méthodique, mais très-imparfaitement. Soit ignorance, soit malice ou mépris de ce qui n'est pas François, les deux rédacteurs des articles géographiques qui ne manquent jamais de dire que telle ville dont ils parlent est la patrie d'un tel auteur, lorsque ce sont des pays & des écrivains François, n'en nomment que fort rarement & un très petit nombre, lorsqu'ils parlent d'autres pays & surtout de l'Italie & de l'Espagne, ou ils se contentent de nommer quelques anciens. J'ai remarqué, par exemple, à l'article *Arezzo* que l'on nomme Mécène, Gui d'Arezzo, Pétrarque & Pierre Arétin. André Césalpin & François Redi sont-ils moins estimables que Pierre Arétin? Que dis-je? Ignore-t-on en France, que Césalpin est non seulement célèbre dans l'histoire de l'anatomie & de la découverte de la circulation du sang, mais probablement qu'il a été un des maîtres de Tournefort. Mais je ne veux indiquer ici que quelques articles appartenants à l'Espagne comme *Alcala*, *Alcazar*, *Cordoue*, *Cuença*.



Pourquoi ne dit-on pas qu'Alcala est la patrie de Cervantes? Cet auteur est-il moins connu que le jurisconsulte Baudouin que l'on nomme à l'article *ARRAS* d'où il étoit? On ne trouve pas à l'article *ALCAZAR* que l'on fasse mention de Simon April qui a fait pour l'Espagne plus qu'Amiot pour la France.

*BESANÇON* (y est-il dit) est la patrie de Boissard, de Boifot, Chifflet, de Dunot. Je ne m'oppose point à la célébrité de ces littérateurs; mais ne devoit-on pas dire également que *BALBASTRO* est la patrie de Léonard Argensola? Si l'on me répond que cet auteur est peu connu hors de l'Espagne, je dirai de même que les quatre que je viens de nommer le sont encore moins hors de la France. Quand on fait des livres de géographie pour tout le monde, ou il faut omettre certaines classes d'auteurs ou nommer également ceux qui sont regardés dans le pays comme excellents & classiques. Or il y a peu de poètes lyriques en France & en Italie aussi estimés que Argensola l'est en Espagne. Je ne l'ai point nommé dans mon Discours, parceque je m'étois borné à ne parler que de ceux qui ont influé dans les sciences & dans les arts chez les nations étrangères. J'ai supposé qu'Argensola n'a influé que dans la littérature de son pays, quoiqu'il soit probable que Malherbe l'ait imité. A-t-on oublié de marquer que *CAEN* est la patrie de Malherbe, & *CAHORS* celle de Marot?

A l'article *CORDOUE* après avoir dit qu'elle est la patrie des deux Sénèque, de Lucain, de Ferdinand Gonzalve, d'Ambroise Morales on finit par un &c. Ne devoit-on pas nommer au moins ceux que l'on trouve dans les petits dictionnaires géographiques, comme Jean Génés de Sepulveda, Louis Gongora, François Tolet, Cardinal? Est-ce par des &c. qu'on perfectionne l'histoire des sciences & des arts, & qu'on instruit le genre humain?



J'ai voulu voir si l'on nommoit Gomez d'Huerta sous l'article *ESCALONE*; mais cette ville a été oubliée, quoiqu'on la trouve dans tous les livres géographiques.

Les rédacteurs de la partie géographique nous avertissent qu'ils ont consulté la Géographie de Mr. Büsching. Je doute que la perfection que ce savant & infatigable auteur a tâché de donner à son ouvrage depuis vingt ans, soit nulle pour le dictionnaire encyclopédique; & que les rédacteurs ne connoissent que la traduction faite sur les anciennes éditions. Il y a des articles assez exacts, parcequ'heureusement ils s'étoient bien adressés pour avoir des renseignements sûrs. On fait que V. E. a daigné leur en fournir sur les états du Roi. Mais ou ils n'ont pas cherché ou ils n'ont pas trouvé ailleurs le même zèle, ni la même franchise & bien moins encore un savoir aussi profond & aussi vaste.

Quoique dans un livre qu'on ne peut pas changer tous les ans comme un Almanacs, on auroit dû s'attendre à trouver exactement les choses dans l'état où elles se trouvoient lorsque le livre fut imprimé ou du moins dans l'année précédente, on est souvent bien éloigné de là. On y trouve nommées des villes qui sont quatre fois moins considérables que beaucoup d'autres dont on ne fait point mention. En supposant encore qu'il ne soit point nécessaire de marquer toujours si la ville dont on parle a un évêque; comment peut-on les excuser quand ils disent que telle ville est sujette à un évêque de telle autre ville, lorsqu'elle en a un propre? Il paroît que ce n'est que par hazard ou par le bruit de quelque événement extraordinaire ou de quelque livre fait en France, que l'on prend garde aux changements qui arrivent & aux découvertes qui se font dans chaque pays. Dieu sait si la description des Indes du Jésuite Tiefenthal que Mr. Bernulli va publier leur fera corriger les articles qui regardent ce pays là.



Mr. l'Abbé Cavanilles n'a pas relevé toutes les contradictions qui se trouvent dans le premier volume relativement à l'Espagne. Car ce qu'on y dit dans une digression insérée dans cet article ne s'accorde guère avec ce qu'on lit dans l'article *CHINE*. Il y a des contradictions très-frapantes d'une page à l'autre. M. Maffon dit par exemple à la p. 565 „l'Espagne ressemble aujourd'hui à ces colonies faibles & malheureuses qui ont besoin sans cesse du bras protecteur de la métropole: il nous faut l'aider de nos arts, de nos découvertes. Encore ressemble-t-elle à ces malades désespérés qui ne sentant point leur mal, repoussent le bras qui leur apporte la vie.“

Comment concilier ceci avec ce qu'il dit à la page suivante: „Les beaux jours de ce royaume ne sont peut-être pas bien loin d'éclorre. La philosophie, sans cesse repoussée, a pénétré enfin dans ce royaume, & a déjà détruit une foule de préjugés. La noblesse affecte moins cet orgueil superbe qui la rendoit ridicule. Des hommes de mérite quoique sans naissance ont été appelés aux affaires publiques. Les campagnes sont déjà mieux cultivées; plusieurs grandes villes ont élevé des manufactures de soieries. St. Ildelfonse donne de très-belles glaces; Guadalaxara & d'Escaray fabriquent des draps fins & des écarlates; Madrid des rubans, des chapeaux, des tapisseries, de la porcelaine. Toute la Catalogne retentit du bruit de ses fabriques d'armes & de ses quincailleries. On y fait aussi des bas, des mouchoirs de soie, des toiles peintes de coton, des laines communes, des galons & des dentelles. On a ouvert des chemins magnifiques pour la communication des différentes provinces; on creuse des canaux d'irrigation & de navigation; on voit de tous côtés des fabriques de papier, des imprimeries, & des sociétés consacrées aux sciences & aux arts. Le revenu national



„autrefois si borné monte de nos jours à 170,000,000  
 „de livres & il s'élèvera bien plus haut sans doute si le  
 „cadastre auquel on travaille depuis 1749 est jamais exé-  
 „cuté. L'Espagne enfin compte déjà plusieurs savans  
 „célèbres dans la physique & l'histoire naturelle. Encore  
 „un effort; qui fait alors à quel point peut s'élever cette  
 „superbe nation!“

Les autres parties ne sont pas plus à l'abri d'une  
 juste critique. Ayant lu l'histoire de Charlemagne par  
 Mr. l'Abbé Gaillard qui est chargé de la partie histo-  
 rique, je n'en augurois pas trop bien. Je vois par le pre-  
 mier volume que je ne me suis pas trompé. Il y a  
 des omissions impardonnables. Ce qui est pis, c'est  
 qu'avec une légereté très-superficielle ou y observe des  
 partialités ou des malignités encore plus blamables. Il  
 semble avoir pris à tâche d'omettre, d'abrèger ou de re-  
 trancher tout ce qui pourroit faire honneur aux nations  
 voisines de la France. De sorte que cette partie qui  
 n'est autre chose qu'un dictionnaire historique, est très-  
 inférieure à plusieurs égards au nouveau dictionnaire  
 historique qui l'avoit précédé en six & en huit volumes  
 in octavo. La différence que je trouve entre les ar-  
 ticles géographiques de Mr. Masson, de Morvillier, &  
 ceux de la partie historique de Mr. l'Abbé Gaillard, est  
 que le premier dit beaucoup trop sans raison & hors de  
 propos, & que l'autre ne dit pas ce qu'il devroit. Je  
 n'indiquerai à V. E. que deux articles par lesquels on  
 peut juger des autres. *Arabes & Albornoç.*

L'histoire des Arabes finit à Mahomet sans qu'on  
 dise un seul mot pour instruire le lecteur qui voudroit  
 voir continuer l'article au moins jusqu'à Almanzor auquel  
 au moins on auroit du le renvoyer. Mais rien de tout  
 cela. Si on ne connoissoit pas encore l'ouvrage de Mr.  
 l'Abbé Andres, n'avoit on point ceux de Pocock, ceux de  
 Herbelot de Casii? Il semble que l'historien prévenu, par-



tial & jaloux ait voulu dérober aux curieux jusqu'au nom d'Espagne, pour ne leur point rappeler les guerres que les Espagnols ont faites à ces peuples étrangers, ni les sciences que les Arabes ont porté en Espagne & que l'Espagne a communiquées au reste de l'Europe. A l'article *Alborno* on ne lit que ces trois mots. *Voyez Pierre le cruel.*

Cet illustre cardinal n'a-t-il donc fait autre chose, que des remontrances pastorale au roi Pierre le cruel sur le scandale de sa conduite? Ce seroit toujours assez pour l'estimer & en conserver le souvenir. Mais ce n'est que le moindre partie de ce que ce prélat a fait pour l'Espagne, pour l'Italie, pour le bien de l'humanité; & tout cela n'a plus rien à faire avec Pierre le cruel. Les François qui semblent quelque fois persuadés que sans eux nous aurions tous croupi dans la crasse & dans la boue seroient quatre fois plus orgueilleux, s'ils pouvoient nommer un seul cardinal, un seul prince, un seigneur quelconque qui eût fait dans un pays étranger ce que l'Espagnol Alborno a fait en Italie.

Les rédacteurs du dictionnaire historique ont eu tort de ne pas dire un mot des canaux qu'Alborno fit faire à Bologne. Mais au moins il n'ont pas manqué de faire mention de ce qu'il fit pour rendre à l'église ses terres de l'établissement du collège de St. Clément qui a fait tant de bien à l'Espagne & à l'Italie. Voudra-t-on s'excuser de cette suppression en disant qu'il n'y a que trop de livres en Espagne qui en parlent? Faut-il ailleurs qu'il soit condamné à l'oubli précisément parcequ'il est très-connu & très-estimé dans son pays?

J'en appelle au jugement de V. E. qui unit l'amour de sa propre patrie à l'amour de l'humanité, qui fait associer si bien l'homme d'état avec le savant académicien & le Gentilhomme cultivateur. Ceux qui connoissent comme V. E. l'histoire des grands hommes de



tous les siècles peuvent juger si le cardinal Albornoz devoit être réduit à un *Voyez Pierre le cruel.*

J'espère que V. E. me pardonnera la franchise & la familiarité littéraire (si j'ose m'exprimer ainsi) avec laquelle je lui parle. J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Monsieur,

de Votre Excellence,

à Berlin, le 15. Février 1786.

Le très-humble & très-obéissant serviteur

## L E T T R E II.

à Monsieur

*le Marquis della Valle*

à Mantoue.

le 15. Février 1786.

Notre excellent ami, le chanoine De- Giovanni qui me demande de mes nouvelles de votre part, m'écrit, qu'il a envoyé à Mr. l'Abbé Bettinelli le premier volume des *Vicissitudes de la Littérature*, & que cet illustre poëte



& littérateur en dit des merveilles. Vous m'aviez écrit, il me semble, qu'il avoit aussi été content de ma lettre au Roi de Prusse sur le progrès des sciences & des arts. Je souhaite qu'il le soit du discours que je vous envoie. Il est vraie que Mr Bettinelli ne m'a guere paru, jusqu'à présent, prévenu en faveur de l'Espagne; & je fais bien que c'est contre lui, aussi bien que contre son confrere à présent chevalier Tiraboschi, que Mr. l'Abbé Lampillas a fait l'apologie de la littérature Espagnole. Heureusement je n'ai pas fait dans ce discours la comparaison de l'Italie avec l'Espagne, mais de celle-ci avec la France, & je n'ai pas remarqué que Mr. Bettinelli & Mr. Tiraboschi, au moins dans les siècles dont je parle, aient jamais préféré les François aux Espagnols. C'en est assez pour que cette brochure ne me brouille pas avec le doyen des savans d'Italie.

Sur quelques articles je suis sûr que nous sommes parfaitement d'accord. Je vois qu'il compare Cordoue à Athènes dans le temps qu'il n'y avoit ni en France ni en Italie de quoi fonder un collège des plus médiocres. C'étoit dans le siècle huitieme, & je suis bien aise de voir qu'il attribue la fondation de l'université de Paris plutôt à Alcuin & à ses compagnons qu'à Charle-magne. Il est à la vérité singulier que ce soient des étrangers qui aient fondé, soutenu & illustré cette fameuse Université. On pourroit de même remarquer par rapport à ma these que les François n'ont fait aucun établissement littéraire hors de France au lieu que les Espagnols en ont fait de très-considérables en Italie & que les Italiens en ont fait en France.

Cependant Paris est une ville incomparable dans l'histoire des arts & dirai-je presque du genre humain, & à tout prendre ni en Espagne, ni ailleurs l'histoire moderne depuis mille ans n'offre rien de tel: à moins



que l'on ne veuille prendre Venise & Padoue pour une seule ville. En ce cas on auroit raison de les comparer à Paris, quoique l'université de Bologne soit antérieure à celle de Padoue ou que du moins elle ait figuré beaucoup plus dans le XIII & XIV siècle. Mais si l'on fait abstraction des universités & des facultés qu'on appelle de profession, comme la théologie, le droit civil & la médecine, Venise a une antériorité bien décidée sur Paris dans l'histoire des arts. Cette observation ne déplaira pas à Mr. Bettinelli.

Depuis que j'ai lu ce mémoire sur la littérature Espagnole on me presse plus que jamais de publier quelque chose sur l'état des lettres, des sciences & des arts en Italie. Je le ferois d'autant plus volontiers que depuis peu il vient de paroître une description de l'Angleterre & de l'Italie où notre patrie est peinte aussi fausement que défavantageusement. Parmi tant d'autres choses également vraies & obligeantes qu'on y trouve, il dit qu'en Italie *l'ignorance est l'attribut de tous les états sans exception*. Cependant je doute si les François qui ne sont pas contents de ce que j'ai dit que l'Espagne a fait sans eux & avant eux, le feront d'avantage de ce que je dirai à l'égard de l'Italie depuis que nous imitons les François.

Voici, mon cher Marquis, une réflexion qui j'ai faite & que je vous prie de communiquer à Mr. l'Abbé Battinelli qui seroit en état de traiter mieux que personne ce point de littérature moderne.

Dans le siècle de Léon X nous avions les seuls Espagnols pour rivaux dans les belles lettres, dans la politique, dans l'art de la guerre, & même dans les affaires ecclésiastiques. Nous nous plaignions de leurs généraux parcequ'ils commandoient étant les plus forts. Nous envions leur adresse, leur souplesse, leur finesse; & si un esprit éclairé & critique en fait d'opinions reli-



gieuses est une marque des progrès qu'a fait la raison nous avons lieu de croire que les Espagnols y étoient plus avancés que nous, non obstant les entraves que l'Inquisition nouvellement établie devoit y mettre. L'Arioste serviteur des Ducs de Ferrare alliés de la France ne garoit pas favorable aux Espagnols dans quelques endroits de ses satyres. Mais le mal qu'il en dit nous donne une idée avantageuse des progrès qu'ils avoient faites. Vous trouverez dans le tableau des révolutions de la littérature de quelle manière je compare les Italiens aux Espagnols à l'époque de Charles V.

On traduisoit en Espagne nos poèmes épiques, nous copions leurs comédies, & leurs ouvrages d'érudition. Tout le siècle XVI se passa avec beaucoup de succès de part & d'autre, jusqu'au temps de Marini & de Gongora qui firent une révolution l'un dans la littérature Italienne l'autre dans l'Espagnole précisément dans le même temps, sans que les Espagnols pussent nous accuser d'avoir introduit chez eux le goût de nos *concetti*, & sans que nous ayons lieu d'accuser les Espagnols de nous avoir communiqué leur style *culto*, c'est-à-dire, *recherché*. Dans le siècle où nous vivons ce ne sont point les Espagnols, mais les François qui ont pu nous donner de l'émulation, & nous lisons à présent les livres François comme nos ancêtres avoient lu les Espagnols. Je crois que les ouvrages François qu'on lit en Italie depuis 50 ou 60 ans sont mieux faits que ne l'étoient les Espagnols du temps de Philippe II & de Philippe III. Mais je doute que ces livres aient fait à l'Italie plus de bien qu'en avoient fait les Espagnols, & il est bien sûr qu'ils nous ont fait beaucoup de mal.

Ce qu'il est facile de remarquer, & je pense que Mr. Bettinelli fera de mon avis, c'est qu'aucun de nos auteurs modernes, de ceux qui ont eu le plus de succès ou qui ont eu un succès plus durable, ne s'est formé sur



les François à l'exception de Goldoni; si ce n'est d'avoir constamment mis de l'amour dans ses pieces comme a fait Racine dans ses tragédies, mais c'étoit la aussi le goût des Espagnols du temps de Philippe III. Car Métafasio ne doit rien aux François quoiqu'il ait lu tout ce qui pouvoit lui fournir des sujets & des sentiments. Il n'y a pas trois pieces imitées du François & sa manière est aussi différente de celle de Quinault que de celle de Racine ou de Voltaire. Nous avons lu leurs livres comme leurs premiers maitres lisoient les nôtres avec un profit égal pour ce qui regarde les connoissances, la critique & la philosophie.

Il est vrai que beaucoup de monde a travaillé pour nous donner un théâtre tel que l'ont les François. Les Jésuites vers la moitié du siècle & depuis une trentaine d'années plusieurs autres. Mais jecrois que nous aurions fait mieux de nous tenir aux Grecs & aux Espagnols. Les uns suffisoient pour les regles, les autres pour l'imagination. De nos poëtes lyriques, en commençant par Frugoni, y en a-t-il qui aient imité les François & qui aient acquis ensuite beaucoup de renommée? Bettinelli, Bondi, Mattei imitent-ils les François? Je connois pourtant un de nos poëtes qui semble avoir voulu rapprocher notre poésie du goût des François, par la clarté & la facilité. Il leur est même préférable pour la pureté des sentiments, & il a mis beaucoup de sens dans ses pieces fugitives. C'est D. Alessandro Zappa; mais il est trop Italien pour avoir voulu prendre les François pour modèles. Avoit-il besoin de poëtes François pour se former le goût en fait de style? Je voudrois être à Alexandrie pour m'assurer s'il n'a pas imité plutôt les Espagnols que les François.

Mais voici un exemple illustre de ceux qui ont eu la manie de faire ce que l'on faisoit en France. C'est Algarotti. L'amitié que Mr. l'Abbé, alors Pere Bettinelli avoit pour lui ne m'empêchera pas de lui demander s'il a



gagné beaucoup à suivre les traces<sup>1</sup> de Fontenelle & du jeune Racine. Il me semble que cette élégance, cette précision, ce goût si vanté par les François, ces regles tant inculquées, cette langue si méthodique à laquelle les François nous ont accoutumés, nous a retréci l'imagination & par un malheur dont je ne puis à présent vous expliquer la cause, nous ne pouvons pas encore imiter les François en ce qui seroit nécessaire pour tirer parti de la supériorité de notre langue. Dans cette partie les Espagnols n'ont point à se plaindre de nous, ni nous d'eux. Les deux langues ont beaucoup d'analogie & peuvent plutôt s'entraider que se nuire, au lieu que ni l'une ni l'autre ne pourroit s'approcher du François sans perdre de leur génie & de leur force.

J'ai lu dernièrement dans l'annonce d'une nouvelle édition des ouvrages de Figueroa une chose qui m'a fait plaisir & qui en aura fait encore plus à vous & à vos gens de lettres, si vous l'avez lue aussi. L'éditeur dit qu'il est à propos de remettre en cours les ouvrages Espagnols des siècles passés pour rendre à la langue sa force & l'éclat qu'elle a perdu de nos jours par un naturel languissant *languida naturalidad* que de mauvaises traductions lui ont fait contracter. Toutes les langues de l'Europe ont également lieu de se plaindre de ce changement. Quoique la langue François ait quelque chose de plus régulier & de plus clair, il ne faut pas croire pour cela que les autres langues aient eu besoin de son exemple pour l'acquérir. C'est un progrès qui se fait naturellement à mesure qu'une nation lettrée avance dans la culture. Paterculus, Sénèque, Plin ont quelque chose de plus clair & de plus précis que Cicéron & Tite-Live. Dati, Magalotti, Redi & Segneri avoient déjà atteint ce degré de précision ou de construction analytique, avant même que les François y pussent prétendre.



Je n'oserois dire que les poésies Espagnoles du temps de Mendoza, de Boscan, & de Garcilasso soyent dans leur langue plus faciles & plus élégantes que celles de notre Arioste, de notre Molza & de notre Costanzo; ou que leurs ouvrages de critique & d'érudition soyent mieux écrits en Espagnol que ne le sont quelques-uns de nos Italiens. Mais au commencement du siècle suivant, lorsque nos prosateurs commencèrent à se négliger & nos poètes à donner dans l'enflure, l'Espagne a produit beaucoup de ces livres d'agrément que tout le monde lit & qui servent plus à repandre la culture du langage que les livres érudits & les poésies légères tel étoit le Don Quixotte.

Je connois peu de livres Italiens, je n'en connois aucun François de ce temps là qui égale en beauté le style de ces auteurs. Comme ces livres étoient fort communs en France, où même on les imprimoit il est très-probable qu'ils ayent contribué à former le style des premiers prosateurs.

J'ai dit quelque part dans mes Vicissitudes de la Littérature que les François avoient connu l'art de faire des livres presque mieux que nous Italiens, mais je trouve des ouvrages Espagnols qui me semblent très-bien entendus & qui ont précédé ce que l'on connoit aujourd'hui de livres François. La république littéraire de Saavedra, ouvrage qui paroît écrit sans partialité & fort estimé des François, nous prouve encore combien les François étoient en arriere en comparaison des autres nations jusqu'au milieu du siècle passé. Parmi une centaine d'auteurs illustres Grecs, Latins, Italien, Espagnols qu'on y trouve, il n'y a qu'un seul François, c'est Commynes. Cet ouvrage qui a encore été traduit dernièrement en François a probablement fourni à St. Hiacinthe une partie du plan de sa Dédication d'Aristarcus Masso que vous connoissiez.



Il n'étoit pas question des Marot, des Malherbe dans ce temps là. Ces deux auteurs que Boileau a mis en vogue n'étoient alors connus que des François qui n'avoient pas encore eu assez de crédit dans la république des lettres pour étendre leur renommée au-delà des Alpes & des Pyrénées & en deça du Rhin. On ne connoissoit pas d'avantage les Charron & les Amiot. L'Italie & l'Espagne n'avoient pas besoin de tels auteurs. On n'a qu'à voir les ouvrages de critique & de littérature de ce temps là & particulièrement les entrétiens de ce Bouhours d'ailleurs si partial & si injuste envers les étrangers, pour se convaincre de la supériorité qu'avoient encore les Italiens & les Espagnols sur les François. C'est dans ce siècle & après que les Anglois ont seuls mérité l'attention de leurs voisins, que ceux-ci semblent avoir totalement oublié les autres nations lettrées de qui ils ont le plus profité.

Mandez moi, Mr. le Marquis, ce que Mr. Bettinelli vous dira sur ce que je viens de vous écrire; & riez, si vous voulés, avec Mr. le Marq. de Rossignan & l'Abbé De-Giovanni, lorsque vous les verrez, de ce que je suis devenu Espagnol au lieu d'Allemand.

J'ai l'honneur d'être &c.

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur



# LETTRE III.

à Monsieur

le Comte de Mirabeau.

le 15. Fevrier 1786.

Vous avez vu, Monsieur, que l'ouvrage dont Monseigneur le Duc de Brunswick vous a parlé & que j'ai eu l'honneur de vous envoyer, ne roule pas seulement sur la littérature Italienne, mais sur les Vicissitudes de la Littérature en général. Si vous me donnez raison en le lisant, vous ne pourrez gueres me la refuser dans ce qui a fait le sujet de mon dernier discours à l'Académie. J'avois même lieu de m'en flatter après ce que vous m'aviez fait l'honneur de me dire en sortant de l'Assemblée. Mais par le billet que vous m'avez écrit, & par des propos qui me sont revenus, je vois bien que vous n'êtes pas de mon avis à l'égard de l'Espagne. Ce qui m'engage à vous adresser cette lettre & à la rendre publique puisque vous le permettez.

Je ne fais, Monsieur, s'il étoit besoin d'avertir que sous le nom d'Espagne j'entendois, les Espagnols, le pays même, & le gouvernement. En la prenant dans ces trois sens, je crois pouvoir dire avec assez de fondement qu'elle a fait pour l'Europe plus que n'avoit fait la France entre les deux époques que j'ai indiquées. Mr. Masson plus versé probablement dans l'histoire & dans la littérature ancienne que dans la moderne, ou dans celle

b



du moyen âge, s'est borné à demander ce que l'Espagne a fait depuis mille ans. Il a senti qu'en remontant à des temps plus reculés, il se seroit présenté non seulement un nombre d'auteurs, mais des empereurs très-estimables qui sont sortis de l'Espagne lorsqu'on connoissoit à peine quelques noms Gaulois. Il n'a pas voulu s'engager à opposer les Aufonne aux Lucain, aux Senéque, ni peut-être Grégoire de Tours à Isidore de Seville. Il n'a pas voulu rappeler les Trajan, les Théodose nés en Espagne pour leur comparer Julien, à qui la capitale des Gaules pouvoit avoir donné une partie de l'éducation, dans le temps qu'on étoit sérieux à Paris & railleur à Antioche. Quoique les auteurs Arabes puissent être compris dans l'espace que j'ai parcouru entre Charlemagne & Louis XIV, je ne me suis pas arrêté sur leur sujet. Je n'ai pas même dit à ce propos que nous sommes tout au moins redevables à l'Espagne de nous avoir transmis les trésors que ces peuples avoient porté de l'Asie & de l'Égypte. Je n'ai parlé que des Espagnols.

*Eh! de bonne foi, m'écrivez vous, tout sçavant, tout ingénieux que soit le mémoire, la question n'est-elle pas jugée par cela seul, que dans cette foule de noms qu'a rappelé Monsieur Denina il n'y en a pas dix d'universellement connus? Je tombe d'accord, Monsieur, que peut-être il n'y a pas dix des auteurs que j'ai nommés universellement connus. Mais qu'entend-on quand on dit universellement? Il est très probable qu'en Espagne on connoit plus les auteurs Espagnols que les François; & que ceux-ci sont plus connus en France qu'en Espagne. Il faudroit par conséquent ou prendre pour juge une troisième nation ou s'en rapporter aux François sur la célébrité des auteurs Espagnols, & aux Espagnols sur la célébrité des François. Croyez vous, Monsieur le Comte, que s'il n'y avoit pas dix auteurs Espagnols connus en Italie ou en*



Allemagne dans les premières années du règne de Louis XIV, il y en eût onze François qui le fussent autant? Ou que si les François ne connoissoient que peu d'Espagnols, ceux-ci en connoissent un plus grand nombre des vôtres?

Mais ce n'est point là notre question. Nous ne cherchons pas, Monsieur, quelle est la nation qui compte actuellement un plus grand nombre d'auteurs célèbres. Je ne cherche pas même si à l'époque de Mazarin c'étoit l'Espagne ou la France qui pouvoit en compter d'avantage. La question est de savoir si les professeurs, les auteurs, les artistes, les princes & les ministres que l'Espagne avoit eu à l'époque que j'ai fixé, ont contribué aux progrès que les sciences, les arts & la société ont faits depuis. L'homme habile qui connoit le trésor que renferme un livre peu connu, qui l'en tire & le met en commerce, rend, je l'avouerai, presque un plus grand service au public, que celui qui n'avoit pas eu le courage, l'habileté ou le temps de le faire. Mais le premier auteur ne rentre-t-il pas dans de justes droits à la reconnaissance publique, aussi-tôt que le hazard ou une heureuse rencontre l'a fait connoître? C'est sur cela que j'insiste à l'égard de l'Espagne, & je prétends que les ouvrages qui en sont sortis dans le XV & XVI siècle jusqu'à la moitié du XVII ont influé dans ce qui s'est fait en France non seulement jusqu'à cette époque, mais encore après. Cependant comme je fais beaucoup de cas de votre approbation, je ne puis m'empêcher de vous dire que cette foule de noms qui vous a paru si grande, ne feroit par la dixième partie des auteurs qui ont eu de la réputation dans l'étranger & qui ont beaucoup contribué à des ouvrages qu'on lit & qu'on estime encore aujourd'hui. Je n'ai ici presque aucun des livres qui me feroient nécessaires. Je ne puis consulter Nicolas Antonio sans aller à la bibliothèque du Roi; ce qui ne m'est guère commode dans cette saison.



Il me manque la meilleure partie des ouvrages de Fejoo. Je n'ai malheureusement que les deux premiers volumes de l'apologie de la littérature Espagnole par Mr. Lampillas, où il n'est parlé que de Seneque, de Martial, de Lucain, de Quintilien, de Columela, & de tous ces auteurs venus d'Espagne qui soutinrent, sous les premiers Empereurs, la littérature Latine, mais qui n'entrent point dans mon plan. L'ouvrage de M. Andres, autre Exjésuite Espagnol qui écrit en Italien, ne m'est d'aucune utilité pour mon objet présent. Il est vrai que si je m'en rapporte à des François, à des Allemands, à des Anglois & à un ou deux Italiens, de ceux même qui semblent le moins favorables à l'Espagne, il en résulte un plus grand poids pour établir ce que j'avance.

Je n'ai nommé que deux théologiens. Une comparaison de la Sorbonne avec Salamanque m'auroit paru déplacée. Par une semblable raison je n'ai pas voulu m'étendre sur l'article des jurisconsultes, quoiqu'à tout moment il me tombât sous les yeux des livres Espagnols de cette classe, réimprimés en Allemagne, comme Salazar, Salcedo, Govean, Barbofa. D'ailleurs j'ai toujours été indécis si je comprendrois les Portugais parmi les Espagnols. C'étoit précisément pour ne pas trop grossir la foule des noms qui n'étoit déjà que trop grande. Je crois que je le ferois si je devois recommencer. Car après tout les Portugais ne sont pas moins une nation Espagnole, que les Venitiens & les Piémontois sont Italiens, & les Hollandois Flamands. Dans l'histoire des sciences & des arts il me paroît qu'il ne faut pas trop distinguer ni multiplier les nations.

Mais après tout nous ne voulons pas faire ici une bibliothèque juridique; Covarruvias, & Ant. Augustin suffiroient seuls pour mettre, de ce côté là, les Espagnols au niveau des François, quelque éloge qu'on puisse donner à Cujas, & aux Pithous que j'ai nommés.



Il auroit été plus du goût dominant de faire connoître les auteurs Espagnols qui ont précédé ces auteurs, qu'on appelle publicistes. Ceux-ci intéressent toutes les nations en général, au lieu que les jurisconsultes n'intéressent ordinairement que les nations particulières. Vous ne vous attendriez pas à voir à la tête de ces publicistes Barthelemy de Las Casas qui est devenu célèbre dans l'histoire des poëtes & dans les romans modernes, depuis qu'on est allé chercher en Amérique les héros & les scènes tragiques. Ce Las Casas qui a fourni à Voltaire de quoi soutenir le dialogue de son *Alzire*, & que Mr. Marmontel nomme si souvent, étoit autre fois plus connu des jurisconsultes que des poëtes & des littérateurs. Dans un de ses traités, dans ceux de Sepulveda son antagoniste, & dans un autre de Mariana on trouve des points importants de droit public discutés avec autant de liberté & de zèle que de savoir. Peut-être ce qui a déplu à des Parlements, ne revoltéroit pas l'auteur des *Lettres de Cachet*. D'ailleurs mon objet n'est pas de justifier tous leurs principes, mais de faire voir en quoi ils ont influé, & le droit qu'ils ont à la célébrité. Hobbes, Grotius, Puffendorff & Montesquieu sont-ils conformes dans leurs systèmes ou dans leurs maximes? J'aurois pu remarquer en parlant des publicistes que Grotius ne cite que Bodin seul parmi les auteurs François de cette classe, & il dit clairement dans ses *Prolegomenes* que Covarruvias & Vasquez, sont les seuls jurisconsultes qui ont traité des sujets de droit public en expliquant le droit civil. Outre ces deux, il paroît qu'un Balthazar d'Ayala avoit fourni l'idée générale à Grotius par son traité *de jure et officiis bellicis*.

J'aurois peut-être intéressé quelques personnes du corps diplomatique en leur rappelant qu'Antoine de Vera a donné un traité intitulé *l'Embaxador* sur les traces du-



quel Wicquefort a fait *l'Ambassadeur & ses fonctions*. L'ouvrage Espagnol, quoique postérieur au *Messaggero* du Tasse, semble avoir été plus connu en France. On en avoit deux éditions en François avant que l'ouvrage de Wicquefort parût.

En parlant des anatomistes je regrette presque de n'en avoir pas dit d'avantage de Valverde que j'ai nommé, & j'ai honte de l'avoir mis à côté de le Vasseur. Haller qui parle avec distinction de l'anatomiste Espagnol, ne fait que dire ni de Claude ni de Louis le Vasseur. Et un savant Italien vient de me dire que de son temps on se servoit encore dans l'Université de Pise de l'ouvrage de ce Valverde. A l'égard de Charles Etienne & des autres François de ce temps là, Mr. Portal en parle d'une manière que j'aurois de la peine à copier ce qu'il dit car il ne fait honneur qu'aux Italiens & aux Flamands, sujets comme l'on fait, du Roi d'Espagne. Tout utiles qu'ayent été les tables de Charles Etienne, l'auteur n'étoit ni anatomiste ni médecin. Il n'étoit qu'imprimeur & littérateur entreprenant.

J'ai été tenté d'ajouter que la maxime de Descartes *qu'il faut douter de tout*, maxime qui lui donna plus de célébrité dans le temps que l'application de la géométrie à la physique, paroît tirée de l'ouvrage qui a pour titre *quod nihil scitur* de Fr. Sanchez fils d'un Juif Portugais.

J'ai nommé Oliva Sabuga, ou de *Sabuco*, parmi ceux à qui l'on doit quelque découverte. Le nom d'une femme anatomiste à surpris beaucoup de monde. Mais les personnes instruites sont surprises que cette femme ne soit pas plus connue. Je n'ai cité que Feyjoo; mais on peut voir ce que Haller en dit. Il rapporte quelques titres des ouvrages de Dona Oliva, dont un est celui-ci: *hominem esse inversam arborem et succum nervorum totum corpus alere*.



Ce n'est pas mon affaire de vérifier l'existence du fluide nerveux. Mr. Walther, un des plus grands anatomistes de nos jours, m'assure absolument qu'il n'y a pas à en douter. Quoiqu'il en soit la Dame Espagnole pourra toujours être citée dans l'histoire des progrès de l'anatomie & dans celle de la métaphysique.

J'ai dit en parlant de l'histoire naturelle, que l'Espagne n'a égalé ni l'Allemagne ni l'Italie, mais qu'elle a précédé la France. J'aurais dû nommer un Jean Ferrera qui entre dans cette classe, comme y entre Pierre Crescenzi; parceque l'agriculture est inséparable de l'histoire naturelle. Voici ce qu'en dit un François & qui fait précisément à notre propos; en citant un traité complet d'agriculture que cet Espagnol entreprit par ordre du cardinal Ximènes. Nous avons de meilleurs livres sur cette matière; mais celui-ci a été très-utile dans son temps.

Pourquoi n'ai je pas remarqué aussi que un Vincent de Burgos avoit traduit en Espagnol le fameux livre de *proprietatibus rerum* d'un Barthélémy Glanville, Moine Anglois, avant peut-être que cet ouvrage fût connu en France? Pourquoi n'ai je point nommé ce Jean Quinones dont le traité des Sauterelles est si curieux & si recherché? Pourquoi ne me suis-je pas permis de m'étendre un peu plus sur les auteurs de minéralogie, science si utile & si en vogue de nos jours? Pourquoi n'ai-je point nommé ce Perez de Vargas qui en a fait un traité si utile vers la moitié du XVI siècle? Pourquoi en nommant Alfonse Barba n'ai-je pas aussi nommé Don Alonso Carillo & Jean Arphe de Villafanne? C'est précisément, Monsieur, pour ne pas grossir cette foule de noms qui dans une simple lecture peut confondre ou fatiguer l'esprit de ceux qui écoutent, & faire prendre des équivoques singulières à ceux qui n'y prêtent pas bien attention.



J'ai fait mention de quelques moines Espagnols qui ont travaillé à Rome à l'histoire ecclésiastique. A l'exception de ceux-ci je n'ai pas nommé un seul historien Espagnol. Cette branche de littérature demande des circonstances favorables peut-être plus qu'aucune autre. Les événements, les caractères & les actions des rois & des grands hommes forment le fond essentiel des ouvrages historiques; mais le temps n'est pas toujours propre pour les connoître, les écrire, & les publier. Même dans les temps les plus reculés, les historiens qui nous ont instruits des affaires de leur temps, ont eu besoin de quelques conjonctures particulières. Thucydide & Xénophon se trouverent en état de n'avoir rien à ménager à Athènes lorsqu'ils écrivirent leurs histoires. Polybe écrivit sous la protection de Scipion. Salluste a saisi à propos son temps & les sujets de ses ouvrages. Si l'incomparable Tite-Live étoit venu dix ans plus tard, son histoire n'auroit point paru. On fait ce qui est arrivé sous Tibère à Crémutius Cordus; & l'on n'ignore pas non plus ce que Caligula pensoit de Tite-Live. Aussi il n'y eut plus d'historiens jusques sous Trajan, Péléve, l'ami, le protecteur de Plutarque, de Pline & de Tacite; & celui-ci ne manqua pas de vanter le bonheur de son temps où l'on pouvoit penser ce que l'on vouloit & dire ce que l'on pensoit. Peu s'en fallut que l'histoire de Guicciardini ne restât ensevelie des siècles entiers comme l'ont été celles de Segni & de Varchi. Vous savez que le Président de Thou fut traversé & persécuté comme bien d'autres. L'histoire de la vie & du règne d'Henri IV n'est peut-être pas faite aujourd'hui. Il n'étoit pas possible qu'un tel roi fut oublié de la postérité; toutefois pendant les premiers cent ans qui s'écoulerent après sa mort, il n'étoit pas aussi renommé qu'il l'est à présent? Sous le ministère de Richelieu on ne se seroit pas fait un mérite d'en parler. Perefine en écrivit



la vie dans la minorité de Louis XIV à qui les éloges de son ayeul ne pouvoient pas encore déplaire. Mais depuis que Louis XIV commença à regner par lui-même, on ne parla guere du mérite de ses prédécesseurs. Dans l'intervalle de la regence & dans les premières années de Louis XV, il commença à s'éveiller une espèce d'enthousiasme pour la mémoire d'Henri IV. Encore ne fut-il pas facile d'en parler comme on auroit voulu. Ce n'est que à la faveur des Maurepas & des Necker, qu'Henri IV & Sully sont devenus publiquement les idoles de la nation. On fait de quelle manière & dans quelles circonstances a paru dans notre siècle ce que nous avons de meilleur en fait d'histoire moderne, je pourrais vous parler de l'histoire de Naples par Giannone, de celle de Toscane par Mr. l'Abbé Galuzzi, de celle de Milan par Mr. le Comte Verri. Je pourai peut-être encore avoir occasion de vous parler de l'histoire des Allemands de Mr. Schmidt & d'un autre ouvrage de la même nature que ce célèbre historien a imité, ouvrage qui n'auroit peut-être jamais paru si l'auteur qui m'est très connu n'avoit pas profité du moment favorable pour la mettre au jour.

Il ne seroit donc pas surprenant que l'Espagne n'eût pas eû dans un certain temps des historiens célèbres. Cependant elle en a eu jusqu'au regne de Philippe III autant, je dirois presque plus qu'aucun autre pays. Surite, Morales, Herrera, Sandoval, Solis & surtout Mariana, trouveroient-ils beaucoup d'égaux dans la classe historique de vos auteurs du XVI siècle?

C'est peut-être quand je parle des orateurs, que vous avez le plus de raison de dire que les noms que j'ai rappelés ne sont pas universellement connus. Mais on n'a pas raison de me citer sur cela le roman de frere Gerondio de Campazas, comme a fait quelqu'un que vous avez entendu. Le bon professeur qui me le rappella



pour me faire sentir que j'avois mal à propos parlé avec éloges de quelques prédicateurs Espagnols, n'ignore pas que je connois le roman critique; mais comment n'a-t-il pas fait attention que ces auteurs de sermons que j'ai nommés dans le discours en question, & qui ont été traduits alors en différentes langues, sont tous antérieurs de plus de cent ans à ceux que l'ingénieux Jé-suite a voulu critiquer. Paravicino est celui qui sépare les deux époques. Il avoit beaucoup des qualités des précédents, & il commençoit à en avoir quelques-unes de celles qui entraînerent les autres dans une route différente. En nommant des auteurs je m'exposois de toute nécessité à cet inconvénient, surtout lorsqu'il y en a plusieurs qui ont le même nom, & qu'on ne peut les bien distinguer sans charger encore d'avantage de noms & de titres un petit mémoire; Cependant il falloit en nommer quelques-uns pour constater des faits importants; comme vous avez eû la complaisance de me le dire. Auroit-il valu la peine d'entretenir des princes, des ministres d'état, une académie de savants, pour dire que l'Espagne avoit eu des avocats, des médecins, des théologiens & des poètes? Et qu'elle a encore du vin, de l'huile, & de la laine?

Les Espagnols ne me pardonneroient point d'avoir si peu parlé de leur Garcilasso, de leur Boscan, de leur Mendoza, si je n'en avois pas dit assez dans les Vicissitudes de la Littérature. Mais ceux qui trouvent que j'ai trop nommé d'auteurs Espagnols, qu'auroient-ils pensé, si au lieu de dire qu'en Espagne on lisoit encore trois poètes épiques, j'en eusse nommé six ou sept, tous préférables à ceux qu'avoit la France avant la Henriade. Car en disant que la Henriade fatigue au bout d'un chant, & qu'elle est inférieure comme poème épique à la Jérusalem délivrée du Tasse & à la Lusiade de Camoens, je ne dis point qu'elle cède à tous les poèmes Es-



pagnols. Cervantes dans la fameuse bibliothèque du barbier loue l'Auftriade de Jean Rufo, le Montserate de Cristovan de Virues, & l'Araucana de Erzilla comme les meilleurs poèmes Espagnols. Le pere Rapin trouve des morceaux admirables dans la Jérusalem conquise de Lope de Vega. Valasquez préfère à beaucoup d'autres poèmes *la Conquista de la Betica* de Juan de la Cueva. Enfin il y a huit ou neuf poèmes épiques Espagnols préférables à ceux qu'on avoit en France.

J'ajouterai deux mots à ce que j'ai dit de la poésie dramatique. Sans vous faire un catalogue des pieces que les autres nations ont tirées des Espagnols, permettez moi de vous citer quelques auteurs de différentes nations tous juges compétents en ce genre.

Riccoboni, le premier qui ait ébauché l'histoire du théâtre, & qui le devoit connoître mieux que personne, dit dans ses réflexions historiques & critiques, que le théâtre Espagnol aura la gloire d'avoir été & d'être encore le grand maître des poètes, & le grand modèle des théâtres de toute l'Europe, soit par la singularité des idées, soit par la variété des sujets de comédie, qui n'appartient qu'à lui. Le Baron de Cronegk a rendu la même justice aux Espagnols : le passage où il en parle dans la première partie de ses ouvrages, a été inséré avec éloge dans l'essai sur la littérature Allemande par Mr. Hérissant, secrétaire de légation de la Cour de France à Ratisbone. Le célèbre Lessing n'en porte pas un jugement différent dans sa *bibliothèque théatrale*. En avouant que dans le théâtre Espagnol les règles ne sont guere observées, ils conviennent tous qu'aucun théâtre d'Europe n'est plus intéressant. Le théâtre Espagnol est unique, disent-ils, par rapport aux beautés & aux défauts. Il surpasse par sa richesse en pieces dramatiques ceux de toutes les autres nations. Riccoboni ajoute que les Espagnols seuls ont plus de comédies que les François &



les Italiens pris ensemble; & qu'on pourroit, sans exagérer, y ajouter encore quelques autres peuples.

Il est surprenant que les Anglois qui ont tant de peine à excuser les irrégularités de leur théâtre, soyent ceux qui parlent le moins avantageusement de l'Espagnol. C'est ce qu'ont fait Wilkes dans *sa vue générale du Théâtre*, & Édouard Clarke dans les *lettres sur la nation Espagnole*. Mr Dieze qui les cite, ajoute que Wilkes connoissoit trop peu les Espagnols pour les critiquer; & que ce qu'en dit Clarke est faux & inexact.

Vous avez remarqué, Monsieur, que je n'ai point parlé des ouvrages agréables & moraux qu'avoient les Espagnols tels que ceux de Morales, de Quevedo & de Guevara, qui étoient tous aussi connus en France que de semblables livres François l'étoient ailleurs. Certainement les Rabelais, les Montagne, les Amiot & les Charron ne l'étoient pas d'avantage, avant que la littérature Française eût pris le dessus, & que la nation s'étant répandue partout par différentes raisons, nous eût accoutumé à ces derniers noms, tandisque l'Espagne qui se répandoit dans ses vastes possessions de l'Amérique, comme je l'ai dit, oublia le reste de l'Europe & en fut oubliée à son tour. Les Sancho, les Alfonse, les Fernand ne sont presque plus nommés que dans les anciennes comédies. L'éclat de la maison de Bourbon a trop éclipsé, depuis deux siècles celui des anciens rois de Castille & d'Aragon. Un Espagnol quelque grand homme qu'il ait été, ne paroît plus. C'est à l'esprit ecclésiastique de Flechier & de Marfouiller qu'on est redevable que le cardinal Ximènes n'a pas été oublié comme l'a été le cardinal Alborno. On ne parle que de ceux qui ont eu à faire avec des François littérateurs, négociateurs, généraux, ou rois; encore on se contente souvent d'en dire quelques mots. Le chancelier Du Prat occupe un long article dans les dictionnaires historiques, tandisque Mercu-



ria Gattinara, chancelier de Charles-Quint ne trouve place que pour la date de sa mort & pour ses titres.

Nous devons néanmoins rendre à des littérateurs de nos jours, la même justice qu'ils rendent aux étrangers. Ce que je vais dire, servira en même temps à confirmer ce que j'ai avancé dans mon Discours, & à faire voir de plus en plus que la célébrité est moins l'effet du mérite que du hazard ou des circonstances. Vous vous rappelez, Monsieur, que j'ai opposé un ingénieur Italien, un Allemand & un Espagnol au Maréchal de Vauban. Il est indifférent pour notre sujet que l'Espagnol Medrano ait vu ou n'ait pas vu les ouvrages de Marchi. Il suffit qu'il ait enseigné la fortification avant votre célèbre Maréchal. Quoique j'eusse sous mes yeux un catalogue de livres de fortifications d'auteurs Espagnols la plupart antérieurs non seulement au Maréchal de Vauban, mais au chevalier de Ville qui l'a précédé, je n'ai nommé que Medrano. Il importeroit encore plus de savoir si les forteresses des Pays-Bas ou celles d'Espagne qui ont été bâties long-temps avant Vauban n'ont pas contribué plus que celles qu'on avoit alors en France, à former le célèbre ingénieur François. Il y avoit dans tout le royaume des places mieux fortifiées qu'Anverse & Pamplune?

Permettez moi, Monsieur, de dire un mot de ce François Marchi Bolonois. Apolloto Zeno & quelques autres Italiens ont accusé l'ingénieur François de Plagiat. J'avois d'après eux parlé de Marchi dans un chapitre des Revolutions d'Italie. Cet ouvrage ayant été traduit en François, on aprit par là, ce qu'on n'avoit guere pu apprendre d'une note ajoutée à un catalogue de livres Italiens. Un officier du corps de génie fit inserer dans le Journal encyclopédique du mois d'Août de l'an 1775 un mémoire contre mon assertion. Dans je ne sais quel cahier de l'année suivante on inséra un mémoire où ce que j'avois avancé étoit complètement prouvé. J'ignore



absolument l'auteur de cet article; mais j'observe que ce *Marchi* dont auparavant le nom étoit inconnu en France à trouve place dans le nouveau dictionnaire historique de l'an 1783. Je ne dois pas dissimuler que Stüvens attribue à Speckler l'invention que vous attribuez à Vauban. Il est vrai que le grand ouvrage de de Marchi n'a été imprimé que l'an 1599 & je suppose que celui de Speckler l'ait été l'an 1588. Mais les dessins des fortifications de l'ingénieur Bolonois avoient parus à Rome dès l'an 1546, & il s'en étoit répandu des copies. Lorsque feu Monseigneur le Prince Léopold de Brunswick fut à Turin, j'eus l'honneur de l'accompagner à la bibliothèque de l'Université. A peine lui eut on ouvert les dessins de Marchi, qu'on a dans cette bibliothèque en deux volumes différents, quoique l'ouvrage soit extrêmement rare, que S. A. S. dit d'abord, voilà les Orillons du Maréchal de Vauban.

J'ai nommé quelques peintres Espagnols, & je me suis tenu à ceux que nomme Mr. Büsching dans son projet d'une histoire des arts du Dessin. J'ai passé sous silence les architectes. Mais puisqu'il est question de savoir ce qu'a fait l'Espagne pour l'Europe, il seroit à propos d'ajouter deux mots sur l'architecture incomparablement plus utile que ne sont ni la peinture ni la gravure. L'Italie même n'avoit encore rien dans ce genre lorsque qu'on trouve en Espagne Tioda & Viviano précisément dans le siècle dixième. Quelque temps après, sous le règne d'Alfonse VI, l'architecture parut renaître en Espagne plutôt qu'ailleurs. Il est vrai que deux des premiers architectes qu'Alfonse VI employa à la réparation d'Avila étoient étrangers. Cassandre étoit de Rome & Florin de Pittuengue étoit François. Mais depuis cette époque l'on trouve un très-grand nombre d'architectes Espagnols tels que St. Jean d'Ortega, St. Domingo de la Calzada. Vers la fin du 12. siècle & dans le



13 il y en eut un plus grand nombre dont on connoit les ouvrages & dont on ignore les noms, excepté celui de Pierre Perez. Dans le siècle 15. l'Espagne eut Juan del Pozo, chanoine de Cuença, & après que l'Italie eut Bramante Sangallo & Michel Ange, l'Espagne eut un maître Philippe, Jean d'Olotzaga, Pierre de Gumiel, Jean Alonso, Jean Discobedo, Jean Campero, Jean Gil de Hontannon, Pierre d'Uria, Henri d'Arphe, Alonso de Cobarruvias, Diego Silva, Damien Forment, Martin de Gainza, Alonso Berruguete & Gaspar Becerra, le même que j'ai nommé parmi les peintres, Pierre de Valdevira, Pierre Ezguerra & Fernand Ruiz. Elle avoit Jean Baptiste de Toledé, architecte & sculpteur presque comparable à Michel Ange dans ces deux arts, Jean de Herrera son élève & plusieurs autres. La France avoit-elle deux architectes comparables aux plus médiocres de ceux que je viens de nommer. J'ai consulté sur cet article un ouvrage généralement estimé de Mr. Milizia Italien. Parmi toute cette foule d'architectes Espagnols du siècle XVI. il nomme trois François, Jean Gouion, bon sculpteur & très-médiocre architecte, Pierre Lescot qui ne fut que son ajoint; le seul Filibert de Lorme qu'un cardinal de Sienné instruisit & protégea, peut-être comparé aux Espagnols de son temps. Louis de Foix, le premier qu'on peut appeller vraiment grand architecte semble s'être formé en Espagne. Je m'étonne que Mr. l'Abbé Sabathier, d'ailleurs si exact & assez impartial, ait laissé subsister dans le nouveau dictionnaire historique, une erreur qui a été si clairement réfutée à l'égard de ce Foix. Il est très-prouvé qu'il ne fut employé à l'Escorial qu'après Jean de Toledo & Herrera, & comme subalterne de l'un & de l'autre. Ce grand bâtiment comparé au château de Versailles qui fut bâti cent ans après, suffiroit seul pour persuader à toute per-



sonne sans prévention que l'Espagne avoit fait beaucoup depuis quatre & depuis dix siècles, & que ce qu'elle a fait a été utile aussi bien à la France qu'à d'autres nations.

Le compliment que Vous m'avez fait l'autre jour chez mon imprimeur sur les Vicissitudes de la Littérature en disant qu'il est bien *sçavant* dans le sens que le disoit Montagne, est le plus flatteur qu'on ait pu me faire depuis que je fais des livres. J'ai senti toujours la difficulté de saisir un juste milieu entre l'érudition qui accable & la légèreté qui n'appuye rien. Les Allemands en général, même les modernes, citent trop, les François depuis quelque temps ne citent plus. Il me paroît que le bon milieu étoit celui qu'avoient pris Bossuet & Fleury & que tiennent encore Mr. Robertson & quelques autres Anglois. Les Espagnols qui sont dans ce moment ci ma partie, en font de même. Bénait Feyjoo cite avec beaucoup de modération & de jugement, comme a fait du Bos son contemporain. Mais y a-t-il des ouvrages où il convienne moins de citer que dans un Discours tel qu'est celui que Vous avez entendu? Cependant que vaudroit ce mémoire si ce que je dis n'étoit apuyé d'aucun témoignage? Le seul moyen de ne pas embarrasser la suite du Discours est de citer par notes. Je l'ai fait autant que j'ai pu; & je suis bien aise de voir que c'est aussi votre méthode. Car quelle que soit la différence de nos sentimens par rapport à l'Espagne, cela ne m'empêche pas d'être avec beaucoup d'estime & la plus parfaite considération

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,



# LETTRE IV.

à Monsieur

*le Comte de Nostitz,*

*ci-devant Envoyé extraordinaire de S. M. Prussienne*

*à la cour de S. M. C.*

---

à Berlin, le 17. Février 1786.

Puis-je vous remercier, Monsieur le Comte, de ce que vous avez bien voulu prendre mon parti dans les disputes qui se sont élevées chez Monseigneur le Prince H... au sujet de mon Mémoire sur l'Espagne? Si c'est sur le rapport que lui en a fait Monsieur le P... je devinerois à peu près à quoi on doit s'attendre. Monseigneur le Comte de M... aura dit au moins qu'il avoit des faits & de la science; que l'auteur est un érudit; & nous savons assez ce que cela veut dire, surtout dans la bouche d'un François. Si Monseigneur a lu mon Discours, je ne suis pas étonné qu'il n'y ait pas trouvé beaucoup d'esprit. Son Altesse Royale, qui en a infiniment & qui a lu tout ce que la France a produit de plus pétillant & de plus spirituel, ne pourroit guère en trouver dans un Discours académique d'un Italien de 50 ans qui écrit en François au centre de l'Allemagne. Mais il ne faut pas tant d'esprit, Monsieur, pour savoir qu'il y avoit en Espagne des élèves d'Avicenne, & d'Averroès trois ou quatre siècles avant qu'il y eût en France quelque médecin écrivain en Médecine; que les astronomes d'Alfonse X ont vécu cinq ou six siècles avant que Cassini vint en France, ou que Mrs. de la Lande & Bailly fissent



des livres d'astronomie. Ou peut bien dire sans être un grand historien qu'une flotte Espagnole a découvert & conquis l'Amérique, & que d'autres flottes Espagnoles ont battu les Turcs dans l'Archipel & sauvé l'Italie.

Il suffit d'avoir un peu lu pour savoir que le grand Corneille avoit étudié les poètes Espagnols, & qu'il appelloit Vega son admirable original; Que tous les beaux esprits de France n'ont jamais loué aucun ouvrage d'agrément autant que le Don Quixotte; Que l'Espagne avoit dix poètes épiques avant que la France en eût un demi. Y a-t-il un seul professeur, un amateur en Europe qui ignore que l'Escorial a été bâti un siècle avant Versailles, & que c'est en travaillant sous des architectes de Philippe II que se sont formés les premiers architectes François? Quand on fait des faits si constatés, faut-il avoir inventé l'algèbre, ou corrigé Euclide pour en conclure que la question d'un avocat géographe est impertinente, lorsqu'il demande *qu'a fait l'Espagne*, & même pour dire que *l'Espagne a fait plus que la France* avant le siècle de Louis XIV?

Comme je souhaite fort qu'on ne me prenne pas pour un ennemi des François, ni pour un débiteur de paradoxes odieux; faites moi la grace, Mr. le Comte, de faire voir à S. A. R. ce qui se trouve dans ce même volume de l'Encyclopédie à l'article *France*:

„Aussi pendant neuf cents ans, les François sont  
„restés sans industrie, dans le désordre & dans l'igno-  
„rance: voilà pourquoi ils n'eurent part, ni aux gran-  
„des découvertes, ni aux belles inventions des autres  
„peuples. L'imprimerie, la poudre, les glaces, les  
„télescopes, le compas de proportion, la circulation du  
„sang, la machine pneumatique, le vrai système de l'u-  
„nivers ne leur appartenoint point; *Ils faisoient des tour-*  
„nois, pendant que les Portugais & les Espagnols décou-  
„vroient & conquéroient de nouveaux mondes à l'Orient & à



„l'Occident du monde connu.“ (Encyclopédie méthodique. Géographie pag. 617.)

Vous voyez que cet auteur dit en des termes très-clairs que la France avoit fait bien moins que l'Espagne depuis neuf cents ans. Il n'y a que les cent dernières années qui restent en question, & ces cent ans n'entroient point dans mon plan.

Je n'ai pas touché à la gloire militaire des deux nations. Quand je serois homme du métier, quand je serois un Quintus Icilius, à peine oserois-je parler de tactique dans un pays où des Officiers & des Généraux de toute l'Europe viennent s'instruire. Cependant il est très-facile qu'un auteur soit obligé de parler de guerre comme de théâtre, & si j'avois le bonheur que vous avez d'en entendre parler à un aussi grand maître que S. A. R. à peine pourrois-je m'empêcher de lui faire des questions.

Dès la première fois que j'ai eu l'honneur de me trouver en sa présence, j'ai vu que Monseigneur ne connoit pas moins l'histoire de tous les guerriers illustres que l'art de la guerre.

Je vous avoue, Monsieur, que je serois charmé de l'entendre mettre en parallèle les Généraux François les plus célèbres avec les Espagnols qui leur ressemblent, le Cid & du Guesclin, Gonsalve de Cordoue & Dunois, Lautrec & Antoine de Léva, les Tolède & les Guises, le duc d'Alba & le grand Condé. Car pour être un catholique zélé, le duc d'Alba n'en étoit pas moins un très-grand général, comme le grand Condé n'étoit pas moins un héros pour être débauché. Peut-être S. A. R. m'aideroit à trouver des François comparables à Fernand Cortès. Si par hazard quelqu'un de la compagnie nous rappelloit ce fameux Adrets, sa bravoure & ses cruautés serviroient à faire l'apologie de Pizarro.

Monseigneur, qui connoît les affaires des cours, nous diroit aussi pourquoi l'Espagne a toujours été bien servie



par les Généraux étrangers qu'elle a eus à son service, comme les Colonna, les Doria, les Farnèse, les Gastaldi, les Spinola, qui ont tous contribué à la perfection de la tactique. Je ne vous parle pas des rois; il faudroit faire un livre au lieu d'une lettre & joindre des pendants aux portraits que M. Mercier vient de nous donner des rois de France. Je ne me suis point engagé à pousser mes recherches au delà de l'époque que j'ai marquée. Je veux regarder le siècle qui s'écoula depuis l'an 1650 jusqu'à la moitié du nôtre, comme le siècle obscur de l'Espagne. Pendant cet espace de temps, l'Espagne a été souvent gouvernée par le cabinet de Versailles, & ce cabinet n'étoit pas toujours dirigé par des marquis de Vergennes.

Je ne doute pas qu'on n'ait trouvé un peu forte cette espèce de récrimination qu'un Espagnol pourroit faire à l'Encyclopédiste, *Qu'a fait la France pour le genre humain depuis qu'elle existe?* Je ne me charge pas de la soutenir, mais je suis très-persuadé qu'un Espagnol le feroit, & qu'une telle demande ne feroit pas plus destituée de fondement, que celle qu'a faite Mr. Masson en demandant *qu'a fait l'Espagne pour l'Europe depuis mille ans?* Car il ne faut pas confondre ce que la France a fait pour elle-même, avec ce que les François prétendent avoir fait pour les autres nations. Je ne voudrois point m'engager dans cette discussion. Cependant si l'en s'obstine à disputer sur cela, je ne doute pas que quelque Espagnol ne prétende qu'on se passeroit de tous les physiciens François du siècle & de Descartes, qu'on ne se passeroit point de Boile, de Willis; & que ceux-ci auroient eu de la peine à se passer des Carillo, des Barba & d'autres chymistes Espagnols. Il est vrai que dans la botanique, Tournefort a fait quelque chose de remarquable & que quelques Minimes s'en sont occupés utilement, mais la place que tient Tournefort entre le Toscan Cifalpin, & le Suédois Linné, est-elle d'une aussi grande importance qu'on le suppose?



Peu s'en fallut qu'un autre Toscan nommé Micheli n'enlevât la gloire au botaniste François. Mais enfin j'accorde sans difficulté que l'histoire naturelle & l'algèbre ont de grandes obligations à la France & que le siècle de Louis XIV a beaucoup contribué aux progrès que la littérature a faits en Angleterre. Je crois avoir suffisamment expliqué cela dans mon tableau des révolutions de la littérature, dont j'espère que j'aurai l'honneur de présenter la traduction à S. A. R. aussitôt que le second volume sera imprimé. Vous qui lisez l'Italien, Mr. le Comte, agrérez l'exemplaire de cet ouvrage que je prens la liberté de vous envoyer.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect

Monsieur,

*Votre très-humble & très-obéissant serviteur,*

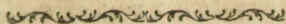
. . . . .

---

## LETTRE V.

*à Monsieur*

*le Comte de Mirabeau.*



*à Berlin, le 25. Février 1786.*

Non seulement il est très constaté, Monsieur le Comte, que ce ne sont pas des François qui ont inventé la poudre & l'imprimerie, ou découvert le système du monde; mais on auroit de la peine à nommer une seule



des inventions qui servent à la conservation de l'espèce humaine, & aux premiers besoins, ou même aux agréments de la vie sociale.

Nous ne voulons pas à présent repasser les livres de Polydore Virgile; mais j'ai sous les yeux quatre cahiers de suppléments à l'histoire des inventeurs des choses par Mr. Beckmann, professeur d'économie à Goettingue. Ces cahiers font un volume de 577 pages. Il y a trente huit articles, relatifs à autant de choses inventées ou remises en usage par différentes personnes de différentes nations. Les premiers livres de compte tels que les tiennent à présent tous les négociants, ont été d'un savant Italien, Lucas Paciole. Les premières horloges ont été à Padoue & à Bologne. Le premier moulin qui servit à travailler 24 pieces de rubans à la fois, a été inventé par un Muller de Danzig. Il y en a trois à quatre des plus essentielles, où les Espagnols figurent presque seuls. Tel est, par exemple, celui de la séparation des métaux.

Si je vous disois quels sont les articles dans lesquels il est le plus parlé des François, & dont les titres même sont en mots François, vous prendriez cela pour du persiflage; ce ne sont pas les armes dont je veux me servir & bien moins avec vous. L'usage des voitures couvertes dont il parle, seroit encore à l'honneur de l'Espagne. Il rapporte que c'est à l'occasion de l'entrée que fit l'Ambassadeur Don Pedro de Tolède qu'on vit pour la première fois de ces carrosses à Paris. On en conserve un bien plus ancien dans ce qu'on nomme à Madrid *l'Armoirie*.

Je ne doute pas que Mr. Beckmann, s'il continue son ouvrage, ne parle de ballons aérostatiques, & quoique la découverte de l'air inflammable soit due à un Anglois & à un Italien, l'usage que les François en ont fait, est une invention mémorable. Je souhaite beaucoup qu'elle soit quelque chose de plus qu'un amusement pour le



peuple. Après tout, quand ce ne seroit qu'un beau spectacle, ce sera toujours une invention des François & peut-être la première même dans le genre des amusements.

En voulant chercher l'origine du papier de lin dont nous sommes probablement redevables à l'Espagne, j'ai vu ce que dit des jeux de cartes & de tarocs un autre savant Allemand, Mr. Breitkopf. Mr. Court de Gebelin en parle aussi dans son *Monde Primitif*, & il fait remonter les tarocs jusqu'aux Égyptiens. Il dit aussi que ce sont les Espagnols qui les ont reçus des Arabes, & qui les ont transmis aux autres nations de l'Europe, comme ils ont fait des chiffres numériques, de la médecine, de l'astronomie. Et puisque tout le monde convient qu'il faut des amusements aux hommes, j'aurois peut-être dû dire que les jeux les plus innocents, ceux qui nous distraient & nous divertissent sans nous précipiter, comme les jeux de hazard, & sans nous trop fixer, comme les échecs, nous sont venus d'Espagne. L'hombre a conservé toutes les marques de son origine Espagnole.

Mais vous me dites, Monsieur, si les François n'ont rien inventé, ils ont tout perfectionné. Il y a quelques réflexions à faire là-dessus.

En supposant d'abord que vous ayez porté presque tous les arts à leur perfection, il me paroît que c'est l'effet de la même cause par laquelle vous n'avez rien inventé, & c'est en grande partie à la position de Paris & aux avantages d'avoir une grande capitale que vous le devez. Quoiqu'il y ait en Espagne au moins six villes plus anciennes que Paris & qui avant le siècle XIII ont été plus grandes & plus florissantes, il n'y en a aucune qui depuis cinq ou six siècles ait uni toutes les ressources qu'offre la capitale de la France.

C'est une observation que vous avez faite mille fois sans doute: les capitales sont à l'égard des autres villes ce qu'est la noblesse en comparaison des ordres



inférieurs. Les gens de qualité ont ordinairement plus d'esprit, des connoissances plus variées, plus de politesse & plus de goût; mais sans quelques circonstances particulières qui obligent un jeune seigneur à mener une vie différente de celle de ses semblables, il est rare que de cette classe de citoyens on voie sortir des hommes du premier ordre. Ce n'est que parmi les grands capitaines qu'on trouve de grands noms avec de grands talents.

Il n'y a pas de ville dans le monde qui ait donné si constamment plus d'encouragement aux savants & aux beaux esprits. Il n'y a véritablement que Bologne qui pendant cinq siècles ait été, peut-être avec avantage, la rivale de Paris à cet égard. Rome même ne pouvoit concourir avec ces deux villes. Dans le temps de la plus grande fermentation des esprits qui sortoient des ténèbres & de la barbarie, la translation du siège papal à Avignon rendit Rome presque déserte, tandis qu'à Bologne les beaux arts & les sciences faisoient des progrès prodigieux. Aucune des villes d'Espagne n'égalait ni Paris ni Bologne, parce qu'aucune d'elles ne se trouvoit dans une position aussi avantageuse. Il est vrai que les villes d'Alcala, de Salamanque, de Valladolid n'en avoient que plus de gloire, parce que si on y alloit, ce n'étoit point par occasion, mais tout exprès pour y trouver des professeurs. Cependant l'Espagne, comme je l'ai dit dans mon discours, a de grands droits à la reconnaissance des Italiens à cause des établissemens qu'y fit le cardinal d'Albornoz. Le collège qu'il y fonda subsiste encore avec plus d'éclat que la plupart des autres, & il est peut-être le plus ancien de la chrétienté.

D'ailleurs ce mot de *perfection* ne seroit-il pas aussi vague & n'auroit-il pas besoin d'être déterminé, comme la célébrité des auteurs? Ne sont-ils point tous les deux des termes relatifs? Celui de perfection pourroit même



quelque fois être un synonyme de corruption; parce que l'on gâte souvent en prétendant perfectionner. Je demanderois volontiers, par exemple, si c'est une grande perfection que d'avoir changé l'habit oriental en juste-au-corps qu'on appelle à la Françoisé? On pourroit demander ensuite si cet habit étoit dans sa perfection avec les grands parements & les grands plis, ou s'il le sera lorsqu'à force de le rétrécir à marque taille, il se rapprochera de l'habit des Hongrois ou des Espagnols du siècle de Charles V? Les Espagnols étoient, il y a deux cents ans, au point où vous étiez sous la régence de Louis XV. Il faudroit comparer deux portraits bien accomplis du Marquis du Guast & du Maréchal de Villars, ou de Malborough ou de tel autre de ces Généraux de notre siècle qui aimoient la parure, pour bien examiner les changements que les François y ont introduits. Parcourons rapidement quelque genre de littérature. L'incomparable Racine a-t-il mis plus de perfection dans l'art de Sophocle, en y établissant l'amour & même la coquetterie; ou cet art s'est-il encore perfectionné d'avantage depuis que Voltaire y a introduit les déclamations irrégulières à la place de ces reparties saillantes qu'on trouve dans Euripide? Le parallèle de la comédie Françoisé avec la comédie Grecque dont Plaute & Térence nous ont transmis de foibles copies, ou avec l'Espagnole qui a si abondamment nourri la Françoisé, nous mèneroit trop loin. Vous verrez que j'ai même effacé de mon discours ce que j'avois dit de Molière, parce qu'il vous a paru que je lui faisois tort, si je ne l'exceptois point du nombre des poètes qui ont porté atteinte à quelque principe soit de morale, soit d'économie. Je parlerai plus volontiers de Boileau. Depuis quelque temps vos compatriotes ont perdu un peu de cet engouement qu'ils avoient pour un auteur qui a fait peut-être autant de mal que de bien à la littérature. Ne nous appesantissons pas sur le parallèle de ses saty-



res avec celles d'Horace & de Juvenal, dont celles de Boileau sont des centons traduits. Je ne demande pas non plus si le *Lutrin* de cet auteur se trouve vraiment au point précis de la perfection en ce genre, entre la *Secchia rapita* du Tassoni, ou la *Boucle de cheveux enlevée* de Pope; ce que je ne crois pas. Mais cet art poétique, ce chef-d'œuvre du parnasse François, nous donne-t-il des avis plus utiles que l'épître d'Horace sur le même sujet? ou sont-ils plus relevés par des images que dans la Poétique de Vida? Il s'en faut beaucoup. Et puisque la satire de Boileau, *De tous les animaux &c.* a beaucoup de rapport avec l'Essai sur l'Homme de Pope, lequel des deux ouvrages préféreriez-vous?

J'avoue que je ne connois rien en ce genre dans la littérature Espagnole. Le génie de cette nation est trop poétique pour s'appliquer à des ouvrages qui à peine méritent le nom de poésie.

Je ne parlerai plus des prédicateurs & je vous accorde facilement que Massillon est pour la chaire ce qu'est Racine pour le théâtre, parfait dans son genre autant que possible. Quelqu'estime que je fasse des sermons de Mrs. Spalding & Zollikoffer, ou de l'Écossais Blair, je n'oserois dire qu'ils aient surpassé Massillon.

Cependant je fais qu'un Espagnol vient de publier un ouvrage où il prouve que l'imitation des prédicateurs François est la cause principale, ou de la décadence, ou du mauvais état de l'éloquence en Espagne. Il excepte certainement Massillon; & je me réserve d'examiner ailleurs quelles sont les causes de ce haut degré où cet orateur a porté l'éloquence sacrée. C'est peut-être le côté par où la littérature Française a le plus de rapport avec celle d'Athènes & de Rome. Heureusement la France s'est relevée depuis le temps que Massillon fit son Petit Carême, le chef-d'œuvre de l'art oratoire, exactement à la même



époque que le système de Law fut érigé en banque royale par le Régent l'an 1718. La banque de St. Charles, quoi que vous pensiez là-dessus, n'aura jamais lieu d'être comparée à la compagnie du Mississipi, & Mr. Cabarrus n'aura pas à craindre de finir comme Law. Je souhaite en attendant que jamais Madrid & la cour de St. Ildefonse ne fournissent aux prédicateurs des sujets aussi riches que Paris & Versailles en ont fourni à Maffillon.

Je ne ferai pas même difficulté de dire que l'histoire a gagné beaucoup en passant par les mains de vos compatriotes. Cependant quel est l'historien François qui puisse se vanter de l'avoir perfectionnée? On lit avec intérêt les Essais de Voltaire. Il semble même avoir été le premier qui ait tracé les tableaux des mœurs & de l'état des nations, qui précèdent ou qui suivent le récit des faits particuliers. Cependant je doute encore que ces tableaux soient d'une aussi grande utilité qu'on le suppose. Pour se faire une idée des mœurs & des coutumes des temps & des pays dont on parle, je crois que le choix des faits qu'on rapporte produit un effet bien plus sûr, quoique moins prompt. D'ailleurs ni les anciens auteurs, ni les Italiens du siècle de Léon X n'ont laissé beaucoup à désirer à cet égard. Ces discours directs qu'ils supposent avoir été faits sur les affaires courantes, présentent assez souvent de beaux tableaux des mœurs des nations dont ils écrivent l'histoire.

Si c'est l'état des pays voisins qu'il est nécessaire de présenter aux lecteurs, lorsque l'on parle d'une nation particulière ou d'un règne, peut-être que Mariana est encore le meilleur modèle que l'on puisse se proposer. Son histoire d'Espagne embrasse avec beaucoup d'art l'histoire universelle autant qu'il est nécessaire. Quelque succès qu'ait eu l'histoire du siècle de Charles-Quint de Mr. Robertson, son introduction ne vous paroît-elle point trop longue & disproportionnée? Les tableaux que nous



trace Mr. Schmidt ne reviennent-ils point trop souvent? N'ont-ils point trop d'étendue? Il se pourroit que ces deux auteurs justement estimés, aient trop renchéri sur les modèles qu'ils se sont proposés. J'ose faire cette remarque pour en conclure que ce qu'on appelle perfection touche de fort près à la corruption, & qu'il est très-rare & très-difficile de ne pas faire en toutes choses trop ou trop peu. Quoi qu'il en soit, je ne dois pas dissimuler que Voltaire n'y ait contribué. Mais il avoit raison d'appeller cela des essais, qui ne forment point une histoire, pas même un abrégé suivi.

L'Encyclopédie sera-t-elle parfaite lorsqu'elle sera réduite à un petit volume, ou lorsqu'elle occupera quarante in folio? Va-t-elle le devenir à présent qu'on la rédige par ordre de matières, telle que l'avoit composée l'Allemand Alstedt; ou lorsqu'en reprenant encore l'ordre alphabétique, elle sera réduite à la juste proportion que lui avoit donnée l'Anglois Chambers? Ou faudroit-il recourir au théâtre des sciences & des arts qu'un Espagnol Christophe Figueroa fit, il y a près de deux cents ans, sur les traces d'un Italien, nommé Bagnacavallo?

Addisson a imaginé le Spectateur; beaucoup de François l'ont imité; mais cette espèce d'ouvrage a-t-elle atteint chez vous une plus grande perfection? Je souhaite pour l'intérêt que je prends à votre gloire que le CONSERVATEUR surpasse ce qui s'est fait jusqu'à présent en ce genre. Ce ne sera pourtant que cette même progression naturelle. Spectateur, Observateur, Censeur, Conservateur.

Vous ne paroissez pas admirateur de Voltaire; & j'en suis bien aise. Ne pourroit-on pas dire que Voltaire est à l'égard de la France, ce que la France littéraire est à l'égard de l'Europe? On ôteroit certainement beaucoup à la littérature Française si on



en retranchoit les oeuvres de Voltaire. Cependant que perdrait-elle dans le fond? N'avait-elle pas sans Voltaire des tragédies, des comédies, des histoires, des réflexions sur les arts, des romans, des livres instructifs & agréables de toute sorte? Elle n'avait point de poëme épique, & je ne suis pas le seul à dire qu'elle n'en a pas encore. Il lui manqueroit de ces pièces fugitives qui piquent & qui amusent, mais sans lesquelles on feroit la conversation, tout comme on iroit au théâtre sans *Alzire*, sans *Zaïre*, & sans *Nanine*. La France nous donne de jolies choses, qui nous sont même de quelque utilité. Mais si cela n'existoit pas, changeroit-on beaucoup à la manière de vivre, & à notre bien-être? Serions-nous des Scythes ou des Sarmates, s'il n'y avoit pas eu des François? Mais enfin quel est le genre de littérature que Voltaire a perfectionné?

Le plus grand bien que Voltaire ait fait à la France (aussi ne manquoit-il pas de s'en vanter) c'est de lui avoir fait connoître les auteurs Anglois. Ne pourroit-on pas dire aussi que le plus grand bien que nous a fait la France, c'est de nous avoir communiqué les productions de ses voisins? En cela elle nous a rendu le même service que l'Espagne avoit rendu à l'Europe par rapport aux Arabes.

Laissons pour un moment la littérature, & permettez-moi de vous demander si les François, n'ayant pas inventé la musique, l'ont portée à sa perfection, & si quelqu'un de vos maîtres a fait entendre dans les églises, dans les théâtres, dans les appartements, des sons & des chants plus agréables, plus tendres & plus mélodieux qu'on n'en avoit entendu auparavant? Si les Piccini, les Gluck, les Sarti, les Naumann disent qu'ils ont appris à composer leurs opéra en étudiant les ouvrages de Rameau, je me tais; j'ai déjà dit ailleurs que les Espagnols ont contribué aux progrès



de cet art. (La Lettre au Roi de Prusse sur les progrès des sciences & des arts.)

Seroit-ce la peinture qu'on se flatteroit en France d'avoir perfectionné? A cet égard, comme par rapport à la musique, vous pouvez au moins vous consoler. Les Anglois ne vous ont pas encore surpassés, ou ne commencent à le prétendre que depuis peu. Sans rien ôter au mérite de vos peintres, j'oserai dire en général qu'il y a sur cela une seule voix dans toutes les écoles de l'Italie. Jamais on n'a dit que le goût des Espagnols ait gâté celui des Italiens; & l'on prétend que le goût des François a fait perdre beaucoup de la force qu'on trouvoit dans le pinceau de Michel Ange, de Raphaël, de l'Albano, des Caraches. Aussi l'on fait que le Poussin se plaignoit à Paris & à Fontainebleau qu'il étoit perdu s'il ne retournoit à Rome.

Vous excellez dans les enluminures. J'ai cité à votre sollicitation un vers de Dante qui semble le prouver. C'étoit probablement Franco de Bologne qui les avoit mises en vogue. En en suivant les progrès depuis lors, & même en remontant plus haut, il semble qu'à Paris on travailloit en mignature mieux qu'ailleurs. J'ai vu des catalogues de livres qu'a laissés un cardinal de Verceil, appelé Guala ou Galon, du XIII<sup>e</sup> siècle, où l'on fait souvent mention de *pulcra littera Parisiensis*.

Cependant vos imprimeurs ont cru faire une acquisition avantageuse en achetant les caractères de Baskerville; & je suis très-sûr que vous n'avez point en France d'imprimeurs comparables à Mr. Bodoni, que la protection de la cour d'Espagne a fixé à Parme, où il dirige la plus belle imprimerie qui soit peut-être en Europe. Et depuis l'époque mémorable de la traduction de Salluste de l'Infant D. Gabriel, les éditions Espagnoles sont en général plus belles, plus élégantes que celles de Paris.



Vous avez porté la gravure à une finesse qu'on ne connoissoit point en Italie, ni même en Flandre. Mais les Anglois ne vous ont-ils point surpassés? Votre Piccart, votre le Bos gravoient-ils mieux, ou gravoient-ils des pièces plus grandes & mieux choisies que Strange? Je doute si à présent les Espagnols n'ont pas le dessus. Vous avez vu des gravures de Carmona & de Selma.

Je fais qu'un des meilleurs que vous ayez est un Piémontois & que vous avez eu à Paris des graveurs Espagnols.

J'admire vos Puget, vos Gerardon, vos le Gros, mais je ne crois pas qu'ils aient atteint à la perfection ni des Grecs anciens, ni de nos Buonarotti, Algardi, Porta. Peut-être n'ont-ils pas surpassé les Pernal, & je n'entreprendrai pas de soutenir qu'ils aient fait mieux que deux ou trois Espagnols de leur tems, ni du tems de ceux qui les avoient précédés. La statue de Voltaire ne prouve pas que le goût de la sculpture se soit perfectionné chez vous de nos jours.

Vos architectes, après qu'ils eurent appris l'art des Italiens & des Espagnols, semblent avoir introduit dans les bâtimens quelques commodités que nos Bramante, nos Scamozzi, nos Vignola n'avoient pas connues, ou qu'ils avoient négligées. C'est là aussi une révolution que vous avez faite, plutôt qu'une perfection dont on vous soit redevable. Le chev. Bernini & Borromini avoient commencé à les introduire, peut-être avec plus d'art que n'ont fait vos Mansard, vos Sevan, vos d'Orbay, & vous savez que les bons architectes se plaignent que Borromini avoit gâté le métier par trop de soin, de nouveautés, de colifichets, d'ornemens. Il seroit plus facile de trouver chez vous des Borromini que des Bramante & des Michel-Ange.

Je ne crois pas que les vaisseaux de ligne que l'on construit à Toulon ou à Brest soient meilleurs que ceux que l'on construit à Plimouth, & vous savez que tout le



monde trouve aujourd'hui les voitures Angloises plus commodes & plus sures que celles de France. Et vous avez autrefois imité les carosses de Berlin & de Lindau. Personne ne doute que les draps d'Angleterre ne soient meilleurs que ceux de France, & vos banquiers vous auront dit que des draps que l'on fabrique à Berlin égalent ceux d'Angleterre, & qu'on y fait des étoffes légères que les François préfèrent a celles qu'on fait chez eux. On ne demande pas seulement si les velours de Gènes, les satins, le damas de Turin, les moirres & les tafetas de Valence, de Luques ou de Florence cèdent à ceux de Lion? Vous avez sans doute entendu dire que l'on brode mieux à Vienne qu'à Paris: que votre quincaillerie ne l'emporte sur celle d'aucun pays, & que vous ne prétendez pas travailler l'acier comme on fait en Angleterre & en Biscaye. Vos glaces de miroir, quelque belles qu'elles soient, n'égalent pas celles de Venise, moins encore celles qu'on fait dans le Brandebourg, ni celles de St. Ildelfonse.

Vous direz que ce n'est qu'après qu'on a vu les manufactures de France qu'on a atteint ailleurs ce degré de perfection. Mais n'est-ce pas aussi depuis que vous avez vu celles d'Espagne, d'Allemagne, & surtout d'Italie, que vous avez fait quelque chose de mieux, si tant est que ce soit du mieux, ou simplement quelque chose d'un peu différent de ce qu'avoient fait les autres.

J'ai l'honneur d'être avec beaucoup de respect

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,



## LETTRE VI.

à

*Monsieur l'Abbé Hussy,*

*Aumônier de S. M. C. à Londres.*

---

*de Berlin, le 27. Février 1785.*

Monsieur Stapleton m'a rendu, il n'y a pas huit jours, votre lettre du 25 Septembre 1785, qu'il avoit oubliée ou égarée. . . Enfin je l'ai reçue dans un moment où je pensais à vous plus que jamais & à Mylord Monfruart qui m'a fait faire votre connoissance. J'ai été pendant ces deux mois fort occupé de l'Espagne, & j'aurois souhaité de pouvoir conférer mes idées sur ce pays ou avec Mylord qui l'avoit si bien étudié lorsqu'il devoit y aller Ambassadeur, ou avec vous qui y avez demeuré quelque temps. Peut-être vous aurez encore le temps de m'être utile à cet égard, parceque le discours que vous recevrez avec cette lettre, ne m'engagera que trop dans des discussions qui concernent une nation à laquelle vous appartenez par état <sup>1)</sup> & que vous aimez & estimez parceque vous en connoissez le caractère.

Je me souviens de vous avoir entendu dire à Turin que quelques membres de l'Académie d'histoire de Madrid avoient traduit les ouvrages de Mr. Robertson; mais qu'on trouva des obstacles pour l'impression. Je

---

<sup>1)</sup> Mr. Hussy, Irlandois, est à Londres recteur de l'église Espagnole. Il a été en Espagne accrédité par la Cour de St. James pour des affaires politiques.



J'ai cru & je le crois encore. Il est trop naturel que des histoires, soit de l'Europe, soit de l'Amérique, a une époque & sous un règne sous lequel la Reforme a commencé, quelque modéré que soit le prêtre protestant qui en est l'auteur, ne plaisent pas dans toutes leurs parties à des catholiques.

Cependant on m'assure que la raison qu'on a eue de suspendre la traduction des ouvrages de Mr. Robertson, ne venoit pas des traits libres qui partent d'un esprit prévenu contre le catholicisme & contre la constitution du Royaume d'Espagne différente de celle de la Grande - Bretagne, mais des fautes & des inexactitudes sans nombre qui y ont été remarquées par des gens instruits. Le Roi regnant avec ce bon sens que tout le monde lui connoit, a pensé qu'il valoit mieux refondre tous ces matériaux & faire un ouvrage tout nouveau que de traduire celui de M. Robertson & de le noyer dans les notes qui seroient absolument nécessaires pour en rectifier les faits & en corriger les défauts. Je viens d'apprendre par les observations imprimées de Mr. Cavanilles & par les entretiens de quelques Espagnols qui viennent de Madrid que M. Munnoz travaille à cet ouvrage.

Dans l'introduction à l'histoire de Charles-Quint l'historien Écossais ne touche presque point aux constitutions de Castille & d'Aragon. Quelque correspondant que Mr. Robertson ait eu en Espagne, quelque peine qu'il se soit donnée, il est à croire que Mrs. de Campomanes, D. Eugene Llaguno, & les autres sçavans du pays y trouvent, si non de grandes fautes, au moins beaucoup d'omissions. Mr. Robertson nous avertit lui même qu'il n'a pas trouvé dans les historiens Espagnols les renseignements qu'il auroit voulu pour suivre les progrès de la civilisation, de la société, & de la liberté.

Je ne m'étonne point du tout qu'il n'ait pas trouvé cela dans les annales de Zurite ni dans l'histoire de Ma-



riana. Les historiens, même les plus exacts & les plus fides, entraînés par la suite des grands événements pensent rarement à instruire le lecteur des loix, des coutumes, des usages connus dans les temps & dans les pays où ils écrivent. Que saurions nous des Grecs & des Romains par les simples récits des historiens sans les particularités qu'on trouve dans ces discours que les historiens font tenir aux personnages dont ils parlent tantôt dans les livres des philosophes, dans les harangues des orateurs, dans les poésies ou enfin dans d'autres ouvrages, où l'on soupçonneroit le moins de rencontrer des notices politiques & économiques? Je fais ce que m'ont valu Horace & Dante pour l'histoire d'Italie, & je ne fais si Mr. Robertson avoit beaucoup lû les poètes & les autres livres d'agrément, les sermons même des auteurs Espagnols. Cependant c'est de là que l'on apprend à connoître les mœurs des nations.

Une prévention assez commune à d'autres grands auteurs, est de vouloir trouver partout, ce que l'on a dans sa patrie ou dans les autres pays que l'on connoît. Plongé totalement dans l'histoire de la féodalité dont les auteurs Allemands, les Anglois, les François, les Italiens avoient tant parlé, M. Robertson ne se doutoit pas seulement que cette féodalité pouvoit ne pas exister en Espagne, & que les peuples y ont joui depuis long-temps d'une liberté & d'un état que les autres nations Européennes ne connurent que fort tard. Je m'étonne qu'il n'ait pas fait attention à deux capitulaires <sup>2)</sup>, un de Charle-magne sous le titre de *preceptum pro Hispanis*, l'autre de Charles le Chauve, qui prouvent que les Espagnols étoient dès lors regardés comme libres & d'une condition différente des autres peuples.

d 2

<sup>2)</sup> An 812 & 844. Voy. Esprit des Loix, Lib. 30. chap. 15.



L'on fait que M. le Comte de Campomanes fait beaucoup de cas de M. Robertson; qui de son côté loue justement ce célèbre Président du Conseil de Castille <sup>3)</sup>. Vous savez qu'on l'estime beaucoup en Italie. Des Ministres du Roi de Prusse qui unissent l'érudition la plus vaste à la plus saine politique, en parlent comme d'un homme qui pourroit faire oublier beaucoup de grands auteurs de notre siècle philosophique.

Je m'imagine que la correspondance entre Mr. de Campomanes & l'historien Écossais n'a commencé qu'après la publication de l'histoire du siècle de Charles V. Car si le savant Magistrat Castillan avoit eû connoissance du plan de l'ouvrage, il auroit certainement fourni à l'auteur beaucoup de matériaux, pour enrichir la partie de l'introduction qui regarde l'Espagne. Mr. Robertson en auroit profité d'autant plus volontiers, que la constitution du royaume d'Aragon avant Charles-Quint & Philippe II avoit beaucoup de rapport avec la constitution d'Angleterre. Cependant l'ouvrage de Mr. Robertson & le succès qu'il eut en Espagne a contribué aux progrès de l'histoire de ce pays, parcequ'il a donné lieu à de savans patriotes de faire connoître ce que l'Europe ignoroit. M. de Llaguno n'a publié les anciennes chroniques qu'après que Mr. Robertson eut dit qu'il n'a pas pu s'étendre sur les progrès de la société & de la civilisation en Espagne faute de monuments.

J'ai l'honneur d'être &c.

---

<sup>3)</sup> Il y a peu d'auteurs, dit Mr. Robertson, qui ayent poussé si loin leurs recherches avec une connoissance aussi approfondie . . . ou qui ayent uni plus heureusement le calme des recherches philosophiques avec le zèle ardent d'un citoyen animé par l'amour du bien public. Ces ouvrages sont fort estimés des Espagnols; CE QUI EST UNE PREUVE ÉVIDENTE DU PROGRÈS DE LEURS LUMIÈRES. (*Hist. d'Amér. Tom. IV. note 98. Voy. Cavanilles, pag. 63.*)



# LETTRE VII.

à Monsieur

*le Marquis de Lucchesini*

*Chambellan du Roi, à Potsdam.*

*de Berlin, le 1. Mars 1786.*

N'ayant point eu de réponse du Roi pendant dix jours, j'ai craint que mon paquet ne lui eût pas été rendu. Mais la lettre de hier que je viens de recevoir, m'assure que non seulement S. M. a reçu mon Discours sur l'Espagne; mais qu'Elle l'a vu même avec plaisir.

Je vois par cette lettre que S. M. a regardé le mémoire du côté que je souhaitois, c'est-à-dire, comme une pièce relative au tableau général des Vicissitudes que je Lui ai dédié & de la lettre que j'eus l'honneur de Lui adresser à cette occasion. „Vos recherches sur les „revolutions de la littérature“ ce sont les termes de la lettre „& sur les progrès des arts ont déjà dès leur première apparition trouvé l'approbation des connoisseurs „pour vous promettre le même succès de leur suite. „Tel est au moins mon pronostic.“ (*Lettre du Roi du 28. Février 1786.*)

Je voudrois que cet ouvrage <sup>4)</sup> refondu & augmenté de la manière que vous avez vu, eût un succès proportionné à celui qu'a eu la première ébauche. Il s'en faut

d 3

---

<sup>4)</sup> *Vicende della Letteratura*, imprimé à Berlin en deux Volumes in 8vo l'an 1784-1785.



de beaucoup que j'eusse alors les connoissances que j'ai tâché d'acquérir depuis. Cependant, le croiriez vous, Monsieur le Marquis? Ce n'est que par ce petit Essay que j'ai eu l'honneur d'être nommé dans le grand dictionnaire diplomatique sous l'article *ITALIE*. L'histoire des Révolutions d'Italie avoir pourtant déjà paru traduite en François & rapportée avec beaucoup d'éloges dans cinq ou six différents ouvrages périodiques François, & dans les bibliothèques qui ont paru depuis lors; comme dans la bibliothèque d'un homme de goût, & dans le première volume de la lecture des livres François par Mr. le Marquis de Paulmy. Les Révolutions d'Italie avoient bien plus de rapport que les Vicissitudes de la Littérature au dictionnaire diplomatique. Mais l'article *ITALIE* étoit fait avant que le rédacteur eût connoissance d'un ouvrage qui le regardoit. *Ma bataille est faite*, disoit Vertot. Que de fois j'ai pensé que la célébrité des auteurs depend beaucoup du hazard!

Quoiqu'il en soit je ne laisse pas de cherir particulièrement ce petit ouvrage & j'avoue que j'ai lû avec plaisir ce que Mr. Loschi que vous avez connu à Modène, a dit dans son avertissement à l'édition de l'ouvrage de Mr. l'Abbé Andres sur l'origine & les progrès de la littérature. Les additions que j'y ai faites sont très-considérables, cependant je compte encore de retoucher & d'agrandir ce tableau une autre fois, surtout si je retourne en Italie & qu'on ne se hâte pas de le contrefaire d'après l'édition que je viens de donner. Je ne me presse par conséquent point d'envoyer à Padoue les corrections & les additions que j'avois déjà toutes prêtes pour l'édition que Mr. Manfré vouloit en faire.

Les articles que je me propose d'augmenter sont celui de la littérature Espagnole du XVI siècle, & celui de l'Italienne de nos jours. Mais les renseignements me



manquent également pour l'une & pour l'autre. Sans la bibliothèque portative qu'avoit Mr. le Chevalier de Las Casas & qui ne pouvoit pas être nombreuse en livres nouveaux, puisque M. le Chevalier ne venoit pas d'Espagne, je n'aurois sû où m'adresser pour donner un peu de solidité à ce que je disois dans le XXIII chapitre de la III partie. J'avois bien le premier volume de Mr. Andres, mais la rapidité de sa marche ne lui permettant point de citer beaucoup, ni de spécifier les ouvrages dont il parle, ce livre m'a presque été inutile à l'exception de ce qui regarde les Arabes.

Ce que j'ai de Mr. Lampillas roule presque sur les Espagnols du temps des Romains, mais tôt ou tard je recevrai le reste de l'ouvrage qui me paroît très-profond & qui n'a peut-être d'autre défaut que d'être un peu diffus; défaut presque inévitable dans les Apologies où l'on craint toujours de laisser en arrière ce qui pourroit porter le coup le plus décisif, au moins dans l'esprit d'une partie des lecteurs. Mais l'ouvrage que je souhaite d'avoir c'est l'histoire critique de l'Espagne & de la culture Espagnole par D. Jean François Masdeu. Cet ouvrage parut en Italien l'an 1781. Je n'ai vu de la traduction Espagnole faite à Madrid que le volume préliminaire. Il me paroît très-savant; & quoique l'auteur écrivant en Italie, manquât de beaucoup de renseignements qu'il auroit eu s'il avoit été en Espagne, il ne laisse pas d'établir solidement ce qu'il avance, sur le témoignage des auteurs Italiens & François, & de quelques Espagnols modernes tels que le célèbre Comte de Campomanès, dont les ouvrages remplis d'une érudition très-vaste & très-profonde sont repandus aussi bien en Italie qu'en Espagne.

Je n'ai pas encore vu l'histoire des révolutions du théâtre musical de D. Étienne Arteaga, mais on m'a dit que s'est un ouvrage très-bien entendu & qu'il y



présente d'une manière assez nette & fort juste l'histoire générale de la musique & des spectacles anciens & modernes.

Vous aurez vu l'article de la Gazette Allemande du 22. Février daté d'Italie où il est parlé d'une pièce couronnée par l'académie de sciences de Madrid. On y dit que l'auteur de cette pièce compare les hommes vulgaires aux pois chiches & les rois aux ananas; & qu'il faut cent ans pour la génération d'un bon roi. C'est aparemment une plaisanterie faite ici depuis qu'on parle tant de l'Espagne. En Italie on fait très-bien qu'il n'y a point d'académie des sciences à Madrid, & je n'ai ni lu dans les journaux Espagnols ni oui dire que l'année dernière on ait couronné ou imprimé une telle pièce. Cependant il ne seroit pas impossible que dans quelque académie de province ou dans quelque collège, en faisant l'éloge du monarque comme on est accoutumé de faire en tant de pays, l'orateur ait fait quelque comparaison des plantes qui portent les fruits les plus délicieux avec les grands hommes & même avec les bons rois. L'idée ne seroit pas même neuve. Les poètes comme les orateurs ne laissent pas échapper à ces observations flatteuses, lorsque l'occasion s'en présente.

La pensée que l'on attribue à l'orateur Espagnol, qu'il faut cent ans pour la génération des rois & qu'il en faut moins à proportion pour les autres hommes, me paroît une amplification ou une paraphrase de ces vers qu'on lit dans la I. Épître de Boileau à Louis XIV:

*Mais un Roi vraiment Roi, qui sage en ses projets  
Sache en un calme heureux maintenir ses sujets,  
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,  
Il s'en faut peu pour le trouver courir toute l'histoire.  
La terre compte peu de ces Rois bienfaisants;  
Le ciel a les former se prépare longtemps.*



L'auteur du livre sur les *Lettres de Cachet* que vous connoissez ne trouve que trois bons Rois de France dans l'espace de quatre ou cinq siècles. La Castille & l'Aragon en offrent une dizaine. Cependant il est très-sûr que l'Espagne depuis plus d'un siècle n'a pas eu de rois comparables à celui qui y règne à présent & que depuis plusieurs siècles elle n'en a pas eû un plus vertueux.

Dans les préliminaires du dictionnaire historique imprimé en 1783 on lit Tom. I. Chronologie pag. 173. „Charles III gouverne avec tant de sagesse. La raison „& les arts ont fait des progrès étonnants en Espagne. „D'anciens abus ont été déracinés, des usages utiles intro- „duits, on a excité l'industrie & aiguillonné la paresse, & „si la nation répond au zèle de son maître, elle sera dans „peu une des plus puissantes comme des plus heureuses „de l'Europe.“ Ce court éloge me paroît conforme à ce que m'ont dit de S. M. Catholique beaucoup de personnes respectables qui ont été en Espagne.

Mais je suis encore trop occupé des Rois de Castille & d'Aragon & de ceux de la maison d'Autriche, pour pouvoir m'étendre sur ceux de la maison régnante. Si je devois en confirmation de ma réponse à la question: Que doit-on à l'Espagne? parcourir l'histoire de cette nation & de ses rois, ce seroit sur S. Ferdinand, sur Alphonse X & Alphonse XI, rois de Castille, sur Charles III roi de Navarre, & surtout sur Alphonse V roi d'Aragon & de Naples, que je m'étendrois. J'aurois aussi quelques idées sur Ferdinand le Catholique & sur Philippe II que je souhaiterois de conférer avec vous.

Je suis &c.



# LETTRE VIII.

à

*Monsieur Mérian,*

*Membre de l'Académie & Directeur de la Classe  
de Belles-Lettres.*

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

*à Berlin, le 27. Février 1786.*

Je vous renvoye la Dissertation Latine de Mr. Schwab qui a remporté le prix en Hollande, & le précis que vous avez fait de son Mémoire Allemand sur l'universalité de la langue Françoise <sup>5)</sup>. Je suis fort aise que ce précis ait été imprimé; & je remercirois volontiers celui qui vous a fait ce vol, si je le connoissois. Je ne pense jamais à Mr. Schwab sans regretter que nous n'ayons pu lui adjuger tout le prix. M. le Comte de Mirabeau en parle souvent, & il me presse d'imprimer le mémoire sur le caractère des langues que j'ai lu il y a six ou sept mois, & dont on lui a parlé. Je serois bien aise que ce mémoire pût être inséré dans le volume de l'Académie qui va sortir pour l'an 1783. Si cela n'est pas possible, je serai tenté de l'imprimer séparément, ou à la suite de la traduction des Vicissitudes de la Littérature. Après avoir lu votre précis de la dissertation de Mr. Schwab, j'ai relu aussi le discours de Mr. de Rivarol. Il y est dit pag. 10. éd. in 4. de Berlin, & pag. 14. in 8. de Paris. *L'Espagne, toute*

---

<sup>5)</sup> Deux Mémoires de Mr. Schwab ont remporté à Leyden le prix de la fondation de Stolp.



politique & guerrière, ignore l'existence du Tasse & de l'Arioste. Mr. le Comte a certainement tort.

Une traduction de l'Arioste en Espagnol a été imprimée en France par le Rouillé l'an 1556; elle le fut à Bilbao l'an 1583, & à Tolède l'an 1586. Je l'ai vue cette traduction, & je vois que Nicolas Antonio la cite. On trouve la première de ces éditions rapportée parmi les livres rares & je vois que Mr. Bologaro Crevenna l'a aussi dans sa collection dont vous avez vu le catalogue ou chez moi ou chez Mr. le Comte Riviezky. Pour prouver combien la nation Espagnole étoit alors avancée dans la culture, beaucoup plus que la France (où la noblesse faisoit encore profession d'ignorance) je vous prie d'observer que la traduction du Roland furieux de l'Arioste est l'ouvrage d'une personne de grande qualité. Elle est de Fernand d'Urrea de la maison des Comtes d'Aranda.

A l'égard du Tasse comment pourroit-on dire qu'il fût ignoré en Espagne? Il y étoit connu presque autant qu'en Italie. Voyez seulement la république littéraire de Diego Saavedra, & les notices qui se trouvent dans le Parnasse Espagnol de Mr. Sedano. La Jérusalem délivrée aussi bien que l'Aminta, furent traduits & imités de même que les poèmes latins de Sannazar & de Vida quelque autre poème Italien de Tansillo & le *Pastor Fido* de Guarini. Le Dante dont Mr. le Comte de Rivarol vient de traduire la première partie, avoit été traduit vers l'an 1420 par le célèbre Marquis de Villenna dans le temps qu'il traduisoit l'Énéide de Virgile. La première partie, où l'Enfer du Dante fut encore traduit par Fernandez de Villegas & imprimé l'an 1515. Jugez si l'existence de l'Arioste & du Tasse pouvoit être ignorée des Espagnols <sup>6)</sup>.

<sup>6)</sup> V. *Ensayo de una Bibliotheca de traductores Castellanos por D. Juan Antonio Pellicer y Saffordada*, pag. 75.



Ces Messieurs quand ils parlent des auteurs non François, se tirent toujours d'affaire en disant: *Il n'est pas connu; ou: Il n'est connu que dans son pays.* Pourquoi nous forcent-ils à faire connoître leur ignorance en nous disant si légèrement, à propos de tant d'auteurs & d'artistes, qu'ils sont ignorés?

Pour les poèmes originaux Espagnols, j'avouerai qu'il n'y en a point qui soit aussi connu hors de l'Espagne que la Jérusalem délivrée & la Henriade le sont hors de l'Italie & de la France.

Il paroît que toute nation qui a plus de deux poèmes, en a de trop. La Grèce, Rome & l'Italie moderne n'en ont eu que deux. L'Angleterre en lit à peine un, plus sérieux qu'héroïque, & un autre badin. Si l'Espagne n'en eût eu qu'un ou deux, & qu'elle n'eût proné que ces deux, ils auroient été plus connus dans les pays étrangers. Mais sur huit ou dix qui tous avoient du mérite, on étoit en quelque façon indécis sur la préférence. L'abondance en fit tomber le prix.

On allegue contre le mérite des poètes épiques Espagnols, qu'aucun d'eux n'a été traduit. La véritable raison pourquoi l'on trouve peu de poètes Espagnols du siècle de Philippe II traduits en d'autres langues, est qu'alors la langue Espagnole étoit si connue de tous les gens de lettres & les gens de cour, de tous ceux qui lisoient de la poésie, qu'il étoit inutile de les traduire. Je ne fais si on a lu chez vous les six nouvelles de Mr. de Florian qui me semblent un très-joli ouvrage. Dans l'introduction de la nouvelle Espagnole intitulée *Celestine* il est dit que presque tous les académiciens dont le cardinal de Richelieu composa son Académie, favoient l'Espagnol, & traduisoient ou imitoient les auteurs de cette nation. On traduisoit les romans, les histoires, les livres moraux, & on imitoit les poèmes qui ne sont pas faits pour tout le monde.



Un jeune Seigneur Espagnol qui a passé ici, m'a fait voir dans le seul catalogue de sa bibliothèque particulière dix ou douze ouvrages Espagnols du siècle de Philippe II imprimés en France & surtout à Paris; entr'autres, le *Lazarillo de Tormes*, le *Carcel d'Amor*, la *Diana de Monte-Major*, un roman intitulé la *Criseida*, la *Galathea* de Cervantes & même la *Celestina* de Juan de Mena, auteur du XV siècle.

Après que la langue Espagnole fut passée de mode, & que pour faire connoître les poètes de cette nation il auroit fallu les traduire, la poésie épique, où les dieux, les diables, les fées & les forçiers sont ordinairement les agents principaux, étoit tombée aussi, & les poètes Espagnols furent oubliés pour la plupart. Cependant il y en a plus d'un qui mériterait qu'on le fit reparoître, & dont les nations septentrionales qui cultivent la grande poésie, pourroient tirer quelque parti.

Si vous êtes disposé, mon très-honoré confrère, à faire sur quelque poète Espagnol ce que vous avez fait avec tant d'érudition & de jugement sur quelques uns de nos Italiens je ne regretterai jamais la peine que je me suis donnée & les contradictions que je vais essuyer au sujet de la littérature Espagnole.

J'ai l'honneur d'être &c.



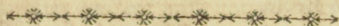
# LETTRE IX.

à Son Excellence

*Monsieur le Comte de Goertz,*

*Ministre d'État & Envoyé extraordinaire de S. M. P.*

*à la Cour de Russie.*



à Berlin, le 5. Mars 1786.

Ce n'est effectivement que pour mieux marquer l'époque véritable de la littérature François & celle de la décadence de l'Espagnole, que j'ai nommé Mazarin plutôt que Louis XIV. N'est-ce pas sous son ministère que Corneille a donné *Rodogune* & *Cinna* qui ont établi la réputation du théâtre François? N'est-ce pas avant que Louis XIV règât par lui même qu'ont paru les *Lettres provinciales*, le premier livre bien écrit en François selon Boileau & Voltaire? Un règne qui occupe l'espace de 70 ans marqueroit l'époque d'une manière trop vague. C'est aussi dans le temps que Mazarin gouvernoit sous le nom de Louis XIV, & c'est par son moyen qu'a été conclue la paix des Pyrénées qui donna réellement à la France la supériorité que l'Espagne avoit eue jusqu'alors.

Mais je ne m'étonne pas que les François ayent trouvé mauvais que j'aie rapellé Mazarin plutôt que Colbert. Nos oreilles retentissent depuis cinquante ans de ce nom. Colbert a été sans contredit un des ministres les plus favorables aux lettres & aux arts, & les François de notre siècle ont grandement raison d'honorer les cendres de ce ministre & de réparer l'injustice de leurs ancêtres qui l'ont tant tourmenté de son vivant & persécuté même



après sa mort. Mais ce Colbert justement révé-  
 adoré aujourd'hui des François, cet habile financier qui  
 a assuré à la France un commerce avantageux dont elle  
 ressent les effets depuis un siècle, n'a-t-il point fait son  
 apprentissage chez Mascranni & Cenami banquiers de Ma-  
 zarin? N'est-ce pas ce Cardinal qui le forma, qui le pro-  
 duisit, qui le mit dans les affaires, qui le recommanda  
 au Roi? <sup>7)</sup> Les ordonnances les plus importantes ont  
 été faites en 1664 & 67. Ce cardinal étoit mort l'an  
 1661, le grand Colbert auroit-il pû en quatre ou  
 cinq ans porter les choses à ce point si le chemin n'eût  
 pas été préparé d'avance. Mazarin mourut à l'âge de  
 59 ans. S'il avoit vécu plus long-temps on auroit vu  
 durant son ministère ce que l'on vit cinq ou six ou dix  
 ans après. Peut-être ne l'auroit-on pas accusé, comme  
 on accuse Colbert de renversement d'ordre, parcequ'il pa-  
 rut favoriser trop les manufactures aux dépens de l'agri-  
 culture. Au reste cette langueur dans laquelle on dit que  
 Maz. laissa le commerce, étoit un véritable repos dont  
 la France avoit besoin, & qui prépara le fond aux en-  
 treprises de Colbert. L'histoire littéraire de la France  
 a deux époques remarquables qu'il faut distinguer néces-  
 sairement par les noms d'Alcuin & du cardinal Maza-  
 rin. Mais les François, depuis qu'ils prétendent être le  
 premier peuple du monde, voudroient qu'Alcuin n'eût  
 pas été Anglois & que Mazarin ne fut point Italien.  
 Ils voudroient aussi que Léonard de Vinci, que Cassini,  
 que Lulli fussent François, & qu'aucun de ces maîtres  
 que François I fit venir en France n'eût été Espagnol.  
 Depuis cent ans environ, les écrivains François cher-  
 chent à faire oublier tout ce qu'ils doivent à l'Espagne  
 particulièrement. Le cardinal Mazarin avoit heureuse-

<sup>7)</sup> V. *Avigny hommes illustres de la France*, T. V. *Martinière Hist. de Louis XIV.* Tom. II. Liv. 23. vers la fin.



ment calmé cette animosité qui regnoit entre les deux nations. C'est surtout sous son ministère que les livres Espagnols eurent une très-grande vogue en France, que leur théâtre s'est enrichi, que leur poésie & leur langues se sont formées. Voltaire a dit ce que tant d'autres avoient dit avant lui, que par le mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche la langue Espagnole étoit devenue la langue de la cour de France comme de toutes celles de l'Europe. Il auroit du ajouter que c'est à la même reine que la France dut en partie les agréments & la politesse qui la distinguoient de toutes les autres cours de l'Europe sous le règne de Louis XIV. C'est depuis que ce monarque & son ministre Louvois s'aviserent de faire la loi à toute l'Europe & que trois ou quatre bons auteurs commencerent à acquérir de la réputation à la littérature Françoisse, que les François se sont accoutumés à oublier, à outrager les autres nations. Il est vrai que l'Angleterre les a un peu fait revenir à son égard. V. E. a observé que c'est précisément lorsqu'on imita en France l'intolérance qu'on reproche à l'Espagne, que les François ont commencé à parler avec autant d'injustice que d'indignité de la nation Espagnole, & qu'ils ont pris à tâche d'ensevelir dans l'oubli tout ce qu'ils devoient à l'Espagne. Je vais en citer un exemple qui regarde précisément Mazarin.

Ce célèbre ministre qui n'eut jamais d'égal que le cardinal Ximènes, avoit étudié quelque temps en Espagne avec un Seigneur Romain de la maison de Colonne à laquelle son oncle étoit attaché. Busfi Rabutin a fait mention des études que le cardinal Mazarin avoit faites en Espagne. Le continuateur Italien des vies des Papes & des Cardinaux commencées par l'Espagnol Ciacconius dit que Mazarin étudia en Espagne environ trois ans & qu'il revint à Rome pressé par son père qui avoit besoin de



de lui pour qu'il l'assistât dans un procès criminel. Mazarin après avoir délivré son père, donna des marques publiques tant des progrès qu'il avoit faits en Espagne, que de l'attachement qu'il avoit pris pour cette nation. Aubery qui ne parut jamais avoir changé de langage à l'égard de Mazarin, voulut pourtant trente ans après sa mort tacher d'effacer l'idée qu'on pourroit avoir de l'Espagne, en se rappelant que ce grand ministre lui étoit rédevable d'une partie de son éducation. Voici comme il tourne la chose. Il dit qu'il n'a pas été en Espagne pour étudier, mais pour s'y faire honneur de ce qu'il savoit. Il feint d'ignorer la cause véritable de son retour trop hâté en Italie, & il dit qu'il ne *scut jamais s'accommoder au naturel & à l'humeur altière de la nation insupportable à tout le monde, & qu'il étoit retourné d'Espagne tout François* <sup>7)</sup>.

Je n'ose vous parler, Monsieur, de l'éducation qu'on a donné à Louis XIV. V. E. a trop étudié cette partie pour que j'aie le courage de lui dire ce que j'en pense moi même. Mais il est très-certain que le Cardinal sur la fin de sa vie donna d'excellents conseils au roi son pupile, & que la reine mère n'a pu se confier à un meilleur sujet lorsqu'elle fut chargée de la regence du royaume & de la tutele du roi. Il est aisé de voir par cette histoire de Mazarin qu'Aubery dédia à Louis XIV, que ce roi, tout enivré qu'il étoit des succès de son règne, n'avoit pas oublié ce qu'il devoit à son instituteur, mais que lui & la nation auroient voulu effacer de la mémoire des hommes ce que l'on devoit à l'Espagne, & surtout aux deux dernières reines qui étoient Espagnoles.

Une anecdote que Madame de Motteville nous a conservé <sup>8)</sup> prouve que ce goût même de parure

<sup>7)</sup> Vie du Card. de Mazarin, pag. 7. éd. 1695.

<sup>8)</sup> V. la Martinière, Liv. XIX. init.



élégante qui regne en France depuis un siècle, lui venoit de l'Espagne. Enfin pour se convaincre que ce que dit Aubery de l'aversion que Mazarin avoit pour la nation Espagnole est un mensonge, on n'a qu'à voir la lettre que Louis XIV écrivit à Philippe IV le jour même de la mort du Cardinal. J'observerai en passant que cette lettre de Louis XIV à Philippe IV est rapportée en Italien dans un livre Latin 9). V. E. qui connoit les étiquettes des cours en devinera la raison mieux que moi.

J'ai l'honneur d'être &c.

## L E T T R E X.

à Monsieur

*le Marquis de Lucchesini*

à Potsdam.

de Berlin, le 5. Avril 1786.

J'ai vu les deux articles de la gazette de Jéna dont vous me parlez. Je trouve dans le premier N<sup>o</sup>. 72 un précis assez exact de mon discours. Dans le second article N<sup>o</sup>. 74 on en fait une critique assez honnête; mais elle ne me paroît pas également juste. Cependant ce qu'on dit des Arabes, a quelque apparence de fondement. J'ai toujours regardé cet article comme le côté faible de ma pièce; & je ne doutai pas qu'il ne dût d'abord être attaqué.

9) Ciac. Contin. ub. sup.



Ce n'est pas que je manquasse de moyens de le soutenir, & de faire voir que nous devons beaucoup à l'Espagne par rapport à ce que nous avons reçu des Arabes; mais il me falloit faire pour cela une digression un peu longue. Le temps que devoit durer la lecture étoit court, & je voulois imprimer le mémoire tel que je l'avois lu.

Les Espagnols, quoique toujours en guerre avec les Arabes, n'ont pas négligé de profiter de leurs lumières dans les sciences; & ce sont les Espagnols qui les ont communiquées aux autres nations Européennes. Car, par exemple, Gerbert qui a été le premier ou un des premiers & des plus renommés qui sont allés puiser la doctrine en Espagne, ne paroît pas avoir été la chercher chez les Arabes, mais seulement chez les Espagnols. Les personnes de qui il a profité sont des chrétiens, la plupart évêques ou abbés: Pison, évêque d'Aufone, Bonfile, évêque de Girone, un abbé Guerin, Borel comte de Barcelone, & Lupite citoyen de la même ville, n'étoient point Arabes. Les partisans, ni les ennemis de Gerbert, n'ont nommé ni maître ni correspondant que cet homme regardé comme un prodige de science, ait eu parmi les Sarrazins; quoique l'on sache qu'il a été à Seville & à Cordoue. Ce que dit Mr. l'Abbé Andres au chapitre IX de son ouvrage sur *l'origine & les progrès de la littérature* me paroît convainquant. *V. hist. lit. de Fr. t. 6.*

Il paroît même que les livres que Gerbert chercha & fit chercher en Espagne, étoient des livres latins, comme les oeuvres de Cicéron, de César, de Pline, de Manile, de Boëce. Enfin toute l'histoire de ce grand homme, qui fut ensuite Pape Sylvestre II, nous fait voir que la partie chrétienne de l'Espagne étoit moins profondément plongée dans l'ignorance que les autres parties de l'Europe & particulièrement la France.

Les journalistes de Jena n'ont pas plus de raison de me reprocher Pascal & les autres mathématiciens de



son temps. J'ai dit très-clairement que je ne comparois les deux nations que par rapport aux neuf siècles qui précèdent celui de Louis XIV. Il est à la vérité un peu fâcheux que même pour des savants de profession, il soit inutile de mettre des avertissements à la tête des livres. A l'égard du dernier siècle il n'y a certainement aucune comparaison à faire. La France a fait beaucoup, & l'Espagne n'a fait presque rien pour les sciences & les arts en Europe, quoiqu'elle ait assez travaillé pour les introduire en Amérique.

Il est vrai que j'ai frappé un coup un peu hardi en disant qu'un Espagnol pourroit demander qu'a fait la France pour le genre humain; mais j'ai cru qu'il falloit cela pour s'attirer l'attention. Croyez vous, M. le Marquis, que l'on eût parlé de l'Espagne, & de l'Encyclopédie géographique deux jours après l'assemblée, si je n'avois fait que louer l'une & critiquer simplement un article de l'autre? Il y avoit deux mois qu'on ne cessoit de parler de mon Discours sur l'Espagne & de Mr. Masson, & je n'avois pas encore osé dire que le livre de Mr. Cavanilles eût été traduit en Allemand. Je doutois même s'il y en avoit à Berlin d'autres exemplaires François que celui que M. Bermudez m'avoit donné, croyant qu'il dût m'être de quelque utilité pour la IV. & la V. partie des *Vicissitudes de la Littérature*. C'est de Mr. Biester lui même que j'appris, il n'y a pas huit jours, qu'il avoit traduit cet ouvrage, & que c'étoit M. de Hertzberg qui le lui l'avoit proposé. S. E. a pensé sagement qu'un livre fort utile aux lecteurs François pour leur procurer des connoissances qui leur manquoient sur l'état actuel des lettres & des sciences en Espagne <sup>10</sup>) pourroit l'être aussi aux Allemands.

Je suis, comme j'ai tant de fois eu l'honneur de vous le dire &c.

---

<sup>10</sup>) V. l'Approb. de M. Menzelle.

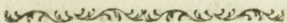


# LETTRE XI.

à Monsieur

*Bologaro Crevenna*

à Amsterdam.



de Berlin, le 15. Mai 1786.

Je suis fâché d'apprendre que Mr. le Comte de Reviesky ne passe pas par la Hollande en allant à Londres, & qu'il n'a pas le plaisir qu'il s'étoit proposé, de voir votre bibliothèque. Madame de Hosselard femme aussi intéressante par son esprit & ses connoissances que par sa figure, nous avoit dit, étant à Berlin, que vos livres & vos manuscrits sont augmentés au moins du double depuis que vous en avez imprimé le catalogue. C'est aussi ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, il y a quelque temps, lorsque que ce savant ministre Hongrois étoit encore ici. Tout cela ne pouvoit qu'augmenter le désir qu'il avoit de passer à Amsterdam & de vous voir. Mais apparemment des motifs plus pressants lui font prendre une autre route. Sans cela il auroit manqué de voir des livres précieux d'un genre différent de ceux dont il a fait sa belle collection, & dont je vous ai envoyé le catalogue de sa part. Sa collection serviroit à l'histoire de la typographie; la votre à celle de la littérature & des arts en général. Je vois par le catalogue que rien ne vous manque pour l'histoire littéraire d'Italie. Je m'imagine que parmi les nouvelles acquisitions vous aurez rassemblé quantité de choses qui pourront servir à l'histoire d'Espagne tant



littéraire que civile. La nation Espagnole doit vous intéresser de plusieurs manières. Vos ancêtres Milanois ont été sujets de l'Espagne, & le pays, où vous êtes établi présentement, a fait partie de la monarchie Espagnole. D'ailleurs c'est une nation qui a joué un assez grand rôle, & qui va peut être le jouer de nouveau sur le théâtre des arts, pour mériter d'être connue particulièrement.

Je trouve à la page 15 du second volume de votre catalogue que vous avez l'ouvrage de Mariana *de rege & regis institutione* de l'édition de Tolède 1599 in 4to. Cette édition originale est extrêmement rare, comme vous l'avez remarqué. Je n'ai pu la trouver à Berlin. Dans la bibliothèque du Roi il y a le petit traité de *ponderibus et mensuris* du même auteur, du même format, & de la même date de Tolède 1599, mais on n'y trouve que les éditions du 1605 & 1611 du livre de *Rege &c.* Voudriez vous bien avoir la bonté de faire transcrire le chapitre 7 du premier livre, où il parle de frère Clément l'assassin d'Henri III? On prétend que ce passage a été changé dans les éditions postérieures. En effet dans celle que j'ai, qui est de Francfort 1611, je ne trouve point qu'il admire l'action de ce moine fanatique. Il dit seulement qu'il y avoit des gens qui la louoient, d'autres qui la blâmoient.

Vous m'obligeriez aussi beaucoup en me faisant copier le premier chapitre de Proverbes & tel autre endroit que vous voudrez, de la fameuse bible Espagnole de *Reyna* que vous avez & que je ne trouve pas ici: elle est très-rare partout. Les Espagnols ont précédé la plupart des autres nations policées, même dans l'entreprise de traduire les Saintes Écritures en langue vulgaire. Mais cette entreprise a trouvé en Espagne les mêmes difficultés qu'en Allemagne, en France, en Angleterre & en Italie. J'espère, Monsieur, que vous excuserez la liberté que je prends de vous charger par de telles com-



missions; je fais que votre amusement le plus chéri est de lire & de feuilleter même des livres qu'on ne lit pas, mais qu'on conserve à cause de quelque particularité qu'on y trouve.

J'ai l'honneur d'être &c.

## LETTRE XII.

à

*Monsieur Ancillon,*

*Pasteur de l'Église Françoisé.*

cc 15. Mai 1786.

Mon cher Ancillon, comme théologien vous connoissez ce que les Espagnols ont écrit sur la Bible & sur les dogmes avant la Reforme. Je fais que vous faites usage des commentaires de Tostat & de Maldonat; & vous n'ignorez pas que presque toutes les nouvelles opinions qu'une grande partie de l'Europe chrétienne suit aujourd'hui, ont été enseignées par quelque Espagnol du XV & du XVI siècle. Les Luthériens, les Reformés, les Hernutes trouveroient leurs devanciers parmi les théologiens Espagnols de ces temps là. Je ne vous citerai que Pierre d'Osma que tous les auteurs d'histoire ecclésiastique & littéraire regardent comme le précurseur de Calvin. Je ne ferois pas un mérite à l'Espagne en



rappelant ce nom, si je parlois en Italie, en Portugal, en France; mais je parle à un zélé pasteur Reformé, qui selon ses principes doit estimer un auteur qui cent ans avant Calvin a enseigné la même doctrine que ce novateur. Je n'ai point dans ce moment sous mes mains, quoique je l'aie parmi mes livres, la bibliothèque des Antitrinitaires & des Sociniens, mais je puis dire que si on regarde leurs opinions comme plus conformes à la raison humaine, ces opinions étoient déjà fort répandues en Espagne avant la Reforme. On appelloit cette espèce d'incrédulité *il peccadillo di Spagna*. (V. Arioste Sat. 6.)

Comme philosophe qui écrit sur l'éducation du genre humain, vous connoissez probablement un ouvrage très-curieux d'un évêque de Zamora intitulé *Miroir de la vie humaine*, où l'on trouve des réflexions qui nous surprennent dans un auteur qui écrivoit l'an 1450. L'objet de l'auteur est de discuter les motifs qu'on a d'embarrasser plutôt un état qu'un autre dans la jeunesse & même dans un âge avancé. On est surpris d'y trouver des idées politiques qu'on diroit n'être venues dans l'esprit de personne avant notre siècle philosophique & économique. Pour le livre de Huarte, *Examen des Esprits*, postérieur d'un siècle à celui de Zamora, il ne peut que vous être connu surtout depuis que le célèbre Ephraïm Lessing l'a traduit en Allemand. Vous avez lu sans doute l'ouvrage d'Alfonse de Sarraza *de arte semper gaudendi* que tous les prédicateurs & les philosophes Protestants ont tant loué & tant de fois réimprimé. Le prédicateur de la Cour, feu M. Sack, m'en parla plusieurs fois avec tant d'éloges que j'ai voulu l'avoir. L'auteur étoit Flamand, mais originaire Espagnol; & sa doctrine est toute puisée dans les moralistes Espagnols.

Comme métaphysicien, vous savez, il y a long-temps sans doute, qu'on attribue à l'Espagnol Pereyra l'opinion singulière de Descartes sur l'ame des bêtes. Mais je sou-



haiterois de savoir si vous n'avez jamais trouvé dans aucun auteur Espagnol les traces du système de Malebranche sur les idées innées. J'ai oublié de vous le demander avant hier.

Vous savez que je travaille à chercher ce que nous devons à l'Espagne, & ce que nous devons à la France. Si je ne trouve point qu'en Espagne on ait d'aussi bons guides pour aller à la recherche de la vérité, que le P. Malebranche, ne faudra-t-il pas convenir que nous avons bien des obligations à la France d'avoir produit un tel auteur? Il regne encore dans quelques pays d'Italie. Le P. Soave qui a traduit Loke en Italien, & l'Abbé de Condillac qui en a éclairci les principes étant à Parme précepteur d'un Infant d'Espagne, ne l'ont pas encore banni tout à fait.

Vous & moi nous remercions Dieu de bon cœur de ce qu'il nous donne, par les sens, le moyen d'acquiescer quelque chose; mais nous sommes encore trop peu avancés dans la sublime philosophie pour lire immédiatement tout en Dieu. Ma dévotion Espagnole ne m'a pas encore fait obtenir le privilège qu'avait Ste. Thérèse de s'approcher si près du Seigneur. J'aime cette sainte quand elle parle d'elle même & de ses faiblesses humaines; mais quand elle est toute absorbée en Dieu je la perds de vue. Mais après tout, vos ancêtres du XVI<sup>e</sup> siècle ont-ils connu en France des femmes si originales dans leur système de vertu, & dans la sublimité de leurs sentiments?

Aimez moi, mon cher Ancillon, tout papiste que je suis &c.

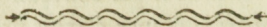


## LETTRE XIII.

à

*Monfieur Dohm,*

*Confeiller privé & Archivifte de S. M. Pruffienne, aétuelle-  
ment Son Miniftre plénipotentiaire au Cercle du Bas-Rhin  
en Weftphalie.*



ce 1. Juin 1786.

Les foupçons qu'on m'avoit fait naître fur l'auteur de la critique de mon discours, inférée dans le troifième cahier du *cours théoretique & pratique de langue & de littérature Françoisé* fe font presque tout-à-fait dissipés après que je l'ai lue. Il est vrai que cet étalage de citations ne paroît aucunement du goût & de la manière d'écrire de Mr. de la Vaux, qui ne s'étoit fait connoître que comme grammairien & auteur de libelles. Mais parmi toutes ces citations, qui semblent annoncer un écrivain érudit & profond, il se trouve des fautes si grossières, des remarques si absurdes, qu'on ne le sauroit croire sorties de la plume de Mr. le Comte de M . . . bien qu'il ait parlé de cette critique long-temps avant qu'elle parut.

Quoiqu'il en foit, je dois m'en prendre à celui dont la brochure porte le nom; & si vous voulez vous donner la peine de repasser avec moi cette annonce critique, vous me direz vous même à qui je dois l'attribuer. Voici le premier article de ses observations: „Nous (Fran-  
çois) avons eu bien avant Tayo, fans doute, des théo-



„logiens illustres & raisonnables qui s'éleverent au-dessus de la scholastique. Tels furent Hincmar le défenseur des Libertés de l'Eglise Gallicane, Agobard évêque de Lyon, &c.“ (pag. 3.)

Il cite au pied de la page le dictionnaire historique où il est dit qu'Hincmar mourut l'an 882, & il cite, fort à propos, sa traduction de l'histoire des Allemands pour prouver qu'Agobard vivoit dans le neuvième siècle. Sans consulter son dictionnaire historique & sa traduction de Mr. Schmidt, nous lui accordons qu'Hincmar mourut vers l'an 882 & qu'Agobard vivoit dans le neuvième siècle. Mais s'ensuit-il que ces deux auteurs aient été avant Tayo? Malheureusement ce Tayo ne se trouve ni dans son dictionnaire ni dans sa traduction. Notre habile littérateur ne connoit ni l'histoire critique de Cave, ni la bibliothèque de Dupin, ni celle de Cellier, ni Mabilion, ni aucun des auteurs qui en parlent, & il ne fait pas que ce Tayo vivoit vers la moitié du VII<sup>e</sup> siècle. Ainsi ce ne seroit qu'en prenant la chronologie à rebours qu'Hincmar & Agobard se trouveroient avant Tayo ou Tajon. Mais dans l'ordre naturel & dans le fait, Tayo précéda de plus de deux cents ans les auteurs qu'il dit avoir été avant lui.

Après que l'on voit faire de telles bevues soit par négligence, soit par ignorance, vous sentez bien que je suis très-humilié d'entendre dire à ce juge si éclairé, que ce que j'ai dit n'est fondé sur aucune preuve, & que c'est ainsi que j'ai écrit les révolutions d'Italie. Que ferons nous, Monsieur, pour faire entendre à celui qui parle de la sorte, quelles sont les preuves sur lesquelles se fonde un historien, quelles sont celles que demande un simple discours? Faudra-t-il faire un catéchisme de rhétorique à un homme qui donne des *cours théorétiques & pratiques de langue & de littérature*? Vous savez que dans les révolutions d'Italie j'ai



toujours cité, par livre, chapitre & page, s'il falloit, les auteurs contemporains, ou les plus authentiques, en commençant par Polybe & Denys d'Halicarnasse & en finissant par les Marquis de Torcy & de St. Philippe; puis-que mon histoire finit avec le traité d'Utrecht.

Dans un discours académique nous nous contentons de citer le témoignage des auteurs les moins suspects, lorsque nous avançons quelque chose qui est un peu différent de l'opinion vulgaire. Pour les faits les plus connus, nous supposons que le lecteur qui ne les a pas présents, peut par le moyen d'un dictionnaire historique se les rappeler ou s'en instruire. Aussi je vois que le premier livre cité par M. de la V. est un dictionnaire. Il le cite même avant sa traduction de Schmidt & l'histoire des Indes de Mr. l'Abbé Raynal (*vid. pag. 4 & 5*). Mais je ne pouvois pas m'imaginer qu'un professeur royal, ne trouvant point Tayo ni Tajon dans son dictionnaire, le plaçât hardiment deux ou trois cents ans après le temps où il a vécu.

Mais ce n'est pas là la seule marque d'une crasse ignorance qu'il nous donne dans ces deux lignes. Il appelle Hincmar, le *défenseur des Libertés de l'Eglise Gallicane*. Il étoit question dans ce temps là des Libertés de l'Eglise Gallicane comme de la poudre à Canon. M. le Prof. dit qu'Hincmar & Agobard *s'éleverent au dessus de la théologie scholastique*; & le fait est qu'ils ont vécu deux siècles avant l'existence de cette science, quelle qu'elle soit.

Ainsi après l'anachronisme particulier de deux cents ans concernant Tayon, il en fait deux autres du même genre, mais plus grossiers. Vous savez, Monsieur, sans avoir été prêtre ni moine, l'histoire de la théologie scholastique. L'Espagnol Tayo, est le premier qui ait mis en ordre des pensées morales que les anciens pères de l'Eglise avoient repandues dans leurs sermons, dans leurs commentaires sur la bible, & dans autres ouvrages.



Pierre Lombard imita & augmenta ce recueil <sup>11)</sup>; & la compilation raisonnée qu'il fit des sentimens des pères fut adopté comme un livre classique, sur lequel tous ceux qui le suivirent faisoient leurs études & composoient leurs commentaires. Albert surnommé le grand, & St. Thomas, l'un Allemand, l'autre Italien, Alexandre de Halle & Jean surnommé Scôt, parce-qu'il étoit Écossais, ont formé deux écoles, lesquelles quoique opposées l'une à l'autre, se soutinrent pendant plusieurs siècles toujours dans les bornes de l'orthodoxie. Je vous prie de demander à vos dignes amis Mrs. Teller & Spalding ce que les théologiens François ont ajouté à ce qu'ont fait ces quatre ou cinq créateurs de la théologie scholastique; & si Guillaume de Champeaux, Pierre de la Porée, Durand de St. Porcien ont fait mieux qu'Alfonse Vargas. Il vous diront aussi si les subtilités scholastiques les plus inutiles & les plus contraires aux bons principes, sont nées en Espagne & en Italie, ou en France. Il vous diront, peut-être, que parmi plusieurs milliers de commentaires qu'on a fait à Paris sur les livres de Pierre Lombard ou sur la *somme* de St. Thomas, il y en a pas un seul qui ait été tant estimé & tant lu que la collection faite par les Docteurs de Salamanque. Pour moi, je puis vous dire d'après le célèbre Dupin, que de tous les commentaires des livres des Sentences celui du Flamand Estius, sujet & pensionnaire de Philippe II roi d'Espagne, est le seul dont on puisse recommander la lecture.

Si je ne savois pas que Mr. le Professeur est un peu brouillé avec le latin, je serois tenté de lui envoyer un chapitre d'un ouvrage que je fis il y a près de 30 ans,

---

<sup>11)</sup> *Hæc Tajonis de rebus theologicis sententiarum collectio facta ex patribus prima mihi videtur ad cujus fere exemplari Petrus Lombardus alique alias condiderunt.* Mabillon. *Analect.* pag. 64. éd. Paris 1722.



où il trouveroit en abrégé l'histoire de la théologie scholastique toute appuyée sur l'autorité des meilleurs auteurs ecclésiastiques que je cite constamment <sup>12</sup>). En cas qu'il trouvât mon Latin un peu différent de celui de son Hincmar, je lui dirois que je ne l'ai appris ni de celui-ci, ni, je puis dire, d'aucun auteur François, mais de Cicéron, de Salluste, de César, de quelques Italiens modernes qui les ont imités; & de plusieurs Espagnols, tels que Melchior Cano, Sepulveda, Perpignan, Mariana & beaucoup d'autres, même de la classe des scholastiques & des moralistes.

Mais avant que je parle d'Hincmar & d'Agobard qu'on nous rappelle avec tant de soin il faut dire un mot de Charlemagne, de ses fameux capitulaires & de ses fils, dont l'histoire ne peut-être séparée de celle de ces deux prélats.

*Nous citerons, dit M. de la V., ces fameux capitulaires de Charlemagne qui ont fait une révolution si étonnante. P'excuse volontiers notre professeur de langue François de n'avoir lu ni Tillemont, ni Fleury, ni même un seul abrégé d'histoire ecclésiastique tel que celui de Dupin. Ces livres là ne sont pas faits pour lui. Ce n'est pas de là qu'il tire des idées pour ses petits romans, ses contes, ses Promenades, qui font également honneur à son heureuse imagination & à sa morale. Ce n'est pas de là qu'il peut copier les définitions & les distinctions des noms & des verbes, des modes & des temps & les conjugaisons &c. Et puis les Fleury, les Dupin, les Tillemont sont-ils comparables à un Mehegan?*

Mais je m'étonne que Mr. de la Vaux qui a lu avec quelqu'un de ses écoliers le Tableau de Mehegan, & qui semble avoir un dictionnaire historique, n'ait jamais jeté un coup d'œil sur Tablettes de Lenglet, & qu'il n'ait pas même pris garde à la table chronologique qui

<sup>12</sup>) De Studio Theologiae & Norma Fidei Lib. 2. cap. 1. § 4.



se trouve dans le I. vol. du diction. hist. Il auroit vû qu'on y indique les conciles principaux & leurs decrets les plus remarquables. S'il les a vues ces tables, ignore-t-il par malheur que Tolède, Seville, Oviedo sont en Espagne? Sans cela, il devroit savoir que ces conciles ont fait presque deux siècles avant Charle-magne ce qu'on a fait dans ses capitulaires; & ils l'ont fait avec plus d'ordre & plus de raison. S'il valoit la peine d'instruire de ces choses là un revendeur de conjugaisons en détaille on pourroit lui indiquer quelques uns de ces conciles d'Espagne qui étoient vraiment des assemblées nationales comme qui diroit des États Généraux, où l'on tâchoit de remédier aux désordres de l'état & de l'église. On y confirmoit l'élection des rois & regloit les impôts. C'est dans un de ces conciles que fut publié le premier code que les nations modernes puissent citer après le Romain, & qu'on appelle en Espagne le *Fuero juzgo*. Vid. Mariana Lib. 6.

Vous aurez observé, Monsieur, en lisant l'histoire de l'Eglise ou celle d'Espagne que ces conciles de Tolède que les canonistes & les moralistes François ne cessent de citer lorsqu'ils parlent des disciplines, nous offrent en même temps les premiers fondements du droit public qui regla pendant plusieurs siècles les successions des monarchies & l'autorité des monarques. Il faut se rappeler entr'autres le VIII, le XII, le XV & le XVIII de ces conciles des années 653, 681, 688, & 701 sous les règnes de Chindaswin, d'Edwiga, d'Egica & de Wittiza.

*L'édifice, dit il, que ce grand homme Charle-mag. avoit élevé s'écroula par l'imprudence ou la faiblesse de ses successeurs.* Notez que Mr. de la Veaux veut faire dans cet écrit l'éloge des François & de la France; or, Charle-mag. étoit Allemand & ses successeurs étoient François. Que n'a-t-il pas dit aussi que Clovis & les Francs ont jetté les premiers fondements de la monarchie qui ne seroit



ni élevée ni soutenue sans les Pepins & les autres maîtres du palais qui venoient d'Allemagne? Si en traduisant l'histoire de Mr. Schmidt Mr. de la Veaux n'avoit pas été obligé de chercher souvent dans les dictionnaires où malheureusement il ne trouve pas tous les mots qu'il n'entend pas il y auroit vu cela & ne parleroit pas tant de Charle-magne en voulant faire l'éloge des François.

*Charle-magne*, ajoute notre honnêt adversaire, dans un siècle où les Espagnols gémissoient sous la domination des Arabes. Ce n'est pas à cette époque qu'il seroit à propos de comparer les guerres des Espagnols avec les Maures, & celles des François avec des Anglois, qui leur avoient pris jusqu'à la capitale. Mais voyez combien sagement il reproche à l'Espagne l'expédition de Charle-magne. Cet homme qui se charge d'insérer dans ses cahiers & sous son nom, des mémoires qu'on lui a envoyés de je ne sais où, cet homme dont le goût paroît être pour les romans, cet homme qui traduit l'histoire des Allemands, ignore-t-il que ce Charle-magne avec une puissante armée Française & le fameux Roland son neveu fut battu par des Espagnols à Roncevaux, tellement qu'il ne se montra jamais plus?

Si ce disciple d'Abailard se déterminoit une fois à conduire son Héloïse à quelque sanctuaire pour acquérir des indulgences dont elle paroît encore avoir quelque envie je lui proposerois d'aller à Roncevaux, où il trouveroit l'épée & les os de Roland qui périt dans la bataille. On lui parleroit de Bernard del Carpio digne & heureux rival de Roland. Il y entendroit chanter la chanson qu'on chante depuis tant de siècles:

*Mala la viste Frances*

*La entrada de Roncesvalles.*

Mais il nous faut revenir à Hincmar que notre critique nous inculque si fort,



Je louerai tant qu'on voudra le zèle & les bonnes intentions d'Hincmar archevêque de Rheims: Cependant sa vie, ses actions, ses écrits prouvent le contraire de ce que l'on voudroit nous insinuer. On l'avoit accusé de croire que le Pape n'avoit pas plus d'autorité que lui, il fit un écrit pour se justifier <sup>13)</sup>, & il déclara que le Pape étoit le patriarche des patriarches <sup>14)</sup>, le primat des primats, le successeur de la primauté de St. Pierre <sup>15)</sup>. Il reconnut que tous les évêques lui étoient soumis.

Ses propres lettres & un capitulaire du roi Charles le chauve auquel il se trouve souscrit, attestent le respect qu'il avoit pour l'Eglise Romaine; & la fausseté de l'accusation qu'on lui avoit intentée ne peut que donner lieu à des réflexions sur la malignité de ses confreres.

Il est vrai que Jean Jacques Chifflet de Besançon prétend qu'Hincmar a été l'inventeur de ce qu'on appelle la Ste. Ampoule, pour faire valoir les droits de son église. Si cela est vrai, il faut avouer, que si le peuple François a toujours été crédule, ses plus braves pasteurs ont été quelque fois des imposteurs. Ce que nous pouvons dire avec assurance, c'est qu'Hincmar, archevêque de Rheims, a été plus heureux dans l'affaire de la Ste. Ampoule que dans ce qu'il fit pour la discipline de l'Eglise. De même les efforts qu'il fit pour l'établir nous font voir combien le clergé de France étoit indiscipliné. Hincmar avoit un neveu du même nom, évêque de Laon. La conduite de ce jeune prélat fait évêque avant l'âge prescrit par les canons, ses injustices & ses violences contre le clergé, occasionnerent le concile de Verberie où il fut accusé de sédition, de calomnie, de désobéissance au roi à main armée. Sa sentence de condamnation lui fut prononcée

<sup>13)</sup> Flodoard l. III. chap. 29. <sup>14)</sup> Conc. T. VIII. p. 1593 & 1594. <sup>15)</sup> Capit. T. II. pag. 239.

<sup>16)</sup> Voy. Traité de l'Autorité du Pape. Tom. I. pag. 75. imp. à la Haye l'an 1720.



par son oncle. Il fut envoyé en exil, quelque fois mis aux fers, & aveuglé. Il ne faut pas oublier que le style d'Hincmar est dur, embarrassé, diffus, coupé par des citations mal amenées & par des parenthèses sans nombre. Ceux qui en disent le plus de bien <sup>17)</sup> trouvent que son style n'est ni poli, ni élevé. Mais cela suffit pour que notre professeur le trouve de son goût.

Il est fâcheux que des écrivains imprudents nous engagent à faire en quelque manière le procès à leur nation ou du moins des exceptions défavorables aux hommes illustres qu'elle a eus. Étoit-il nécessaire de dresser une bibliothèque ecclésiastique des écrivains & des évêques d'Espagne, de France pour répondre dans un discours de 30 ou 40 pages à quelqu'un qui nous demande *Que doit-on à l'Espagne.* Ai-je demandé si les Gaules dans les premiers siècles ont eu des auteurs chrétiens tels que S. Prudence de Saragosse & S. Isidore évêque de Seville? Ai-je comparé le sage & vertueux Prudence au libertin Aufone de Bourdeaux? ou St. Isidore qui fut pendant 40 ans le père des pauvres, la lumière des savans, le consolateur des malheureux & l'oracle d'Espagne à St. Grégoire de Tours, qui tout vertueux qu'il étoit n'épargnoit pas ses ennemis; & aux yeux duquel le roi Chilperic n'étoit qu'un Néron, la reine Fredegonde une femme abominable ennemie de dieu & des hommes? Mais Mr. le professeur très-ignorant surtout dans la littérature Latine, qui a la témérité de reprocher en deux endroits de sa critique la barbarie du style Latin aux auteurs Espagnols en général, n'a-t-il pas même lu dans son dictionnaire historique que Grégoire de Tours n'a mis du choix ni dans les faits, ni dans le style: que son style est rude & grossier, qu'il ne se fait pas un

---

<sup>17)</sup> Dupin, Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques.



scrupule de mettre un cas pour un autre. Il vivoit pourtant dans un temps moins éloigné des siècles d'Auguste & de Trajan que St. Isidore. Cet homme qui pretend donner des cours de littérature n'a-t-il jamais entendu dire que les auteurs Espagnols de quelque siècle que ce soit, ont toujours écrit beaucoup mieux le Latin que les François?

Mais pourquoi Mr. le professeur & le candidat son fournisseur n'ont ils pas fait attention que cet Agobard, Agobald, Agobaud étoit né en Espagne? Veulent-ils nous forcer de dire qu'il étoit parti de son pays natal imbu de bonnes maximes & de bons exemples: que l'archevêque de Lyon Leidrade l'ayant connu pour un excellent sujet l'ordonna prêtre & le fit ensuite son coadjuteur. Il lui succéda dans la chaire archiépiscopale; & tant qu'il se conduisit selon ses premières maximes il fut un très-bon pasteur. Mais il y a apparence que l'exemple de ses confrères de l'Eglise gallicane l'ont gâté. Vous savez qu'Agobard a tâché de persuader les François que ce ne sont pas les forciers qui causent les orages. Les raisonnements de ce bon prélat firent quelque impression sept ou huit siècles après lorsque les physiciens Italiens & Anglois les appuyèrent par des expériences. Mais l'histoire de cet Agobard est remarquable à quelqu'autre égard. Si notre critique n'a pas lu cela dans Fleury, dans Daniel, dans Vely, il pourroit en avoir trouvé quelques traces dans son abrégé de Mehegan, ou dans son dictionnaire historique qu'il cite. Il prit part à la révolte de Lothaire contre l'Empereur Louis le débonnaire, & fit sur sa conduite & celle des autres princes rebelles une apologie que nous avons encore. Quelqu'estime que les prélats Espagnols aient pu faire d'Agobard, ils n'ont guère imité son exemple. Je ne me souviens que d'une seule occasion. C'est lorsque l'avarice de Chievres que la France avoit donné pour



gouverneur à Charles-Quint, révolta la nation & qu'un évêque de Zamora se mit à la tête des mécontents.

C'a été fort tard aussi en Espagne que les écrits qu'Agobard fit contre les Juifs qu'il persécuta avec ardeur depuis qu'il fut évêque, ont eu quelque succès; & ce ne sera point par là que cet archevêque vous paroitra recommandable. Vous qui avez avec autant d'humanité que de savoir & de bons sens, appris à ceux qui gouvernent de quelle manière cette nation si intéressante pour tout le genre humain peut-être utile aux états qui l'ont tolérée ou qui seroient prêts à la recevoir, vous n'en ferez pas un mérite aux prélats François si c'est d'eux qu'Agobard apprit à les persécuter. Peut-être que Mr. de la Veaux lui même, s'il eut dû parler d'Agobard dans le temps qu'il enseignoit le François aux Juives de Berlin, ne l'auroit pas tant loué, s'il eût su qu'il avoit été un ardent persécuteur des Juifs. Il auroit craint que quelque zélé Rabin n'éloignât de lui ses pratiques.

Mais avez vous remarqué, Monsieur, les grands éloges que Mr. de la Veaux fait de Pierre Abailard & le mal qu'il dit de St. Bernard? Comme l'un & l'autre sont François nous lui laisserons le choix. Si Mr. le professeur préfère Abailard, s'il le veut pour guide, pour maître, pour modele, nous pouvons le lui accorder; souhaitons lui seulement au cas qu'il s'attache à quelque nouvelle Héloïse qu'il ait à faire à des oncles plus humains que n'étoient ceux de l'Héloïse d'Abailard. Peut-être a-t-on déjà eu lieu de le féliciter de son bonheur à cet égard.

Mais l'éloquence de notre grave professeur brille d'une manière étonnante lorsqu'il vient à parler des institutions des ordres religieux lesquelles je dis avoir été à bien des égards utiles à l'Europe, puisque *les Bénédictins ont défriché les terres, les ordres mendiants ont beaucoup contribué à policer les villes, les clercs réguliers ont surtout cultivé les beaux arts & les sciences.* (Disc. pag. 10.)



Il faut que je vous avoue, Monsieur le Conseiller, que j'avois quelque scrupule sur ces trois lignes où j'ai parlé des institutions religieuses.

J'aurois voulu dire que les ordres qui avoient été fondés en France, ont été les moins utiles à la société, ou se sont formés sur le modèle d'autres déjà institués. J'aurois même dû avertir que l'ordre des Chartreux eut pour fondateur un Allemand. Mais dans une académie de sciences, dans un pays Protestant, j'ai pensé qu'il falloit passer légèrement là dessus, & je me contentai de nommer les Chartreux.

Je regrettois de n'avoir pas fait quelque exception en faveur des Trinitaires, institués à la vérité sous la protection de Princes Espagnols, mais par deux charitables François; Jean de Matha & Felix de Valois. J'aurois voulu faire sentir que messieurs de la Mission & les pères de l'Oratoire, ne sont dans le fond pas différents des prêtres réguliers institués en Espagne & en Italie & que quelque bien qu'ayent fait les anatorins & les missionnaires, leur ordre ne s'est pas fort répandu en Europe n'a point amené des révolutions ni dans la littérature, ni dans l'état civil des nations. Les missionnaires qu'on appelle à Paris Messieurs de St. Lazare font certainement du bien à l'église. Nous devons leur institution à la France & je m'étonne que mon censeur ne m'ait pas reproché ce silence. Cependant il débute M. de la V. par un préambule d'une demi-page qu'il finit par cette figure: *Faut-il répondre aussi à Mr. l'abbé sur cet article? Oui, il nous y force.* Oh le benin pédagogue! Son cœur répugne à prendre la ferule, mais il le faut, on l'y force. Après ce préambule pathétique, *il nous y force*; je croyois que toute l'érudition ecclésiastique qu'Hospinien a ramassée, en composant deux gros volumes contre les moines, alloit m'accabler. Voilà pourtant que tout se réduit à copier une page du Tableau de Mehegan. Notre profes-



feur ne connoit pas même le discours de Fleury. d'où Mr. Mehegan a tiré cette partie de son tableau.

Mr. l'abbé Raynal ne lui a-t-il jamais dit que la plupart des établissemens politiques ont commencé par des institutions religieuses. Vous vous souviendrez peut-être, Monsieur, d'avoir lu dans mes Révolutions d'Italie, que l'ancienne Rome fut redevable de ses premiers aggrandissemens à des fêtes, & des établissemens religieux. Je cite Denys d'Halicarnasse & d'autres anciens qui l'ont remarqué, & je cite aussi le P. la Fitau qui fait des réflexions semblables sur l'Amérique. Dans un autre endroit du même ouvrage je parle des emplois que les républiques de Toscane & de Lombardie trouvoient à propos de confier à des religieux. Je cite Villani, Corio, Ammirato & des mémoires que je me procurai des archives de Florence. Mais pour l'histoire du XIII & du XIV siècle, cela n'a point la même force que le Tableau de Mehegan, ou l'histoire des Indes de Mr. l'abbé Raynal.

Mr. de la Veaux qui doit savoir un peu de géographie n'a-t-il jamais fait attention à l'origine de Munich, de Munster, de Moûtier, de Westminster & d'une infinité de villes considérables qui doivent leur commencement à des monastères, à des couvents? Lui qui a été sept ou huit ans à Berlin & qui a passé tant de fois dans la rue du cloître & la rue des frères pour aller chez les Juifs, n'a-t-il jamais songé que ces deux quartiers sont le centre des anciennes maisons de Berlin & de Cologne & ont donné forme de ville à cette capitale, lorsqu'il y eut dans l'un des Franciscains & dans l'autre des Dominicains? Mais j'ai oui dire que Mr. le professeur a pris un tel éloignement pour les cloîtres qu'il ne veut plus en entendre parler.

Nous ne cherchons pas de quel avantage les ordres religieux sont, ou pourroient être dans le temps où nous



vivons. Mais nous sommes très persuadés que quatre ou cinq siècles ils ont fait beaucoup plus de bien que de mal à la société, en ne considérant que les objets temporels. On trouveroit mille exemples de guerres, de ravages, des massacres qu'ils ont empêchés pour une émeute qu'ils ont causée, ou une persécution qu'ils ont excitée. Mr. de la Veaux n'a apparemment aucune connoissance de la Russie. Aussi dans l'annonce des *observations d'un voyageur sur la Russie*, qu'on trouve à la pag. 163 même cahier dont nous parlons, notre critique se borne sagement à ne relever que peu de mots qui ne sont pas dans son dictionnaire. A la bonne heure. Mais si M. le Coursier<sup>18)</sup> eût pu faire quelques réflexions aux choses qui lui passent sous les yeux, il lui seroit venu dans l'esprit que si la Russie a été fort reculée en comparaison de l'Allemagne & de la Pologne même, c'est très-probablement parceque les institutions monastiques de l'Eglise latine n'y ont point pénétré.

A l'égard des Jésuites vous m'avez entendu dire plus d'une fois que je n'étois ni pour ni contre. Je n'en dirai par davantage à présent. Si leur institution a été pernicieuse, c'est à la France qu'on doit s'en prendre: car il est sûr que son berceau a été Paris<sup>19)</sup>. Si leur suppression est plausible, ce n'est ni aux parlements de France, ni à ses rois que l'Europe en est redevable, c'est à l'Espagne. Ils seroient revenus une autre fois en France comme ils ont fait du temps d'Henri IV; & ils auroient été plus dangereux que jamais; si le roi d'Espagne n'eût fait couper l'arbre à la racine. C'est bien plus aux écrits du vénérable Palafox qu'aux lettres provinciales de Pascal

f 4

<sup>18)</sup> On ne peut pas dire *Coursier* pour faiseur de cours comme on dit *Pâtissier* faiseur de pâtés & ce n'est que par raillerie allusive au titre de l'ouvrage qu'on examine que M. Denina se sert de ce terme.

(Note de l'éditeur.)

<sup>19)</sup> V. l'Hist. des Jésuites, Tom. I. art. I.



qu'on est redevable de leur suppression. Est-ce ignorance ou mauvaise foi qui fait dire à Mr. de la Veaux que le *foyer des opérations Jésuitiques étoit en Espagne*?

Je n'étois contenté d'alléguer un seul exemple d'un cardinal François qui avoit fait brûler des hérétiques.

J'aurois pu dire que les premières exécutions de cette nature ont été faites en France & qu'elles datent du regne de Robert l'an 1015. Ce Pierre de Bruys brûlé vif en Dauphiné l'an 1145. Tirie brûlé aussi avec ses deux femmes l'an 1197, ne sont-ils pas des faits antérieurs à l'époque de St. Dominique, qui d'ailleurs avoit avec lui douze abbés bénédictins François dans ses missions? Ce pédant téméraire qui ose appeler les Espagnols *nation féroce*, cet apologiste prévaricateur de sa patrie veut-il nous forcer de parcourir les annales de la France depuis le regne de Robert sous lequel on brûla les Manichéens jusqu'aux Dragonades, pour retracer à nos lecteurs l'histoire des atrocités que la nation se reproche à elle même? Pcus de la repugnance à prononcer le nom de François I dont l'histoire est si peu glorieuse pour la France & l'est beaucoup pour l'Espagne de l'aveu de la plupart des François. Je n'ai pas dit le mot des petits fils & des successeurs de François I. J'aurois cru par leur nom seul insulter la nation. Je n'avois pas besoin de cela pour prouver que l'Espagne avoit fait quelque chose dans ce temps. Mais cet écrivain aussi mal avisé que malhonnête veut plaisanter sur mon silence. Cependant ce Mr. de la Veaux qui semble avoir lu quelque préface & quelque brochure de Mr. de Voltaire, n'a-t-il point lu la lettre ou les *conseils raisonnables*? Le titre de ce Pamphlet l'auroit-il dégoûté? S'il l'a lu, croyoit-il que d'autres ne l'eussent pas lu ou qu'ils l'eussent oublié?

Je fais qu'à l'occasion des guerres civiles les François voudroient excuser les fautes de leurs ancêtres en



disant que c'étoient les Italiens & les Espagnols qui les leur firent commettre.

Mais quel est donc ce premier peuple du monde, c'est ainsi que la nation veut-êre appelé à ce que Voltaire nous apprend sous le nom de Vadé. Quelle espèce d'hommes sont-ils ces François qui de tout temps se sont laissé conduire, & laissé imposer par des étrangers.

Notre chronogiste qui se trompe de temps en temps de 140 ou 250 ans, nous apprend à la page 16 que Charles VII a vécu & regné avant Ferdinand le catholique, & il ne manque pas de nous rappeler quelques réglemens que fit ce roi de France & les 16000 hommes d'Infanterie & 9000 de Cavalerie qu'il eut. Il est vrai que son dictionnaire particulier lui fait prendre la *milice nationale & permanente* pour une *armée soudoyée*, & il ignore parfaitement que les Espagnols long-temps avant Charles VII avoient une milice permanente. Étant continuellement en guerre avec les Maures, ils avoient des troupes & des espèces de garnisons aux frontières; & il y avoit même des familles qui s'étoient destinées de génération en génération à cette garde. Si Mr. le professeur qui semble avoir lû quelques pages de l'introduction de Mr. Robertson, eût continué sa lecture jusqu'à la 331. il y auroit trouvé que l'Espagne avoit de bonnes troupes sur pied deux cens ans avant Charles VII. Nous ne voulons pas tracer ici l'histoire de la milice Françoisse, ni des Généraux que Mr. le professeur, toujours fidele à son ordre élégant dans la disposition des matieres, place entre les botanistes, les philosophes & les poëtes.

Mais le cas que notre maitre Courfier semble faire des établissemens de Charles VII nous fait jeter un coup d'œil sur le succès qu'eut cette reforme de Charles VII. Voici ce que dit Brantôme de l'Infanterie Fran-



çoise <sup>20</sup>) sous Charles VIII son petit fils. „La plupart „étoient gens de sac & de corde, mechants garnemens, „échappés de la justice & surtout force marquez de la „fleur de lys sur l'épaule.“ Mr. de la Veaux voudroit-il être recrue ou recruteur dans de telles troupes?

S'il avoit voulu, ou s'il avoit sçu faire des objections raisonnables, il auroit dû dire que c'étoient les Suisses qui par leur exemple avoient formé l'Infanterie des autres nations. Un passage de Langey ou du moins d'un auteur qui vivoit sous François I l'auroit aidé à suivre les progrès de la milice moderne. Il y est dit: *que les autres nations ont imité les Suisses premierement, même-ment les Allemands & les Espagnols, lesquels sont montés en la réputation qu'on les tient aujourd'hui. Les Italiens s'y sont donnés après eux, & nous finalement* <sup>21</sup>). Mais Mr. de la Veaux n'aime peut-être pas plus les Suisses que les Espagnols.

Les troupes nationales & subsistantes étoient déjà si bien établies en Castille avant Charles VII que dans les Cortès de Castille l'an 1391 sous le roi D. Juan ont avoit jugé à propos d'en réduire le nombre, pour qu'elles ne fussent pas à charge à l'état, & en même tems pour leur donner plus de considération & de valeur, de manière que nonobstant cette diminution elles fussent capables de défendre l'état (*V. Mariana Lib. 18 c. 13*) repousser les attaques des Maures, & recouvrer les pays dont ils s'étoient emparés.

C'est de là que sont venues ces troupes excellentes presque toujours victorieuses en tant de batailles pendant deux siècles, jusqu'à ce que dans les guerres de Flandre elles mêmes eurent formé les Condé & les Turenne.

<sup>20</sup>) *Discours des Colonels.*

<sup>21</sup>) *Vld. Daniel Lib. IV. Cap. 5. pag. 255.*



Mr. de la Veaux qui cite l'histoire de Mr. l'abbé Raynal où elle n'a rien à faire, n'a-t-il point lu dans la préface de cette même histoire, qu'à la fin du siècle XV après les ordonnances de Charles VII, *l'Espagne étoit la seule puissance qui eût une infanterie toujours subsistante & cette infanterie étoit admirable.* (T. I. pag. 30.)

Cela me fait croire que notre excellent maître courcier ne connoit que de nom l'histoire philosophique du commerce des Européens dans les Indes, & que tout ce qu'il en a lu c'est l'éloge épisodique d'une amie de l'auteur qu'on avoit imprimé à Berlin sur une feuille volante & que Mr. de la Veaux trouva comode d'insérer dans son *Maître de langue*; aussi à propos que les contes de la Fontaine le feroient dans un petit livret de catéchisme.

En voyant que là où il parle des jurisconsultes il oublie à la fin d'une page ce qu'il a lu au commencement, il me vient d'abord dans l'esprit l'axiome: *Mendacem oportet esse memorem.* Pour ne pas fatiguer l'auditeur avec des noms à chaque article, vous vous souvenez, Monsieur, que je n'ai fait qu'alléguer le témoignage d'un François, c'est l'abbé Vairac<sup>22)</sup> qui dit: „En Espagne „le nombre des jurisconsultes est infini, & l'on ne sauroit „nier sans injustice que la jurisprudence n'y soit enseignée „foncièrement, aussi bien que la plus raffinée politique”<sup>23)</sup>. Notre Frélon veut tirer parti de mon silence & il me reproche de n'avoir d'autres jurisconsultes à nommer que Covarruvias. Cela me fâcha un peu; mais un moment après j'eus grand envie de rire, lorsque je le vis parler des travaux de Pierre Cugnieres & de Raoul de Presles & prononcer gravement à leur sujet: *Voilà ce qui s'appelle faire quelque chose pour l'Europe!*

<sup>22)</sup> Vairac Descript. de l'Esp. Tom. I. pag. 26.

<sup>23)</sup> Voy. Disc. pag. 12. & sup. Lettre III à Mr. le Comte de Mirabeau, pag. 20.



Cugnieres foutint si mal le droit des souverains contre les gens d'église, qu'il fut condamné par Philippe de Valois pour lequel il plaïda; & il devint si odieux au clergé qu'on le nomma par dérision *Maître Pierre de Cognét*, nom d'une petite figure ridicule placée dans un coin de l'église Notre Dame de Paris, & faisant partie d'une représentation de l'Enfer.

Notre critique fait plus d'une fois mention de Raoul de Presles & il parle de police. C'est pour nous rappeler cette belle apostrophe de Mirabeau: *O Parisiens enorgueillissez vous de votre admirable police* <sup>24)</sup>! Au reste ce Raoul de Presles est aussi un de ces auteurs qu'on nomme parmi ceux qu'on ne lit point. Ce galant homme a traité la plus noble partie du droit public en forme de roman comique, pour se faire lire des Dames, qui ne l'ont pas lu plus que les hommes. Voilà ce qui s'appelle *faire quelque chose pour l'Europe*. On le voit effectivement par l'histoire des trois siècles qui se sont écoulés depuis.

Avec ses Cugnieres & ses Presles, & même avec ses Gerson que Mr. de la Veaux nomme sans les connoître (puisqu'il reproche aux Espagnols leur latinité) ces fameuses libertés de l'église gallicane, avec l'indépendance des rois de toutes les autres puissances, ne furent éclaircies qu'après l'an 1682 plus de trois siècles après les Cugnieres. Les rois d'Espagne avoient mis en pratique toutes ces maximes presque deux siècles avant, surtout dans les gouvernements de l'Amérique. Ni eux ni les Venitiens n'ont eu besoin des Cugnieres & des Presles pour distinguer les deux autorités, ni l'Espagne ni l'Italie n'ont pas été sujettes à ces désastres, à ces troubles qu'éprouva la France sous le prétexte de religion. Les Vargás, les Simanca, les Sevallo, non plus que les

---

<sup>24)</sup> V. Lettres de Cachet, Tom. II. pag. 240.



Sarpi & les Giannone n'ont point connu ces illustres bien-fauteurs de l'Europe, Pierre Cugnières & Raoul des Presles.

Lorsque je vis sortir notre Courfier au sujet des jurisconsultes je crus qu'il alloit fondre sur moi avec les Brisson, les Bodin, les Duâren, les Tiraqueaux qui seroient venus à propos. Je m'attendois à des Freret, à des Hauteferre, à des Domat, à des Dujat; voilà qu'il ne m'oppose que des Cugnières & des Presles.

Si jamais pour imiter ce Raoul des Presles quel qu'un s'avisait d'imiter dans le style comique sous le titre de *Dialogui obscurorum mortuorum*, ou *Entretiens des morts tristement connus* (la scène devoit être dans la Bassé cour de Proserpine) on pourroit en faire un entre maître Cognet & maître Courfier. Le premier apprendroit au second les élégances du barreau François du XIV<sup>e</sup> siècle qui seroit fort du goût de notre Courfier, & celui-ci apprendroit au premier le François qu'on parle aujourd'hui aux hâles & peut-être aux grilles des couvents de filles. Cugnières bavardant sur le trop grand pouvoir des ecclésiastiques se plaindroit amèrement de Philippe de Valois qui le condamna tandis qu'il plaidoit pour lui; & maître Courfier enrageant de se voir hué par les Espagnols, pesteroit encore plus contre les François qui après avoir lu son cours théorique lui ont insinué une seconde fois qu'il ne se donnât pas la peine de repasser le Rhin. On a mis Alexandre avec Diogene le Cynique, Auguste avec Pierre Arétin, rien n'empêcheroit qu'on n'arrangeât la partie entre un avocat général du parlement de Paris & un maître d'école du collège de Stutgard. Ce maître Courfier pour faire sa cour au Magistrat qu'il revere dignement lui diroit de plus que les avocats & les Conseillers du parlement de Paris par respect à sa mémoire sont restés fideles au style que lui Pierre Cugnières avoit consacré par son exemple. (V. la note qui suit pag. 94. 95.)



Mais que dois-je faire pour me justifier si on m'accuse devant le parlement d'avoir nommé Mariana. J'espère que la cour attendra au moins vingt ans pour faire brûler mon livre; puisqu'elle n'a condamné l'ouvrage de Mariana qu'onze ans après sa publication. Je n'ai point vu jusqu'à présent, la première édition fameuse de Mariana, mais si je dois en juger par celle de Francfort 1611, j'ose dire que c'est le livre le plus profond & le plus intéressant que j'aie lu sur le droit des gens.

Mais le pourvoyeur érudit de notre maître Courfier devoit-il ignorer que Mariana n'a parlé de frere Clément & de Henri III que d'après ce qu'il avoit lu ou entendu dire à Paris, où il avoit passé cinq ou six ans dans le temps que la Sorbonne & le Parlement faisoient des décrets, donnoient des déclarations, des arrêts tous conformes, mais avec moins d'autorité, aux déclarations que ce même parlement & cette même Sorbonne proscrivoient lorsqu'elles venoient du pape. Mais nous ne voulons point censurer la Sorbonne (pag. 5.) ni le Parlement, & nous laissons volontiers à notre adversaire le plaisir malin de les persiffler <sup>25</sup>). „Cette Sorbonne qui a travaillé

---

<sup>25</sup>) Il est à propos de rapporter ici quelques traits qu'on trouve dans le premier chapitre du *Cours théorique & pratique de langue & de littérature Françoisé*, ne fût-ce que pour faire voir que cet auteur a bien préparé le public pour se faire reconnoître l'apologiste & le réformateur de la littérature des Tribunaux & du Clergé de France. Il dit à la page 16 „En France les écrivains laborieux qui „ont étendu les bornes de la philosophie, ont toujours été persécutés par la Sorbonne ou par les évêques. Ces vils fainéants que „l'ignorance & la superstition ont couverts de pourpre, s'engraissent „orgueilleusement de la substance du peuple, & ne s'arrachent des „bras de la débauche que pour persécuter quiconque ose avoir de la „raison. Les ouvrages des grands écrivains que la France a produits feront à jamais sa gloire, mais les viles censures de la Sorbonne lui préparent une honte éternelle“. A la page 19 & 20 il dit: „INSTRUISEZ UN SAUVAGE, UN HURON, APPRENEZ LUI „LE FRANÇOIS ET LE LATIN; FAITES LUI LIRE LA HENRIADE ET L'ESPRIT DES LOIX, apprenez lui les découvertes „que nous venons de faire en physique, en mathématique, en astro-



„avec un zèle si édifiant à perpétuer la théologie scholastique & à éteindre toutes les lumières antithéologiques; cette Sorbonne qui, de nos jours où le torrent des opinions nouvelles sembleroit devoir l'entraîner, fait encore se soutenir par ses rapports avec les places lucratives de l'église, & braver impunément les efforts de la philosophie.“

Jé suis pourtant surpris qu'avant d'accuser les théologiens des autres nations d'avoir soutenu des opinions pernicieuses, il n'ait pas réfléchi que jamais il n'y eut ni en Espagne ni ailleurs un apologiste véritable de l'assassinat, comme on le trouve parmi les théologiens de Paris. C'est ce Jean Petit qui écrivit la défense de Jean sans peur de Bourgogne qui tua à Paris Louis de France Duc d'Orléans frere unique du roi Charles VI par un perfidie qui n'a guère d'exemple dans l'histoire des payens. Voilà les beaux exploits que le professeur Coursier nous force à rappeler en nous parlant de Mariàna. Le savant professeur trouvera le nom de ce Jean

„nomie; amenez-le à Paris, introduisez-le dans une école de philosophie, ou faites l'assister à une thèse de Sorbonne, quel sera son étonnement en voyant nos jeunes gens escrire dans *UN LATIN* *BARBARE SUR L'UNIVERSEL*, a parte *Rei*, sur le *malum qua malum*, sur l'imaculée conception, sur la philosophie d'Aadam ou la grace efficace! Qu'il demande alors, où sont les écoles où l'on forme les Montesquieu, les Voltaire, les Rousseau, les d'Alembert, les Buffon, les Marmontel? Si l'on veut être vrai, il faudra lui répondre: ces grands hommes se sont formés d'eux mêmes dans l'obscurité & le silence, & ils sont persécutés tous les jours par ces misérables faiseurs d'arguments qui outragent le sens commun. Alors il s'écriera sans doute, que c'est nous qui sommes les sauvages, & il regrettera le pays des hurons, où il n'y a point de théologiens qui fassent la guerre au bon sens: & à la page 26 „il auroit été plus facile ensuite de ramener ces formules (de chaque tribunal) à un langage, si non élégant, du moins supportable: mais *LE PEUPLE DES GENS DE LOI* fit naître mille difficultés; & la chose n'eut pas lieu“. On rencontre assez souvent de ces beaux traits de lumière & de jugement dans toute la suite du Cours théologique & pratique de langue & de littérature Française.

(Note du l'éditeur.)



Petit dans son dictionnaire historique, s'il n'a pas d'autres livres. C'est là le véritable apologiste de l'assassinat & non le pere Mariana qui écrivit contre sa détestable doctrine Lib. I. cap. 7. *de Rege et Regis institutione.*

Je le répète encore que l'ouvrage de Mariana tel qu'il est dans l'édition de 1611 qui porte le privilège de l'empereur, fait autant d'honneur à la modération du roi d'Espagne Philippe III qui l'approuva, que le livre de la grande monarchie que Claude Seyssel Savoyard dédia à Louis XII en a fait à ce bon roi.

Après cela vient un étalage singulier d'érudition médicale qui semble combattre ce que j'ai dit en dix lignes des progrès que la médecine a fait en Espagne, & qui nous laisse en doute, si on s'est moqué de lui en lui fournissant des renseignements; ou s'il les a rassemblés lui même afin de persiffler ses compatriotes & son pays.

Il doit faire voir que la France a eu de grands médecins. Remarquez la manière dont il s'y prend. De six ou sept auteurs qu'il en nomme, quatre sont Italiens, un autre est Allemand.

Est-ce tout sérieusement qu'il nous apprend cette particularité, ou est-ce pour nous faire souvenir de la véritable source des richesses que Fernel ramassa. Cet habile médecin aprit à Cathérine de Médicis femme d'Henri II le secret de devenir féconde. Il paroît assez certain que ce ne sont pas les médecins appelés d'Italie à qui la France a l'obligation de lui avoir donné d'aussi bons rois que Charles IX & Henri III. C'est à Fernel qu'on est redevable du grand secret qui donna à la France ces héros & qui tint le Béarnois éloigné du trône pendant long-temps. Avec le secret de suppléer au défaut ou à la faiblesse des maris, les médecins une fois introduits dans les grands maisons ont-ils besoin d'être des Fernel pour faire fortune? Cependant notre professeur



s'appesantir sur ce Fernel & il me prie de observer que c'est un homme de l'art qui le loue. Ce Patin médecin de Paris, est assez fameux par son caractère satyrique & malin, par la manière extraordinaire & tout-à-fait comique dont il parloit le latin, par son fanatisme contre les disciples des modernes, & dont ses malades étoient les victimes; par son penchant à l'impiété, par la rage avec laquelle il déchiroit impitoyablement ses amis & ses ennemis. Voilà l'auteur auquel Mr. de la Veaux nous prie de faire attention

Ce Patin tout médisant qu'il est, ce Patin mauvais médecin, mauvais écrivain, mauvais sujet, a pourtant fait quelque compliment à Fernel médecin favori de la reine; & c'est là tout le fondement qu'a M. le professeur pour préférer Fernel à Vallès; mais pourtant après une preuve de l'habilité & du savoir de Fernel, c'est-à-dire, qu'il a laissé de grands biens.

Dans cette partie de son cahier qui concerne l'histoire de la médecine, je ne sais ce que Mr. de la Veaux peut avoir mis du sien, mais je vois qui lui ou son pourvoyeur ne distingue pas les temps; ils mettent Solano & Herrera à la même époque (pag. 23.) quoique le second soit venu deux siècles avant le premier, & pour ne point relever le mérite de Solano de Lucques Espagnol, il ne dit point que Jacques Richell & Layard Anglois, van Swieten, Wetsch Allemands, Logmann Suedois, Habers Danois, & Sauvages le seul médecin François qu'on puisse lire avec profit, ont fait valoir la découverte de ce médecin Espagnol, qui n'a d'ailleurs rien à faire à notre sujet puisqu'il est plus d'un siècle postérieur à notre époque & que je n'en ai point parlé. Notre professeur le nomme ici pour nous dire seulement que Fouquet medecin François étoit un charlatan. Il pourroit nous rappeler aussi



les vers qu'on a fait à l'occasion de Mesmer & de son magnetisme animal

*Le François si malin, est encor plus crédule.*

Mr. de la Veaux ne trouve pas que la botanique ait du rapport avec l'agriculture, ou avec l'économie rurale. Si Mr. le professeur a jamais été en campagne, il faut qu'il n'y ait fait autre chose que tenir la charrue, semer de l'orge & engraisser des cochons, puisqu'il renferme dans ces bornes, l'économie rurale. Je voudrois lui faire savoir que Pierre Crescenzo Bolonois, qui vivoit vers la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, & Alphonse Herrera au commencement du XVI<sup>e</sup>, & dont Charles Étienne copia en partie les livres deux siècles après, sont également comptés parmi les auteurs économiques & parmi les botanistes. C'est que réellement il y va tout autant d'herbes à la cuisine & sur la table, qu'à l'apothicairerie. Mais il apprendra cela lorsqu'il fera un cours d'économie pour servir de supplément à l'*Esprit des Loix* à l'usage des Hottentots. Tandis qu'il daigne nous donner des *cours théorétiques & pratiques* de langue & de littérature, il se contente de nous apprendre l'histoire littéraire, & l'origine des choses & des noms. C'est bien un grand malheur que ce maître Coursier n'ait pas toujours le pas sûr. *Pierre Pinđor & non Pintor*<sup>26)</sup>, dit-il, *chirurgien du Pape*

<sup>26)</sup> Le nom de *Pinđor* ne se trouve ni dans les dictionnaires ni dans les bibliothèques. Mr. Corunno le seul, de tous ceux qui en parlent, qui ait eu dans ses mains ce fameux ouvrage sur le mal vénérien l'appelle *Pierre Pintor*. Ce nom qui est ici propre, est aussi appellatif. Apparemment que Mr. le professeur en a voulu rectifier l'étymologie du nom, & il a cru que puisque *pingo* fait *pinxi* au prétérit, le verbal devoit être *Pinđor*. Pour de telles fautes J. C. de la Veaux recevoit la correction dans la quatrième classe & le régent crierait *pinxi, pīdum & Piđor*. Mr. le professeur répète ce *Pinđor* au bas de la page, où il trouve la manière de faire encore d'autres grosses fautes de grammaire dans une simple citation.



*Alexandre VII. écrivit en 1500 un ouvrage sur les maladies vénériennes; & il s'y plaint que les barbiers & les charlatans employoient trop fréquemment le mercure: Preuve certaine que ce remède étoit déjà très-commun en Italie, & que ce Pintor n'en fut point l'inventeur. (pag. 24.)*

Il n'y a que trois ou quatre grosses fautes dans ces lignes, une contre les élémens de la grammaire latine, & contre la bibliographie en même temps. Une autre contre l'histoire la plus connue, une autre enfin contre la logique. Passons sur les deux premières.

Il dit: *chirurgien du Pape Alexandre VII.* Ce maître de langue ignore-t-il qu'Alexandre VII. siégeoit non l'an 1500, mais l'an 1660? Il va bien regretter d'avoir fait cette méprise lorsqu'il apprendra qu'il devoit dire Alexandre VI de la famille des Borgia. Ce nom lui auroit rappelé quelque lieu rebattu qu'il nous auroit fait entendre à ce propos contre cette famille Espagnole. Il est vrai qu'on lui auroit observé que l'histoire de ce Pape & de son fils ne fait pas plus d'honneur à la France qu'à l'Espagne, mais la tirade auroit toujours été faite. Enfin il dit que le livre de PINTOR fut imprimé l'an 1500, donc ce médecin n'avoit pas encore découvert ni pratiqué les frictions mercurielles dont il parle. Mais ce médecin (ou chirurgien s'il le veut) étoit fort en vogue 30 ans avant qu'il publiât son livre. Falloit-il absolument que ce livre fût imprimé pour que les autres chirurgiens apprissent de Pintor l'usage de ce spécifique? Sans doute, nous dira Mr. de la Veaux, on n'a point à paîtrir, à faire de la soupe, à rôtir sans avoir lu le Cuisinier François.

Il veut de toute façon nous assommer de détails en fait de médecine & de chirurgie. Il cite aussi une Gazette salutaire de l'an 1767 pour prouver que l'an 1471 un François a inventé l'opération de la pierre.



Mr. de la Veaux s'est plaint quelque fois, qu'on l'accusoit d'avoir vendu sa plume à des haines particulières <sup>27)</sup> ceux qui me connoissent, dit-il, savent que rien n'est plus opposé à mon caractère. Je ne fais si tous ceux qui le connoissent lui rendent cette justice. Ici on ne l'accusera certainement pas de s'être vendu aux marchands de vins de Bourdeaux, ni aux propriétaires des vignobles de la Gascogne ou de quelque autre province que ce soit de la France. Car la première réflexion que cette notice nous fait faire, c'est que les remèdes doivent se trouver plus facilement & plutôt où le mal est originaire, ou de plus ancienne date. J'ai oui dire que la maladie de la pierre ou de la gravelle est plus commune en France, & que dans les autres pays elle est plus fréquente à mesure que l'on boit davantage des vins de France.

Les six ou sept pages qui regardent les belles lettres pourroient bien être de Mr. de la Veaux. Ce qu'on y lit est assez superficiel pour qu'un maître de langue ait pu l'écrire; & il y a assez de traits de malignité pour qu'on puisse y reconnoître l'Auteur de ces pamphlets dont on vous a parlé.

Il veut nous apprendre qu'il y avoit des Troubadours en Provence & des Trouveires au nord de la France. On l'ignoroit sans doute; il est vrai qu'il auroit dû refuter ce que j'ai dit des princes Catalans & Aragonois qui ont le plus protégé les Troubadours. Au lieu de cela il me rappelle, pour confirmer mon assertion, un Alphonse II. dans un endroit où il auroit pu dire quelque chose de curieux sur l'histoire de ces poètes. Il fait voir que les sources de cette partie d'histoire littéraire lui est aussi inconnue que celle de la

---

<sup>27)</sup> III. Cahier de l'an 1784. Critiques pag. 17.



théologie, sur laquelle il a dit tant de sottises dans les premières pages de sa critique.

Tout homme qui a quelques principes de littérature connoît Crescimbeni, & Bastero, qui ont éclairci, rectifié & augmenté l'ouvrage du provençal Nostradamus. Depuis quelque temps Mrs. de Ste Palaye & de Paulmy ont tiré de la poussière des anciennes bibliothèques, beaucoup de choses concernant les anciens poètes françois. Dernièrement Mr. Millot a donné l'histoire des Troubadours, & s'il semble ignorer beaucoup de choses à l'égard des Troubadours Espagnols, ou Italiens, il n'oublie presque rien de ce qui fait honneur à ses compatriotes. Notre maître Courcier ne cite aucun de ces auteurs là; & avec toute l'envie qu'il a de faire parade d'érudition, il se réduit à un *essai sur l'art dramatique*. Cet *essai sur l'art dramatique* au sujet des Troubadours me paroît cité aussi à propos que l'est l'histoire des Indes de M. l'abbé Raynal à propos des établissemens européens du XIII. siècle. Car la poésie dramatique est précisément le seul genre auquel les Troubadours n'ont point touché du tout. Il paroît qu'en cela notre Professeur est assez constant dans sa méthode. Pour les Jorgi & les Ausias March & quelques autres Troubadours Espagnols que l'on pourroit presque comparer à Pétrarque, il est clair qu'ils n'entrent pas dans son cours de littérature & que Mr. de la Veaux ne veut pas les connoître. Il nomme ce Loris dont j'ai parlé dans le tableau des révolutions de la littérature & le bon Clopinel. Il ignore apparemment que l'auteur du roman d'Amadis de Gaule étoit Espagnol ou du moins que les Espagnols ont droit de le prétendre. Il rappelle un vers de Boileau fort connu qui prouve clairement que dans le XIV. siècle lorsque l'Espagne avoit les ouvrages d'Henriquez d'Arragon Marquis de Villena, la Celestine de Juan Mena, & la Melibea de Cota,



on admiroit encore en France *l'art confus des vieux Romanciers.*

Au sujet des poètes épiques il nous donne la traduction du commencement d'un poëme de l'Hernandie imprimé, dit-il, l'an dont il ignore l'auteur & que par la date il seroit non seulement à propos, mais nécessaire de connoître, sans quoi il n'a rien à faire dans notre dispute. Le début de l'Hernandie qui est, à la vérité, un peu dans le goût d'Ovide par trop d'abondance, & dans celui de Lucain pour l'enflure, sert toujours à faire voir la richesse de l'imagination espagnole. Mais où est-il allé chercher cette Hernandie que je n'ai point nommée dans mon discours? Vous verrez qu'elle n'entre pas même parmi une dizaine d'autres poëmes épiques que j'ai rappelé à Mr. de Mirabeau.

On pourroit alléguer plusieurs raisons pourquoi les poëmes Espagnols n'ont pas été traduits. Les François ont cru peut-être que c'étoit assez que de traduire le Camoens. Mais comment Mr. le Professeur ose-t-il dire que l'*Araucana* n'est pas connue? S'il ne la connoit pas, comment ose-t-il donc parler de littérature espagnole? S'il a lu la Henriade, n'a-t-il point vu que dans l'essai sur la poësie épique, Voltaire en parle & qu'il ne juge pas au dessous de sa plume d'en traduire un chant. Dans le Dictionnaire encyclopédique à l'article POEME il en est parlé avec éloge comme d'un poëme où il y a des choses neuves. Il dit avec une politesse & une prudence égale que l'*Araucan* est l'ouvrage d'un soldat.

Apparemment à force d'avoir entendu chanter à sa femme Marbrouch *s'en va-t-en guerre*, il faut que Mr. le Professeur ait rêvé d'être lui-même ce fameux général. Que dis-je? Il faut que dans un accès de folie il se soit imaginé d'être un grand Monarque pour appeler un gentilhomme de la Chambre de Maximilien II., un compagnon; un Général de Philippe II., un soldat. A la vérité il a été un de ces soldats du Roi d'Espagne qui



ont fait tourner le dos aux Généraux François à la bataille de St. Quentin.

Cependant ce soldat espagnol a fait au Chily ce que deux cents auteurs de profession n'ont pu faire à Paris pendant cent cinquante ans. Il fit même plus, dans ce genre de poésie, que l'auteur de la Henriade. L'on peut dire sur son sujet.

*Erat quod tollere velles.*

Mr. le professeur de la Veaux dit qu'il ne connoît pas Garcillaffo & Boscan; quand il parle de la sorte on peut le croire, comme lorsqu'il dit qu'il méprise la perfection chrétienne de Rodriguez que Mrs. de Port Royal ont traduite. Mais il semble savoir en revanche que Villon débrouilla le cahos des vieux Romanciers. Il est fâcheux qu'après que Villon eut débrouillé ce cahos, Ronfard réglant tout, brouilla tout, & que ce goût d'élégance, cette raison, cet ordre, dont nos François ne sont redevables qu'au génie des Celtes leurs ancêtres, aient souvent été sujets à des accès de barbarie, de pédanterie & de confusion.

Marot a servi à Rousseau pour la tournure & la vivacité piquante de l'épigramme, & à la Fontaine pour cette grace négligée &c. Mr. le Courfier a oublié de répéter ici sa belle épiphonème; voilà ce qui s'appelle faire quelque chose pour l'Europe! Cette Europe ingrate avoit oublié qu'elle avoit de grandes obligations à Marot pour avoir servi à la tournure des épigrammes de Rousseau. Elle ne se souvenoit plus de ce quelle devoit à Villon pour avoir servi à former Marot.

L'Espagne qui avoit des poètes sous Charles-Quint, c'est-à-dire, deux cents ans avant Rousseau n'envie point à la France ni son Villon, qui fut condamné à la Potence par une infinité de coquineries, ni Marot, exilé, emprisonné, fouetté par de semblables prouesses; ni son Jean Baptiste Rousseau, dont l'histoire est tout aussi édi-



fiant. Le Parnasse Espagnol n'a point de tels héros à vanter. La plupart, & presque tous ses poètes avec toute la vivacité de leur esprit ont été sans reproche dans le caractère. Mais qu'y faire? Mr. de la Veaux aime les Villon, les Marot, les Rousseau. Il paroît que son fournisseur d'érudition médicale a connu son goût lorsqu'il lui a recommandé avec distinction Guy Patin.

Ce qui est un peu singulier, c'est que pour faire connoître le génie original de son Marot, Mr. le Courfier rapporte deux pièces dont la belle première feroit prendre ce poète pour un plagiaire. La voici:

*Anne, ma sœur, d'où me vient ce songer?  
Qui toute nuit par devers vous me mene?  
Quel nouvel hôte est venu se loger  
Dedans mon cœur & toujours s'y pourmene?  
Certes je crois, & ma foi n'est pas vaine  
Que c'est un Dieu.*

Ce n'est là qu'une copie défigurée d'une demi-douzaine de vers de Virgile. Mais notre incomparable professeur ne sait pas ce que tous les écoliers savent par cœur en sortant des humanités:

*Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent!  
Quis novus in nostris successit sedibus hospes,  
Quem sese ore ferens! Quam forti pectore et armis!  
Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deorum.*

Mr. le professeur paroît surpris d'entendre dire que la poétique de Boileau n'est qu'un recueil rimé de préceptes très connus. Boileau rimeur! s'écrie-t-il tout émerveillé, Boileau rimeur!

*La maraviglia  
Dell'ignoranza è figlia*  
dit Metastasio.

On pourroit repliquer d'abord qu'on a bien plus de raison d'appeller Boileau *rimeur*, que Boileau n'en avoit d'appeller ainsi Lope de Vega, le poète le plus



fécond qu'ait eu l'Europe depuis Euripide & Ovide. Mais je ne suis pas surpris de voir que M. de la Veaux ne connoit pas plus Horace que Virgile. C'est pourquoi il ignore ce que son Boileau a copié des œuvres d'Horace, ce qu'Horace dit des poètes satyriques & didactiques, auxquels il n'accorde point le caractère de poète. Il est un peu surprenant qu'il ne lui soit jamais tombé sous les yeux une édition des œuvres de Boileau, où sont rapportés les passages qu'il a pris soit d'Horace soit de Juvenal. Mais peut-être que Mr. le professeur qui a oublié son latin, en voyant ces terminaisons en *as* & en *os* a pris cela pour de l'Espagnol & il n'a pas daigné y faire attention. Autrement il ne seroit pas si scandalisé d'entendre dire que Boileau pourroit être regardé comme un rimeur. Il faudroit que quelque maître d'école ou quelque écolier lui expliquât ces deux vers :

*Neque si quis scribat uti nos*

*Sermoni propiora, hunc dixeris esse poetam.*

Au sujet des poèmes qui ne sont guere poétiques, vous serez étonné que notre rigide censeur m'ait laissé passer ces deux lignes où je dis que la Henriade fatigue au bout d'un chant. A-t-il fait attention à l'auteur que je cite, ou est-il lui même de ce sentiment? Vous aurez lû peut-être, ou l'on vous aura dit que notre habile maître a insinué dans le premier cahier de son cours théorétique & pratique, que pour instruire les sauvages le faut leur faire lire d'abord la Henriade & l'esprit des loix. Or comme il veut faire de la Henriade un livre d'éducation, il la regarde vraisemblablement comme un recueil de sentences mises en vers, tel que les distiques de Caton, plutôt que comme un ouvrage épique de la nature de ceux de Virgile & du Tasse. Il est vrai que si Mr. le Professeur a été indulgent sur ce que j'ai dit de la Henriade, il est en revanche un peu fâché de la manière



dont j'ai parlé d'un autre ouvrage épique du même auteur. Il paroît s'intéresser beaucoup pour la *Pucelle*. Cette pauvre *Pucelle*! dit-il. Ne nous opposons point à ses inclinations. Qu'il en soit ravi si c'est son destin; qu'il la ravisse ensuite; que cette pauvre *Pucelle* soit l'objet de sa tendresse; qu'il la tire des tristes murs où elle est enfermée; qu'il l'enleve, qu'il la porte dans ses bras, qu'il la prenne sur son cheval ou dans son coche; qu'il passe avec elle le Rhin; qu'il la conduise avec lui à Berlin; qu'il repasse l'Elbe & le Rhin; qu'il la conduise à Sturgard; qu'il la prenne avec lui lorsqu'il ira, la *Henriade* & l'*Esprit des loix* à la main, instruire les sauvages. Qu'il fasse servir sa *Pucelle* pour la petite pièce, & pour delasser l'attention des Hurons lorsqu'ils seront un peu fatigués de la lecture de la *Henriade*.

Mais puisque à cet endroit de son cours théorique & pratique, notre maître Courfier me traite de prédicateur Capucin, promettons lui de l'indulgence à notre tour. Faisons lui savoir que s'il vient se confesser d'avoir eu de l'attachement pour la pucelle de Voltaire on ne lui donnera d'autre pénitence que d'en faire autant pour celle de Chapelain & qu'ainsi au lieu d'une pucelle il en aura deux. On priera même que, si jamais l'on prend sa *Pucelle*, sa mie, pour forcieri, qu'on ne la traite pas comme Jeanne d'Arcq.

Il faut que je vous dise quelque chose sur les poëtes dramatiques à l'égard des quels nos adversaires semblent triompher.

Je ne suis pas, Monsieur, enthousiaste assez aveugle de la littérature Espagnole, ni de l'Angloise, ni même de l'Italienne, pour oser comparer leurs théâtres au théâtre françois dans l'état où il se trouve à présent. Je voudrois que nous pussions discuter cela avec Mr. le Marquis de Luchet & M. Engel qui ont des connoissances si étendues en ce genre. Peut-être ne seroient-ils pas d'un



avis différent du mien (v. Vicissitudes de la Littérature pag. x. Chap. x.)

Je pourrois ajouter ici que la population immense de Paris, population différente de celle des autres grandes villes, est la véritable cause de la régularité de théâtre françois & du bon goût qui regne dans la plus grande partie de ses pièces. Ce goût a commencé à se faire sentir lorsque Richelieu & Mazarin ont donné une nouvelle face à la monarchie & à la capitale, & que le concours des Italiens, les manières nobles, les agréments & la politesse espagnole se communiquèrent à la France par les deux mariages de Louis XIII. & de Louis XIV.

Le nombre des personnes polies, qui entre dans cette partie d'une population devenue alors plus grande, se trouve suffisant pour remplir le parterre & les loges, pour relever les fautes des auteurs & les défauts des pièces, à perfectionner les uns & les autres. Madrid, où il n'y avoit ni Académie ni Université, puisque les Universités d'Espagne ne sont pas dans la capitale; Madrid, dont la population n'approcha jamais de celle de Paris, ne put pas remplir le théâtre de la même espece de spectateurs. Il fallut le remplir d'une classe inférieure qui n'avoit pas le goût aussi raffiné, & qui peu sensible à la régularité, se plait aux faillies, aux bouffonneries même, & à toutes sortes de merveilles. Lope, qui avoit besoin remplir la sale, fut forcé de s'accommoder à ce goût. Il le dit lui même dans un passage de sa poërique que tout le monde connoit, à l'exception de Mr. de la V. M. le professeur ignore aussi le témoignage que le grand Corneille rend au poëte espagnol, qui, avec ses défauts, offroit de grandes beautés & des fonds immenses pour enrichir le théâtre comique de quelque nation que ce soit. Il faut voir sur cela le théâtre espagnol que Mr. Huerta vient de publier. Mr. le Professeur a pourtant la bonté de nous parler de



la Sophonisbe de Mairêt. Je l'excuse s'il ne connoît pas la Sophonisbe du Trissin, & s'il ignore que les Espagnols prétendent en avoir une antérieure à celle du poète italien. J'ai lu cela dans quelque préface du Parnasse Espagnol de Don Sedano. Cependant la remarque de M. de la V. nous oblige de lui rappeler ce qu'étoit le théâtre françois, lorsque l'Espagne avoit des Vega & bien d'autres auteurs meilleurs que lui. „Notre émulation, (dit M. de Voltaire dans sa lettre au Duc de la Villière) se bornoit près de cinquante ans après à la traduire (la Sophonisbe du Trissin) en prose; & quelle prose encore? Il nomme celle de Melin de St. Gelais qui pourtant étoit un des prosateurs les plus estimés. „Nous n'étions dignes alors, continue Voltaire, de rien traduire ni en prose ni en vers“.

Mr. le Professeur paroît n'avoir rien à opposer à ce que j'ai dit des romans espagnols, il ne s'arrête point à ce sujet. Auroit-il par hasard eu connoissance d'un ouvrage du célèbre P. Isla imprimé, à ce qu'on m'assure, à Boulogne & que j'attends avec un désir extrême? Le titre en est *Gilblas revendicado*. Le célèbre Jésuite, auteur aussi érudit qu'élégant & agréable, a prouvé dans cette Diatribe, m'a-t-on dit, que le roman de Gilblas, le seul bon roman que la France puisse vanter, n'est qu'une traduction d'un ouvrage espagnol qui est tombé dans les mains de Mr. le Sage & qui a été inconnu au reste de l'Europe jusqu'à ces derniers temps.

J'ai dit des peintres & des sculpteurs plus qu'il n'en falloit peut-être, & je n'ai pas oublié de relever l'erreur que l'émulation nationale avoit répandue touchant les architectes Foix & Herrera. Comme Mr. de la Veaux n'a pas vu les vies des architectes par Mr. Milizia, & qu'il puise son érudition dans son petit dictionnaire portatif, il faut l'excuser lorsqu'il copie des menfonges que tant d'autres ont crus ou feint de croire.



Mais la remarque que je trouve au sujet du peintre Vargas est tout à fait admirable.

Ce Louis de Vargas qui étudia en Italie, retourna dans sa patrie après sept ans d'un travail opiniâtre, mais Antoine Flores & Pierre Campana, peintres flamands qui y étoient alors, le trouvèrent si foible, qu'ils l'obligèrent à retourner en Italie, où il étudia encore sept ans, *avant que de pouvoir être bon à quelque chose.*

Il copie cela de son dictionnaire historique & avec sa bonnefoi ordinaire il supprime ce qui suit: „Au bout „de ce temps Vargas n'eut plus de concurrents à crain- „dre; il força à son tour Pérez d'Alezio peintre célèbre „d'éviter le parallèle avec lui. Il se trouva dès lors en „possession à Seville des plus grands ouvrages. Cet ar- „tiste n'excelloit pas moins dans les portraits que dans „l'histoire.“ Au lieu de cela notre honnête Censeur dit qu'il étudia encore sept ans pour être bon à quelque chose & que cela prouve les progrès rapides que faisoient les *grands hommes de cette nation dans les beaux arts.*

Mr. de la Veaux qu'auroit-il conseillé à Louis de Vargas lorsqu'il vint de Rome la première fois & qu'il trouva d'autres peintres qui avoient plus de mérite. Il lui auroit dit peut-être qu'il falloit aller son train, dire du mal des autres, trouver tout mauvais hors ce qu'on fait soi même, qu'il ne faut pas faire l'écolier, qu'il faut du courage, de la hardiesse, de la franchise.

Je doute si ce n'est pas à la suite de semblables conseils que suivoient les artistes François, & des exemples de constance dans le travail que donnoient les Espagnols, qu'est devenu si commun ce vers italien:

*Furia Francese e gravità Spagnuola.*

Mais ce que Mr. de la Veaux n'a eu garde de dire, c'est que après que l'Espagne avoit eu des Vargas, des Alezio, il se passa encore plus de cent ans avant que



la France eut un seul peintre qui pût approcher de ceux-ci.

Que vous dirai-je, Monsieur, de la mauvaise humeur de Mr. le Coursier contre l'Académie; de ce qu'il dit des mémoires de l'Académie, des maîtres d'école qui les blanchissent, des François qui savent leur langue <sup>28</sup>).

Il finit par dire que Mr. Cavanilles a répondu à Mr. Masson en *galant homme*, Voilà du moins un Espagnol galant homme aux yeux de Mr. de la Veaux qui traite cette nation comme un malade incurable. La justice qu'il rend ici à Mr. Cavanilles m'engage à suivre son avis. Pimenterai encore autant qu'il me sera possible Mr. de Cavanilles. Ce savant Espagnol en imprimant à Paris avec approbation & en face de Mr. Masson débute par cette expression. „Il étoit réservé à Mr. Masson de nous offrir le modèle de l'ignorance la plus coupable & celui de la présomption la plus audacieuse“. Mr. le professeur de la Veaux ne trouvera par conséquent pas mauvais que je me serve de ses mêmes expressions en lui reprochant les fautes grossières & les impertinences dont fourmillent ses annonces & ses critiques. Mais il me semble que pour n'être pas un *servum pecus*, en imitant, il faudroit ajouter quelque chose & augmenter un peu la force de l'expression. Je voudrois que ceux qui le connoissent mieux que moi, me fournissent quelques traits propres à caractériser cet écrivain. Pour moi sans sortir de son cours merveilleux que j'ai un peu parcouru, je dirai qu'à cette *coupable ignorance* à cette présomption audacieuse, il associe une pédanterie sottise & maligne: & je me lave les mains pour toujours de tout ce qu'il peut dire & écrire.

J'ai l'honneur d'être &c.

<sup>28</sup>) On a retranché ici quelques pages de cette lettre qui ne regardent que très-indirectement, ou point du tout, la littérature ni la nation Espagnole. (Note de l'éditeur.)



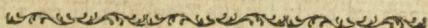
# LETTRE XIV.

à Monsieur

*De la Haye de Launay,*

*Conseiller intime des Finances & premier Regisseur des*

*Accises dans les États Prussienues.*



ce 10. Juin 1785.

Vous savez, Monsieur, que je ne hais pas les François. Quand je n'aurois l'honneur de connoître que Mr. le Comte d'Esterno, Mr. le Marquis de Bouillé, Mr. d'Oraison & Vous, je ne pourrois qu'aimer & estimer votre nation. J'en ai aussi connu beaucoup d'autres dont le souvenir ne peut que confirmer l'idée que j'ai dû m'en faire depuis que je suis ici. Et nous avons en Piémont deux Princesses Françoises, qu'il est impossible de ne pas adorer lorsqu'on a le bonheur de les connoître.

J'ai ouvertement déclaré, comme vous avez entendu que j'avois profité de la lecture des livres François presque autant que de ceux de ma nation. Mais il y a sans doute dans tout pays de toutes sortes de sujets, & si vous avez beaucoup d'écrivains sages, profonds & modérés, vous n'en avez que trop qui ne le sont pas, & qui par leur ton avantageux & quelque fois impertinent nous feroient presque perdre la bonne opinion que nous avons des autres. Je n'irois pas vous rappeler ce que le calviniste converti, le controversiste pourpré Du Per-



ron a dit des Allemands, ni ce que le jésuite Bouhours a dit des Allemands & des Italiens, ni les vers insultants du satyrique Boileau sur les Italiens & les Espagnols.

Vous vous souvenez, Monsieur, de ce mémoire de Mr. le comte de Rivarol qui certainement ne manque ni d'esprit ni de connoissances & qui mérita par là d'être couronné & ensuite aggregé à l'Académie. Vous savez que parmi beaucoup de bonnes réflexions qu'il a faites sur l'universalité de la langue Françoisé, il en a hazardées bien d'autres qui ne pouvoient que déplaire aux autres nations & même à des François plus raisonnables. Il y maltraite injustement les Italiens, les Espagnols, les Anglois, les Allemands. A s'en tenir à ses termes on diroit qu'il prend les Mazarin, les Caprara, les Spinola, les Piccolomini, les Crillon, les Broglio pour des Baladins.

L'Espagne qui avoit eu des Vega, des Boscan, des Mendoza, des Garcillasso, des Cervantes, des Gracien, des Gongora étoit si ignorante qu'elle ne savoit pas qu'en Italie, dont la moitié lui appartenoit, il y eut des Tasse & des Arioste. L'Allemagne, au moment qu'elle enfantoit des Leibnitz, ne pouvoit pas avoir de beaux esprits, & la nation qui avoit eû des Pope des Swift, des Fielding, n'a que de la raison sans agrémens. Il n'y a que la France qui raisonne par essence. Les seuls François sont aimables, il n'y a que la langue Françoisé qui soit claire par son propre génie. C'est la langue de la raison, de la modération, du bon esprit. Enfin quand on les entend demander d'une nation des plus illustres & des plus respectables ce qu'elle a fait depuis mille ans, ne peut-on pas être tenté de chercher à quel titre ils prétendent être le premier peuple du monde, ou de savoir du moins de quelle manière ils ont atteint ce degré de considération qui peut faire paroître legitimes leurs prétentions. Voilà, Monsieur, ce qui m'engage à entrer dans cette lice. Quand on me demande



ce que les François m'ont fait, je suis tenté de répondre au nom des autres nations ce qu'un Athénien répondit à Aristide, qui lui demanda; Qu'a fait Aristide pour que tu le condamne à l'exil? Je n'aime pas, répondit-il, qu'il venille se faire appeller le juste par préférence à tout autre. Je connois, Monsieur, votre modération, votre impartialité, votre jugement, & j'ose vous demander s'il convient aux auteurs & aux artistes de regarder les François comme un peuple qui ait le droit de nous donner exclusivement ses livres comme ses modes? Cela nous convient d'autant moins que depuis quelque temps soit leurs livres, soit leurs modes deviennent de jour en jour plus légères, & que sous les beaux noms, d'agrement & de goût, sous ce titre specieux ils nous font oublier ce qui est solide & utile.

Depuis qu'il y a des sociétés formées, réglées & polies, on a toujours travaillé à empêcher qu'une puissance ne subjugât l'autre. Sans rechercher l'histoire ancienne on le voit par la ligue de Cambray, par la sainte ligue en Italie, & par la confédération de Smalcalde contre Charles-Quint, par celle d'Augsbourg contre Louis XIV. S'il y a un titre pour excuser la protection que le ministère de France a accordé dernièrement aux Américains, ce n'est que celui d'empêcher les Anglois d'être les seuls maîtres de la mer; & vous savez comment tout l'Univers a applaudi à la confédération Germanique dont le but a été de mettre des barrières à une puissance qui alloit se rendre trop formidable. Chaque république de toute espèce, chaque société particulière, chaque individu dans sa sphère éprouve les mêmes impulsions, & a le même droit de s'opposer à tout autre corps de métier, à toute classe particulière qui prétendrait à une supériorité, à une préférence décidée.

Des personnes dans votre place, Monsieur, ou dans d'autres semblables. cherchent les moyens de prévenir ou

h



de détourner tout commerce passif & ruineux, d'empêcher que les manufactures & les productions étrangères ne fassent languir l'agriculture & l'industrie du pays, & n'absorbent le numéraire par des choses dont on peut facilement se passer, ou que l'on peut trouver chez soi. Tout ministre, tout financier, tout économiste zélé souhaite qu'on puisse faire à son roi le compliment que le grand Colbert attira à Louis XIV. lorsqu'il défendit les manufactures étrangères pour encourager celles de la France:

*Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles  
Que payoient à leur art le luxe de nos villes.*

Boil.

Nous autres gens de lettres serons-nous plus indolents? Devrons-nous consentir ou souffrir nonchalamment que la France seule donne ses livres au reste de l'Europe, qu'on ne parle que sa langue, que les productions littéraires des autres pays n'aient cours ni crédit, qu'autant que le hazard les fera connoître en France & que quelque François se chargera de les traduire? Que ce qu'ils disent d'eux mêmes ou des autres nations se repande partout, & que ce qu'en disent les autres ne soit connu que dans quelques provinces? Vous voyez, Monsieur, où cela nous meneroit, quand on ne regarderoit la littérature que comme une branche d'administration & de commerce.

Je suis assez patriote, soit que je me regarde comme Italien, ou comme Allemand (puisque je vis ici des bienfaits d'un roi d'Allemagne) & je suis même assez cosmopolite pour m'exposer aux critiques des personnes prévenues & partiales, aux injures même des fanatiques & des ignorants, en prenant ouvertement le parti des autres nations contre des François qui les insultent & qui voudroient les condamner au mépris. Je pourrois encore dire, Monsieur, qu'en parlant en faveur de



la littérature Espagnole, je n'eus pas seulement pour objet l'honneur de cette nation; mais l'avantage réel de la nation voisine. J'ai pensé que si l'Espagne, outragée d'un côté, défendue & encouragée de l'autre, se réveille encore & fait de nouveaux efforts, comme effectivement elle semble les faire, pour joindre les autres nations qui l'ont laissée en arrière, la France en éprouvera de l'avantage aussi bien que l'Espagne.

Les nations sont comme les individus qui ont besoin de rivaux. On a vu que l'émulation de l'Angleterre a servi pour relever la littérature françoise de l'état de langueur & de dégoût où elle paroissoit déjà tomber sur la fin du regne de Louis XIV. Si l'Espagne se relève comme il semble, au point de donner encore de la jalousie à ses voisins, on y gagnera, je pense, des deux côtés. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que cette émulation ne fera de longtemps suivie d'aucun de ces maux que la jalousie nationale a causés autrefois, & notre guerre littéraire ne fera du mal qu'à ceux qui le méritent.

Je viens de livrer à la presse une longue lettre adressée à Mr. Dohm dans laquelle vous trouverez peut-être que je suis sorti des bornes de cette modération, dont je me suis toujours fait un devoir. Mais j'espère que tous ceux qui ont lu l'article de ce cours théorique & pratique, fameux à Berlin & probablement ignoré ailleurs, voudront bien excuser quelques traits un peu piquants que je n'ai pu retenir. Encore j'en ai écarté tout ce qui n'a point de rapport au sujet que je traite & qui ne regarde point l'Espagne. J'ai même laissé passer quelques impertinences, parcequ'en y répondant il étoit impossible de ne pas rappeler des faits qui font horreur à notre siècle, & qui font certainement peu d'honneur à la France. Que falloit-il répondre, par exemple à ce qu'il dit à la page 9.



„Nous ne nierons point ici que la superstition & le fanatisme n'aient causé de grandes horreurs en France. L'imagination du François naturellement vive & ardente ne connut plus aucun frein, quand le fanatisme Italien ou Espagnol eut armé la nation d'un poignard; mais le premier mouvement une fois passé, le François rentre dans son état naturel, & c'est la raison; alors il déteste ses cruautés, il frémit à la vue du sang qui dégoutte de ses mains criminelles. Chez les François, le fanatisme est une espèce de fièvre intermittente, à laquelle les corps les plus sains sont quelquefois sujets; chez les Espagnols, c'est une maladie continue, qui entre dans le caractère de la nation. Les premiers ont besoin de médicamens; les autres sont des furieux incurables. Mais pourquoi m'amuser à refuter un paradoxe qui ne devoit pas l'être? Ouvrons l'histoire des Espagnols dans l'ancien & le nouveau monde; figurons nous entassés les uns sur les autres des millions & millions de cadavres, victimes de la superstition & du fanatisme Espagnol, & regardons avec dedain un homme qui prétend que toutes les horreurs de cette nation féroce purent être inspirées par l'exemple d'un Cardinal qui fit brûler en France quelques hérétiques <sup>29)</sup>“.

J'ai cité à Mr. Dohm quelques autres exemples, outre celui d'un Cardinal de Blois pour faire souvenir les lecteurs de ce qu'on avoit fait en France à l'égard des hérétiques avant que l'Inquisition fut établie en Espagne; mais pour gloffer, d'une manière ou de l'autre, cette fièvre intermittente à laquelle M. de la V. compare le fanatisme des François, il auroit fallu rapporter l'histoire des Oppède, des Guérin, des Adrets, enfin rappeler les massacres de la St. Barthelemy que tout François raisonnable voudroit pouvoir ensevelir dans un oubli éternel. Oseroit-on demander à des François sages & raisonnables, à vous Mr.

<sup>29)</sup> V. le Disc. de Mr. de Nina. p. 9.



& à Mr. le Comte d'Efferno, si on feroit bien aisé que cette *fièvre intermittente* vous reprît une fois seulement dans chaque année, à chaque dix ans, ou même à chaque siècle? Mais vous connoissez, Monsieur, mieux que moi, le caractère de l'homme que j'avois à combattre.

J'ai l'honneur d'être &c.

## LETTRE XV.

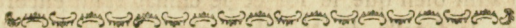
à Son Excellence

*Monsieur le Comte de Graneri,*

*Ambassadeur de S. M. le Roi Sardaigne à la Cour*

*de S. M. C.*

*à Vienne.*



*de Berlin, le 12. Août 1785.*

Je suis sûr que V. E. ne se moquera pas de mon Quichotisme Espagnol comme fait Mr. le Marquis de B. . . & qu'Elle lira avec plaisir les lettres qu'on trouvera ci-jointes.

Vous avez connu, Monsieur le Comte, la sagesse de l'ancien gouvernement Espagnol lorsque vous présidiez à l'audience royale des Cagliari qui jugeoit alors la plus grande partie des procès selon les loix ou Prégonés des

h 3



rois d'Arragon. Lorsque vous étiez Avocat général au Sénat de Turin, les ouvrages de Mr. de Campomanès qui paroissent alors, faisoient une partie essentielle de vos lectures, aussi bien que ceux de van Espen canoniste très versé dans la jurisprudence espagnole.

A Rome les entretiens de Mr. le Chevalier d'Azara, peut-être aussi les dépêches de Mr. le Comte de Florida-blanca, la conversation de Mr. Azedo y Torres & celle de Mr. de Senmanat aujourd'hui Patriarche des Indes; n'ont pu qu'avoir confirmé V. E. dans la bonne idée qu'elle avoit déjà soit de l'esprit, soit du caractère espagnol, & je ne doute pas que les Ministres & les Voyageurs qu'elle a vus à Vienne, & surtout M. le Marq. de Llan-no qui doit y avoir été ou qu'elle rencontrera en route ou à Turin n'ajoutent un nouveau poids au jugement précédent. Enfin, M., la connoissance que vous avez de l'histoire tant politique qu'ecclésiastique & littéraire, ne peut que vous avoir fait connoître de bonne heure, que si l'Espagne n'a pas brillé dans notre siècle, elle a figuré hautement dans les temps passés, & que le fond du caractère national aussi bien que le sol & le climat étant encore les mêmes, la sagesse du Ministère présent peut la relever facilement & lui rendre son ancien éclat.

Ce que V. E. me marque dans sa lettre du 31 de Juillet, touchant les querelles de Mr. Tiraboschi & les Jésuites Espagnols qui sont en Italie, me prouve de plus en plus qu'Elle s'intéresse pour l'Espagne. Je ne doute par conséquent point du tout, Mr. le Comte, que vous ne preniez mon parti lorsque nous aurez occasion de parler de mes brochures Espagnoles avec Mr. le Marquis de B. . . & avec quelques autres de nos compatriotes qui vous en parleront de même. Mais lorsque vous ferez en Espagne, j'espère que vous voudrez bien prendre ma défense d'une autre manière & ce sera de m'excuser si j'ai dit trop peu.



Je me flatte que M. le Comte de Floridablanca, M. le Comte de Campomanes, M. le Duc de Villa Hermosa, D. Eugene de Llaguno, & beaucoup d'autres trouveront certainement que j'aurois pu dire encore bien des choses pour répondre complètement à la question de l'Encyclopédiste & ensuite à la critique que quelques Journalistes ont faite de ma Réponse. Je prie V. E., pour l'amitié qu'elle m'a toujours témoignée, de vouloir faire comprendre à ceux qui n'ont pas été en Allemagne, combien il est difficile ici d'avoir les livres Espagnols qui m'auroient été nécessaires. Si on a de la peine à en trouver à Vienne où il y'a eu tant de personnes, pendant deux siècles, qui ont eu des correspondants en Espagne, il est bien aisé de se faire une idée de la disette qu'il y a de cette classe de livres dans un pays où les Espagnols ne commencent à venir que depuis quelques années. Après la mort de Mylord Maréchal qui avoir été souvent en Espagne & qui aimoit infiniment la nation & les auteurs Espagnols, il n'y a pas eu ici de personnes d'un certain rang qui ayent été au delà des Pyrennées.

J'ai l'honneur d'être &c.



## LETTRE XVI.

*Monsieur Bodoni,*

*Directeur de l'Imprimerie royale de Parme.*

*de Berlin, le 12. d'Août 1785.*

M. Decker nous a donné de vos nouvelles en écrivant de Turin à Mr. son pere. Il se loue de vous infiniment; c'est de quoi je ne doutai aucunement lorsque je vous le recommandai. Il m'annonce qu'il tient de vous un paquet pour moi; je pense que c'est la traduction du roman grec faite par Annibal Caro dont M. le Marq. de Breme m'a parlé. Il dit en même temps qu'il aura de vous en présent non seulement les essais de tous les différents caracteres que vous avez fondus, mais aussi un exemplaire de tous les livres que vous avez imprimés.

Je fais sûr, Monsieur, que ce sera une des choses remarquables que les étrangers chercheront à voir à Berlin & que tous les savans & les amateurs qui sont ici, verront cent fois avec étonnement. Lorsqu'on a vu ici l'édition d'Anacréon dont Mr. le Cardinal Garampi a fait présent à Mr. le Comte de Riwiesky grand connoisseur, grand amateur, & ensuite le *πρόμνημα* pour le roi de Suede que nous m'avez envoyé, on a dit que vous aliez éclipser les Barboux & les Baskerville: que dira-t-on lorsqu'on verra les autres livres sortis de vos presses, les essais de cent quatre vingt alphabets, & qu'on parlera des quarante mille poinçons que vous avez gravés?



Depuis que je suis devenu, par occasion, le panégyriste de l'Espagne, j'ai été tenté mille fois de publier qu'une des raisons qui m'avoient attaché à cette nation, c'étoit les soins que des Ministres de la Cour d'Espagne avoient pris de vous lorsque vous n'étiez connu que de quelques artistes de votre classe & de vos compagnons de l'Imprimerie de *Propaganda*. Je me souviens très positivement que vous m'avez beaucoup parlé des bienfaits de Mr. Muninno, aujourd'hui Comte de Florida-blanca premier Ministre du Roi d'Espagne & qui étoit Ministre de S. M. C. à Rome lorsque j'eus le plaisir de vous y voir en 1764. Je sais que c'est lui & si je ne me trompe M. de LLano alors Ministre à Parme, qui vous ont retenu en Italie, & qui vous ont chargé de la direction de l'Imprimerie magnifique qu'on venoit d'établir. Enfin je ne puis ignorer que c'est avec le titre de Typographe du Roi d'Espagne que vous continuez dans la direction de cette Imprimerie aujourd'hui si célèbre.

Mais est-il vrai, mon cher Bodoni, que l'Italie va vous perdre & que l'Espagne reclame les droits qu'elle a sur vous? Est-il vrai qu'on vous presse d'aller à Madrid, depuis la mort d'Ibarra? Deux chevaliers Espagnols qui ont été ici en venant d'Italie me l'ont dit, & la chose ne me paroît pas improbable. En ce cas j'aurai un motif de plus de faire un voyage en Espagne, si j'en ai une fois la permission & les temps. Ce ne sera pas la plus petite des satisfactions que j'y aurai, que de vous y trouver.

Adieu. Je serai toujours &c.



## LETTRE XVII.

à

*Monsieur le Comte Rezzonico,*

*Secrétaire perpétuel de l'Académie de Beaux-arts.*

*à Parme.*

*de Berlin, le 12. Août 1786.*

J'ai bien des querelles à soutenir depuis quelque temps; & je ne fais en quel sens vous direz *Egregiam vero laudem & spolia ampla refertis*, lorsque vous aurez vu ce que j'ai imprimé dans ces deux ans & les critiques que je me suis attirées. Les vicissitudes de la littérature n'ont pas encore effuyé de contradictions que je sache, parce que peu de monde lit ici l'Italien. La traduction du second volume n'a pas encore paru ni en allemand ni en françois. Je fus cependant aux prises la semaine dernière avec le célèbre poëte Klopstock que j'ai vu deux ou trois fois à des campagnes proche d'Hambourg. Il ne parut pas content de ce que j'ai dit des allemands & de lui en particulier dans les derniers articles des *Vicissitudes*.

Je m'imagine que lorsque l'ouvrage sera répandu, d'autres Allemands auront quelque chose à redire tout de même que les François par rapport à Voltaire & à quelques autres auteurs.

Au moment que je fus de retour d'un petit voyage qui me procura la connoissance du poëte Allemand, on me fit savoir que les auteurs d'un ouvrage périodique venoient de m'attaquer sérieusement comme un homme qui cherchoit à faire des profelytes à la reli-



gion catholique & cela à propos des lettres *Brandebourgeoises* dont je viens de donner le premier cahier. Je suis outre cela continuellement occupé des objections qu'on a faites à ma réponse à la question *que doit-on à l'Espagne?* dont vous aurez vu l'analyse & une courte critique dans le journal de Bouillon & dont vous voyez ici joint le supplément. Cette querelle, quoiqu'elle me donne de la besogne, ne me fatigue point, parce que le sujet en est riche & intéressant; & je ne l'abandonnerai pas si facilement.

En attendant, l'amour de la patrie m'a fait entreprendre sa défense contre un certain Mr. d'Archenholtz ancien Capitaine au Service de Prusse, qui, dans un ouvrage qu'il a intitulé *l'Angleterre & l'Italie*, nous traite indignement. J'ai lu un Mémoire sur ce sujet dans l'Assemblée publique du mois de Juin. Je pense que lorsque ce Mémoire paroîtra, j'aurai peut-être affaire avec lui. Heureusement à l'égard de l'Italie il n'a pas de son côté le suffrage de ses compatriotes.

Le pis de toutes mes affaires littéraires c'est que l'impression me coûte infiniment de la peine, & qu'avec cela je ne puis venir à bout d'avoir les éditions bien exécutées.

J'attends avec impatience le jeune M. Decker, que vous avez vu dernièrement à Parme. Il fait, à ce qu'on m'a dit l'Italien, & il saura peut-être encore mieux le François à son retour de Paris. Il aura vu la pratique de nos imprimeurs & surtout celle de Mr. Bodoni qui, comme vous savez, est un homme unique par la façon dont il fait travailler sous la correction des auteurs.

Je viens d'écrire à ce cher ami & j'ai l'honneur d'être &c.



## LETTRE XVIII.

à Son Excellence

*Monsieur de Hertzberg,*

*Ministre d'État & Membre de l'Académie,*

*à Potsdam.*

---

*de Berlin, le 19. Août 1786.*

Plusieurs écrivains François ont comparé leur nation tantôt aux Romains, tantôt aux Grecs avec lesquels ils ont si peu de rapport, tantôt avec les Anglois, avec lesquels ils n'en ont peut-être pas davantage. Ne seroit-il pas plus juste de comparer l'Espagne à la France? Jamais il n'y a eu deux pays, deux monarchies, deux nations dont on puisse faire le parallèle avec plus de raison, & ce n'est que d'après l'histoire qu'il faut que la postérité juge les nations & les rois. En tâchant de justifier ce que j'ai dit de l'Espagne dans mon discours académique, j'ai dû repasser dans mon esprit son histoire & j'ai trouvé de plus en plus, soit par rapport aux sciences & aux arts, soit relativement aux succès qu'ont eus les entreprises de la nation, & aux caractères des rois qui l'ont gouvernée, qu'on pourroit donner une très-grande étendue au sujet que j'ai traité. Pour le temps des Romains je crois qu'il n'y a pas à douter que l'Espagne n'ait fait une plus grande figure que les Gaules. La grande révolution que firent les invasions des Gots & des Francs n'est, à la vérité, guere plus glorieuse pour les anciens habitans de l'Espagne, que pour les anciens Gaulois. Mais dans le temps que les Visigots regnoient seuls en Espagne, & les Francs Mérovingiens regnoient



en France, il est assez certain que les premiers ont gouverné avec plus de sagesse & de gloire que les seconds. Leur nom est encore à présent en grande considération; & V. E., comme tout bon Poméranien, Prussien & Brandebourgeois, doit entendre avec plaisir que les nobles Espagnols se piquent tous de descendre des Gots: car il est si non sûr, du moins probable que les peuples conquérants sortoient de ces pays. Il est vrai que les Visigots devenus Espagnols ont résisté avec un peu moins de succès aux Sarrazins qui envahirent leur pays, au lieu que les François les ont vaincus à la bataille de Poitiers, en sorte que la France n'eut plus rien à craindre de ces étrangers quoiqu'ils aient ensuite été battus à Roncisvaux. Je considère ensuite les deux nations dans le temps qu'elles ne formoient pas encore un seul corps de monarchie, & que le Dauphiné, la Bourgogne, la Provence n'appartenoient que fort indirectement à la couronne de France, & j'observe que les exploits des Aragonois, des Catalans, des Biscayens, des Navarrois d'un côté, & des Provençaux, des Bourguignons, des Bretons, des Gascons de l'autre, pourroient faire des contrastes intéressants.

Dans le temps que les Provençaux & les Aragonois se disputoient la Sicile, des troupes Catalanes portèrent les armes jusqu'à la mer noire sous le regne de l'empereur Andronic & se firent craindre tantôt des Turcs, tantôt des Grecs. On lit cela dans Mariana & mieux encore dans une histoire particulière par un Comte d'Ossone réimprimée dernièrement à Madrid. Ces mêmes Catalans ont concouru aux progrès du commerce presque autant que les Vénitiens & peut-être plus que les Génois & les Pisans leurs rivaux. V. E. se rappelle que les Catalans sont les premiers qui ont fait des réglemens utiles au commerce & que ce sont eux qui ont introduit les *assurances*. L'auteur d'un ouvrage cé-



lèbre intitulé *Il consolato del Marc* que j'ai vu autrefois, & un historien de Venise nommé Sandi, rendent cette justice aux Catalans; & Pon convient en général que l'Espagne a concouru plus que la plupart des autres nations aux progrès du commerce. Peut-être V. E. a déjà vu sur ce sujet l'ouvrage de Capmani Espagnol qui rapporte quantité d'actes authentiques qui prouvent combien les Catalans ont devancé en cela les autres nations & même les villes Hanséatiques de l'Allemagne.

Les guerres des Espagnols contre les Maures & celles des François contre les Anglois qui s'étoient emparés d'une grande partie de la France méridionale formeroient aussi deux tableaux qui se corresponderoient l'un & l'autre; en nous représentant les Aragonois & les Provençaux en Italie & en Sicile. La France eut dans le XIII<sup>e</sup> siècle Louis IX qui mérita d'être compté parmi les saints & qui doit l'être aussi parmi les grands rois. Mais Ferdinand III son cousin, dit un historien François de nos jours, étoit aussi saint & plus grand que St. Louis. Il humilia les grands qui tyrannisoient les petits; il purgea ses états des brigands & des voleurs; il prit sur les Maures la plupart des villes de l'Espagne méridionale. Il établit un conseil souverain & fit rassembler les loix de ses prédécesseurs en un code que son fils Alfonse X acheva & publia sous le titre de *Las sete partidas*. Je ne crois pas que Mr. le Grand-Chancelier qui connoit tous les codes qui existent en Europe, en connoisse de plus considérables pour ce temps-là. Si Pon cherchoit les institutions particulières qui tiennent lieu de loix ou qui en préviennent les infractions plus destructives, on trouveroit que la Maréchaussée de France si renommée, a été formée sur le plan de la *Sainte Confrérie* établie en Espagne depuis un très-longtemps pour la sûreté des chemins.



Il seroit difficile de trouver parmi les monarques François, quand même en y comprendroit Henri IV, un roi qui ait fait tant de bien à l'Europe qu'en a fait Alfonso V roi d'Aragon & de Naples. C'est sous ce roi que les lettres chassées de Constantinople trouverent un azyle en Italie & en Espagne. C'est lui qui a fait ce fameux réglemeut qu'on appelle à Naples l'*Echiquier* pour partager les paturages, auquel l'Italie est redevable de la meilleure & de la plus grande partie des laines qu'elle envoie à Pétranger, & qu'elle emploie dans ses fabriques. Ferdinand le Catholique pourroit être comparé aux plus grands rois. S'il n'a pas été guerrier, ou pour mieux dire, s'il ne fit pas la guerre par lui même, il sut au moins choisir d'excellens capitaines. Aucun François raisonnable ne lui préférera certainement pas Louis XI, ni même Louis XII. Si la France a eu des Dunois, des Amboise dans le XV. siecle, l'Espagne a eu des Corfalcone, des Carvajal, des Ximenes. Ce brave Chevalier Bayard trouveroit un rival dans ce Mendoza de Cannete qu'on appelloit le Chevalier sans reproche & le brave guerrier par furnom.

Le regne d'Isabelle est l'époque de la découverte de l'Amérique. Ce seul nom devoit fermer la bouche à ceux qui demandent ce que l'Espagne a fait pour l'Europe. Colomb avoit cherché partout ailleurs, inutilement, les moyens nécessaires pour son expédition; sans la flotte espagnole qu'il obtint de l'ame noble & élevée d'Isabelle, l'existence d'un nouvel hémisphere seroit peut-être encore un problème. Si des particuliers ont eu part à cette entreprise, ça été un moine franciscain & deux négociants de Palos, tous trois Espagnols.

Personne ne prétend qu'à cette époque la nation espagnole, ni le gouvernement ayent jamais été blâmables à aucun égard. Cependant quand il faudroit toucher à l'article de l'Amérique, des Incas, des Indiens,



je demanderois à tout homme qui connoît la marche des affaires, ce qu'il auroit dit dans le conseil de Charles V, si on lui eût demandé s'il falloit s'assurer de la conquête du nouveau monde, ou se contenter de l'avoir connu & l'abandonner ensuite, ou enfin y envoyer de temps en temps quelques flottes pour en tirer quelques contributions.

Depuis que Mr. Robertson a publié l'histoire d'Amérique, tout le monde sait, ou croit savoir ce qu'ont fait les Espagnols dans le vaste théâtre dont ils venoient de s'emparer. Les progrès que nous avons fait dans la physique, en inventant la poudre, & dans la Cosmographie, devoient être fatals à des peuples si éloignés de nous. Il est impossible de lire cette histoire sans en avoir pitié, & quand on considère les suites de ce grand événement on n'ose presque pas demander si la providence l'avoit réservé à la fin du XV siècle pour le bonheur ou pour le malheur du genre humain. Quoiqu'il en soit peut-on douter que cette découverte n'ait procuré à l'Europe des métaux utiles & précieux & des productions très salutaires de différentes especes? D'ailleurs qu'auroient fait les François, les Anglois, ou quelle autre nation que ce soit, si le sort leur eût fait échoir un tel partage, de la même manière qu'il échut aux Espagnols? Si les françois n'ont pas fait des ravages semblables, c'est parce qu'ils n'ont jamais fait de conquêtes si considérables.

Les autres nations ont elles fait moins aux Indes orientales? Les motifs qu'ils avoient d'être cruels étoient-ils plus nobles ou plus puissants? l'histoire de Duplex, de Lally, de Lord Clives est-elle plus consolante pour l'humanité que celles des Cortès & des Pizarro? Il faudroit faire des paralleles avec les relations pathétiques de Las Casas avec celles de nos voyageurs modernes.

Un autre endroit faible de l'histoire d'Espagne est l'expulsion des Maures. On fait à peine aujourd'hui



comment excuser une opération à laquelle on a attribué depuis longtemps la décadence de l'agriculture & des manufactures en Espagne. Cependant ce qu'on lit dans *Pami des hommes* <sup>30</sup>), du refus que fit Henri IV. de les recevoir en France, pourroit justifier le parti qu'on prit en Espagne à l'égard de ces infidèles. „On fait, dit-il, l'offre que firent les Maures chassés d'Espagne de venir habiter les landes de la Gascogne.” Mr. le Marquis de Mirabeau dit sagement à ce propos „qu'il faudroit se transporter aux temps, avant de blâmer un gouvernement si éclairé que celui d'Henri IV. & son conseil.” On fait aussi qu'une partie du conseil de Philippe III. s'opposa au parti qu'on alloit prendre. Un Italien de mon pays, Je. Botero, qui connoissoit l'Europe, l'Asie, l'Afrique & l'Amérique de son temps comme Mr Büsching les connoit à présent, étoit en Espagne peu de temps après l'expulsion des maures <sup>31</sup>).

Ce Jean Botero, étoit d'ailleurs aussi profond politique & économiste qu'on pouvoit l'être de son temps. Il parle de la playe déplorable & profonde que l'Espagne venoit de recevoir par cette expulsion & il présenta même au Duc de Lerme des projets pour y remédier. Un autre Italien du même temps en parle à peu près dans les mêmes termes, & il ajoute que quelques-uns des plus vieux conseillers du roi s'opposèrent à la résolution qu'on prit dans le conseil <sup>32</sup>).

Henri IV. étoit un grand roi, mais ne pourroit-on pas dire qu'il n'a été grand qu'autant qu'il a eu des Es-

<sup>30</sup>) Tom. I. Chap. 4. pag. 70.

<sup>31</sup>) C'est environ dans ce temps-là que cet auteur fit un ouvrage que je trouve traduit en latin & imprimé à Cologne en 1597 où il compare la puissance & les forces du roi d'Espagne avec celle de Mahomet grand Seigneur des Turcs.

<sup>32</sup>) Il faut voir l'éloge de Botero avec des notes fort savantes par Mr. le Comte Galeani Napione. *Alessandro Zetoli, Istorie de suoi tempi.*



pagnols pour émules; & qu'il s'est formé en traitant, ou en combattant avec eux? Enfin il n'y a pas un seul héros d'aucun genre dans toute la suite de l'histoire de France au moins jusqu'au regne de Louis XIV; il n'y a aucune sorte de doctrine, aucun établissement, aucun art dont on ne trouve des modèles & des exemples précédents dans l'histoire d'Espagne.

On reprochera peut-être encore longtemps à l'Espagne son Inquisition; & je n'entreprends pas d'en faire l'apologie. Je ne doute pas que ce nom ne retienne une foule de négociants, de gens de lettres & d'artistes de toute espèce d'aller chercher en Espagne des ressources, des emplois & de la fortune qu'ils vont chercher dans des pays infiniment moins favorisés de la nature. Il est à espérer que les Ministres éclairés qu'a l'Espagne, trouveront les moyens de remédier à ce mal. S'ils ne le font pas c'est assurément parce que ce mal même, empêche d'autres maux encore plus grands & plus essentiels. D'ailleurs ce Tribunal qu'on s'est accoutumé à nous peindre comme un monstre dévorant, est bien moins malfaisant qu'on le suppose; c'est ce que j'ai eu dire à tant d'Espagnols qui ne sont ni fots ni bigots. Mr. de Mirabeau qui a tracé avec un pinceau si énergique les portraits de Louis XI. de François I. de Henri III, de l'implacable Richelieu & qui a peint avec des couleurs si peu avantageuses Louis XIV. & Madame de Maintenon, ne seroit pas fort étonné de ce qu'on trouve de véritable sur l'Inquisition d'Espagne.

Mais l'Espagne, dit-on, est trop dévote, & cette dévotion outrée est un obstacle à la prospérité temporelle. Il est très difficile en toutes choses de se tenir au juste milieu entre le trop & le trop peu. J'ose dire cependant qu'au cas qu'il soit inévitable de pencher trop d'un côté, il vaut mieux l'excès que le défaut. Mais V. E. fait trop bien que cette bigoterie n'est pas



dans la plus grande partie de la nation, telle que les étrangers se l'imaginent, & le gouvernement Espagnol qui a été le modele des autres dans le temps que le droit politique d'Europe ne faisoit que naître, pourra bientôt se compter de nouveau parmi les plus sages & les plus prudents. Si V. E. me pardonne ce trait de vanité, je puis Lui dire que j'ai cent fois ouï parler d'économie politique à des rois & à des ministres qui ont figuré pendant quarante ans en Europe par leurs talents & leurs expériences, & à d'autres qui n'y figurent pas moins à présent. En combinant ce que j'ai entendu dire & que j'ai lu avec tout ce que les nouvelles publiques nous annoncent de l'Espagne depuis huit ou dix ans & que V. E. fait probablement par des voyes plus sûres, j'oserois dire que la nation est à l'époque de sa renaissance, & que les moyens que l'on employe pour la relever de cette espèce de léthargie qu'on lui reprochoit avec quelque raison, sont les plus justes & les plus efficaces.

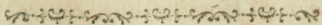
J'ai l'honneur d'être &c.

## LETTRE XIX.

à Monsieur

*le Marquis de Lucchesini*

à Potsdam.



ce 25. Août 1786.

Je n'aurois point voulu toucher au siècle de Louis XIV.  
& je ne parle des auteurs qui l'ont honoré que pour



donner une idée des auteurs Espagnols plus anciens que je comparois à des François fort estimés. Ma these étoit de prouver que l'Espagne avoit fait quelque chose. Pour les quatre-vingt ans environ dans lesquels on peut comprendre ce siècle célèbre, je n'aurois pas plus de raison de comparer l'Espagne à la France que si l'on comparoit l'Allemagne à la Pologne. Mais si l'on me presse de dire si ce qu'elle a fait alors est d'une grande utilité aux autres nations, je crois que je pourrois soutenir la négative, & l'on trouveroit que la récrimination que pourroit faire un Espagnol en demandant: *Qu'a fait la France pour le genre humain depuis qu'Elle existe?* ne seroit pas plus dénuée de fondement que celle que l'on fait en demandant: *Qu'a fait l'Espagne pour l'Europe depuis mille ans?* En fait de littérature, je prétends que les autres nations seroient au point où elles sont aujourd'hui, peut-être même plus avancées, quand même elles auroient dû se passer des secours que la France prétend leur avoir fournis.

J'avois couché déjà quelques remarques que je voulois insérer dans les lettres critiques sur l'Espagne. Mais on vient de m'annoncer que la semaine prochaine le tour des lectures à l'Académie & à ma classe est à moi particulièrement, je n'ai rien de plus prêt que cet essai sur l'influence qu'a eue la grandeur de la France sous Louis XIV. dans le reste de l'Europe, à moins que je ne voulusse lire ce que Mrs. Gedicke & Biefter m'ont obligé d'écrire pour répondre à l'accusation singulière dont ils me chargent, d'avoir voulu persuader un vieux pasteur luthérien de se faire ordonner prêtre par un évêque catholique. Si leurs discours contre mon zèle pour le catholicisme se répandoient en Italie cela me feroit grand honneur auprès de beaucoup de monde, mais je fais que je ne suis pas ici pour faire de la théologie, & l'honneur que ces Messieurs me font d'être un savant, fin & habile (*Profeliten-Jäger*) chasseur de Profelytes



n'est point celui que j'ambitionne, & je suis véritablement fâché que le brave Mr. Biefter m'ait causé par là quelques jours de distraction avec son *Monatschrift*. Il est vrai que je suis assez accoutumé à tirer parti même des fâcheux accidents. Comme il rapporte, à la vérité avec quelque inexactitude, ce que j'ai dit de la gêne que les gens de lettres ont en Italie, il me donne lieu d'examiner de nouveau les avantages & les désavantages de la liberté de la presse. J'aurai occasion de rapporter ce que le feu Roi eut la bonté de me dire sur cela en votre présence & que S. M. écrivit ensuite à Mr. d'Alembert.

J'ai l'honneur d'être &c.

---

## LETTRE XX.

à Monsieur

D. J u a n O s s u n a,  
à Savignan en Romagne.

---

de Berlin, le 14. d'Août 1786.

Dans votre lettre du 21. de Mai vous m'avez mandé quelque chose de la part de D. Juan Andres & vous ne m'avez pas dit dans quelle ville d'Italie il vit à présent. Je veux pourtant lui écrire & je n'ai dans cet instant d'autres moyens de lui faire parvenir la lettre qu'en la joignant à celle-ci. J'ai par là une occasion de plus de m'entretenir un moment avec vous.



Vous paroissez, Monsieur, faire quelque cas de ma bibliopée, ou du traité sur l'art de faire des livres. Je me plais quelquefois à y penser & je me flatte d'avoir passablement approfondi cette matière. Je me rappelle d'un beau vers qu'un Journaliste a cité en parlant d'un auteur que je connois & qui fait des livres avec beaucoup de savoir, mais avec fort peu de goût.

*„Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.*

Quelle impression ferois-je sur les Allemands, sur les François surtout, & sur les autres nations, si je leur présentais une bibliothèque complète des auteurs espagnols. Quel seroit le fruit de mon travail si j'avois ajouté à chaque nom d'auteur ou à chaque titre d'ouvrage une compilation d'éloges tirés de différents auteurs? Quelle connoissance, quel goût prendroit-on en Italie & en Espagne de la littérature Allemande je copiois dans mes lettres le catalogue des auteurs vivants & de leurs ouvrages qui forment quatre bons volumes in 8vo & que j'y ajoutasse ce qu'en ont dit les Journalistes qui sont ici en très grand nombre. Il en seroit de même par rapport aux auteurs Italiens. Je vous demande à vous, Monsieur, à Monsieur l'Abbé Andres & à tous ceux qui ont des connoissances & du goût, si c'est par des livres tels que la bibliothèque de Nicolas Antonio que la foule des lecteurs a connu vos Gracian, vos Quevedo, vos Cervantes, vos Ulloa, vos Guevara, vos Mexia & tous ces auteurs que les François & les Italiens ont imités ou traduits dans les siècles passés, ou si c'est Verdier, le Long & Goujet qui ont donné de la célébrité aux Pascal, aux Corneille, aux Racine, aux Bossuet & aux Fénelon?

Il me paroît que c'est peu à peu & par des petits ouvrages qui ont cours & qu'on lit facilement, que l'on apprend à connoître les auteurs & les livres, & lorsqu'on



en parle par occasion & sans un propos marqué, il faut, ce me semble, exciter la curiosité & la satisfaire ensuite par degré sans l'accabler.

J'ai l'honneur d'être &c.

## LE T T R E XXI.

à

*Monsieur l'Abbé Andres.*

à Berlin, le 14. d'Août 1786.

Mon frere m'écrit de Turin que M. l'Abbé Lampillas lui a fait demander par le Secrétaire de Sardaigne Bonelli mon discours sur l'Espagne & un autre de vos confreres, Mr. l'Abbé d'Offona, me fait savoir qu'il vous avoit envoyé l'exemplaire.

Tout peu satisfaisante que mon Apologie doit être aux yeux d'Espagnols aussi savans que vous l'êtes, je ne doute pas qu'on ne vous ait fait plaisir si quelqu'un s'est avisé de me traduire en Italien. Ne pouvant ignorer que mon nom est connu en Italie & qu'on me croit assez bon Italien, peut-être ce discours qui n'est qu'une centieme partie de ce que vous pourriez dire en faveur de votre nation, ne laissera pas de faire quelque bon effet sur mes compatriotes qui jusqu'à présent n'ont pas rendu assez de justice ni au caractere ni à l'esprit des Espagnols. Mr. Masdeu s'en est plaint avec raison dans l'article VI. p. 171.



de son histoire critique de l'Espagne. Vous voyez que je ne fais pas du nombre de ceux dont vous avez sujet de vous plaindre. Il y a bien dix ans que Mr. Lampillas m'a compté parmi les plus impartiaux, dans un temps où je ne songeois pas plus à de venir l'apologiste de l'Espagne que le panégyriste des Incas. Je pourrois cependant excuser aussi ma nation si elle n'étoit pas alors avantageusement prévenue en faveur de votre littérature.

Il n'y avoit que ceux qui par de circonstances particulières avoient connu des Espagnols qui pussent avoir quelque idée de l'Espagne savante. Le commerce littéraire entre l'Italie & l'Espagne étoit interrompu ou nul. On voyoit peu de livres espagnols; on crut qu'on n'en faisoit pas; il est vrai que depuis la moitié du siècle dernier jusqu'au milieu de celui-ci on n'en a pas fait beaucoup. Tous vos auteurs de ce siècle un peu connus à l'exception de Feijoo & Mayans, sont de nos jours. Ceux-ci même ne sont célèbres en Italie que depuis peu. . . .

Si après la publication de ces lettres je me mêle encore d'écrire quelque chose sur l'Espagne, j'espère que j'aurai plus de secours que je n'en ai eû jusqu'à présent. Je sais que Mr. de Galves envoyé de S. M. C. à cette cour qui vient directement de Madrid a été toujours homme d'étude; & j'apprends que parmi les caisses qu'il a fait partir d'Espagne pour Hambourg & Berlin, il y en a plusieurs remplies de livres; dont une partie feront honneur, même à la typographie Espagnole.





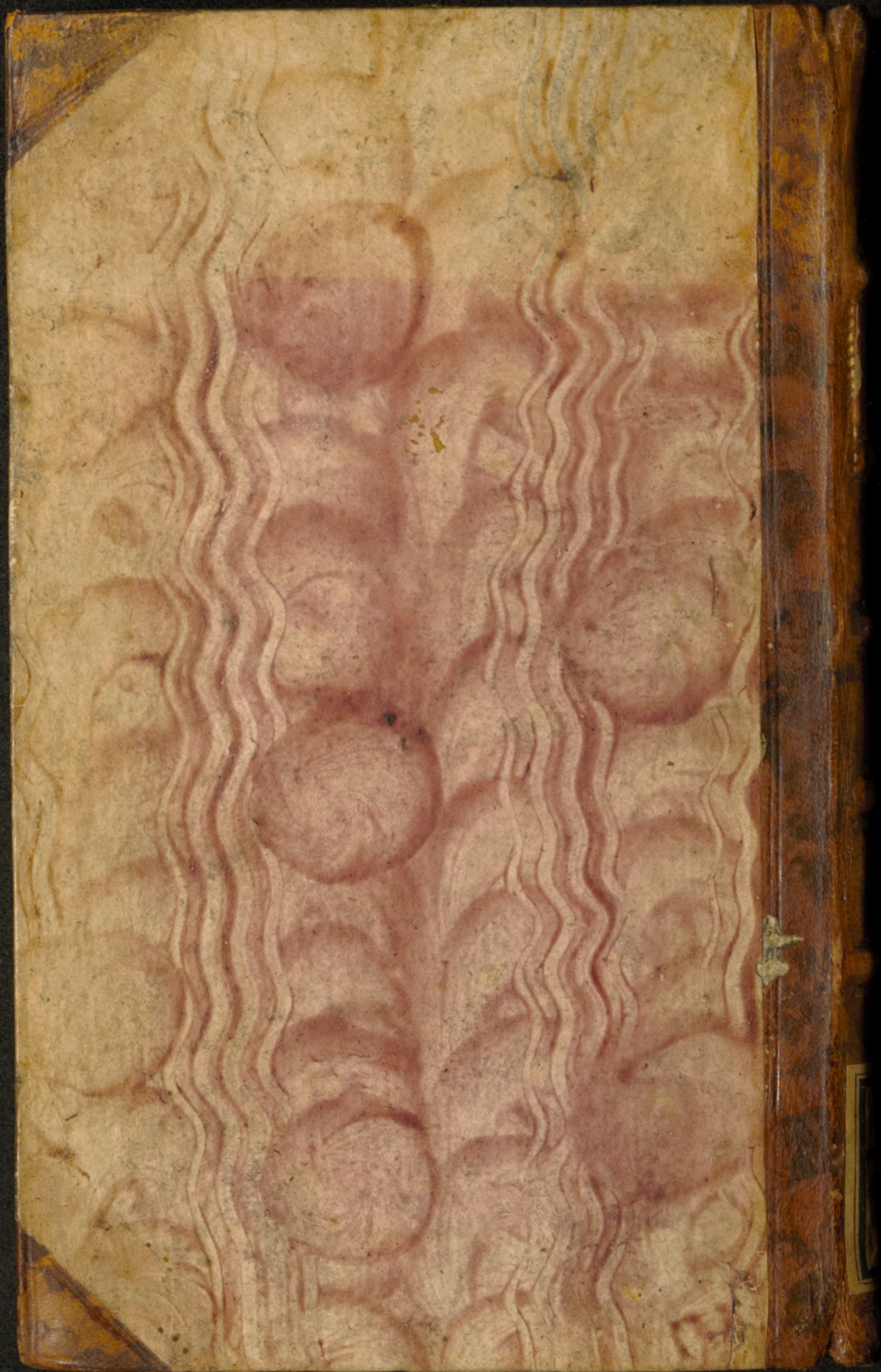




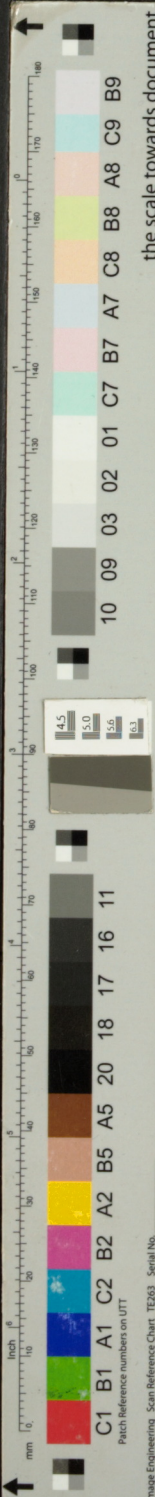












bitionne, & je suis vérita-  
Mr. Biefter m'ait causé par là  
avec son *Monatschrift*. Il  
coutumé à tirer parti même  
omme il rapporte, à la vé-  
de, ce que j'ai dit de la gêne  
en Italie, il me donne lieu  
avantages & les défavantages  
J'aurai occasion de rapporter  
onté de me dire sur cela en  
M. écrivit ensuite à Mr. d'A-  
&c.

## R E XX.

onsieur

*O s s u n a,*  
en Romagne.

de Berlin, le 14. d'Août 1786.

de Mai vaus m'avez mandé  
de D. Juan Andres & vous ne  
ville d'Italie il vit à présent.  
rè & je n'ai dans cet instant  
ire parvenir la lettre qu'en la  
par là une occasion de plus  
at avec vous.